

Bibliothèque numérique

medic@

**Fornier, Raoul. Discours académiques
de l'origine de l'âme**

A Paris, chez Denys Langlois, 1619.

Cote : 42332







A
MONSIEVR
DE HEERE
 DOYEN DE S.
 Agnan d'Orleans.

MONSIEVR,
 On dict que iadis à
 Rome fut instituée
 une escole en laquelle on instrui-
 soit la ieunesse à cognoistre exa-
 ctement la monnoye, & discer-
 ner la faulse d'avec celle qui e-
 stoit de mise. Laquelle inuen-
 tion fut si bien receuë du peuple,
 qu'en l'honneur de Marius

Gratidianus qui en estoit l'auteur, on dressa une infinité de statues parmy les places de la ville. Mais si cet art nouveau fut iugé digne d'une si belle recompense, quels honneurs doit on rendre à la memoire de ceux qui premiers ont institué ces academies où la communication des homes doctes enseigne à distinguer les vrayes opinions d'avec celles qui n'en ont que le masque? Certes tout ainsi que les Indiens par un artifice trompeur scauoient donner anciennement un si beau lustre à certaines pierres, qu'o les eust prises pour oppales si la clairté du soleil n'eust faict discerner la verité d'avecque

l'apparence : aussi parmy les sciences il se trouue vne infinité d'opinions si specieuses en leur faulseté, qu'on les feroit passer pour veritables, si la lumiere des conferences n'en descouuroit le desguisement. Cete consideration des long temps occasionna l'assemblée de nostre premiere academie, où chacun à son tour ayant accoustumé de traicter quelque poinct, ie fus en mon ieune age porté d'une curiosité particuliere à la recherche de l'origine de l'ame. Et combien que ie ne fusse pas ignorant du manquement que i'auois des sciences les plus necessaires à l'esclaircissement de ce subject,

4

i'esperay toutesfois que le concert de nostre cōpagnie suppleroit ce deffaut, puisque selon le iugemēt de Platon l'entrevue des gens de lettre est tres profitable pour la confirmation des choses veritables, la refutation des faulses, & l'esclaircissement des douteuses. Ce petit recueil que i'en ay tracé depuis à mon loisir ne meritoit pas, ie le confesse, de sortir en public, mais la faueur que vous m'avez cy devant faicte d'augmenter par vostre estime le prix de mes labours, m'a donné courage de mettre encore au iour celuy-cy. Specialement depuis que vous

5
auez non seulement trouué bon
de renouueller en vostre maison
ces anciens exercices de nostre
academie, mais encore m'auez
faict l'honneur de publier sous
mon nom quelques discours de
ceux qui y ont esté faicts, ie me
suis senty plus estroittemēt obli-
gé de vous rendre en quelque
façon la pareille. Je confesse
pourtant que i'eusse volontiers
condamné ce petit fruit de mon
travail aux tenebres perpetuel-
les, mais le desir que m'auez
faict paroistre de le voir en lu-
miere m'a donné la resolutiō de
l'exposer avec ses imperfections
plustost que l'estouffer. Ainsi
Seneque autrefois pressé par ses

enfans de diuulguer le recueil
 des declamations de son temps,
 eut raison de se laisser aller à
 leurs persuasions comme ie fais
 aux vostres : mais luy pour le
 merite de la chose , & moy
 pour le respect de vostre priere
 qui me tient lieu de commande-
 ment. Ayez agreable, Mon-
 sieur , l'offre que ie vous en
 fais , & l'estimez non tant
 de la part de l'ouurage qui est
 sans merite , que de la part de
 l'auteur dont la volonte est
 pleine de bonne affection. L'es-
 poir que vostre bienveillance
 accoustumee m'en donne , fera
 naistre en mon ame un senti-
 ment dont à iamais ie cheriray

la memoire aussi bien que ie con-
tinueray le desir de demeurer.

MONSIEUR,

Vostre tres-hum-
ble, & affection-
né seruiteur,

FORNIER,

*Approbation des Docteurs en
Theologie.*

Nous soubssignez Do-
cteurs en Theologie de
la faculté de Paris certifions
auoir leu & examiné le liure
De l'origine de l'Ame composé par
M. Raoul Fornier docteur regent ex
loix, & n'auoir rien remarqué
en iceluy qui ne soit conforme
à la foy Catholique, saine do-
ctrine, & bonnes mœurs: ains
vn discours tresdocte & tresex-
acte de tout ce qui se peut dire
sur ce subiect de plus rare &
meilleur. Pour ce nous le iu-
geons tresdigne d'estre mis en
lumiere pour le bien public &
instruction d'vn chacun. Fait à
Paris ce 3. May l'an 1619.

A. DE GAZIL.

IOH. AL. BERNARD.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy dō-
né à Saint Germain en Laye le
4. May 1609. signé Par le Roy en
son conseil, & plus bas Bernard. il est
permis à Denys Langlois maistre im-
primeur & libraire en l'vniuersité de
Paris, d'imprimer, vendre & distri-
buer vn liure intitulé *Discours acade-
miques de l'origine de l'ame*, composé par
*M. Raoul Fernier docteur ex droit en l'u-
niuersité d'Orleans*. Et defences sont fai-
ctes à tous autres imprimeurs & li-
braires de ce royaume de l'imprimer,
vendre, ny distribuer sinon du con-
sentement dudit Langlois pendant
le temps de six ans finis & accomplis,
sur peine de mil liures d'amende, cō-
fiscation des exemplaires qui se trou-
ueront imprimez, despens domma-
ges & interests, comme plus à plein
à plein est contenu aux lettres patē-
tes scelees du grand sceau de cire
jaune.



DISCOURS ACADEMIQUES

De l'origine de l'AME.

PREMIER DISCOURS

MESSIEURS,
Je me suis esmerueillé
souuêtesfois de la cu-
riosité de ceux qui a-
uec beaucoup de labeur & de
soing pourfuyans la cognois-
sance de ce qui estoit hors
d'eux, ont esté ce me semble
trop nonchalans à la recher-
che de ce qu'ils auoyent de
plus noble en euxmesmes. En-
tre tant de rares esprits qu'un

A

amour naturel de ſçauoir a iadis enflammé du deſir de penetrer les plus cachez ſecrets de la nature, pluſieurs ont employé beaucoup de temps & de peine à comprēdre les choſes plus eſloignees ; à meſurer la haulteur du ciel, la grādeur de la terre, la profondeur de la mer : à conceuoir la diuerſité des mouuements celeſtes, les accords diſcordans des qualitez elementaires, la production des meteores, la vertu des plantes, la tranſmutation des metaux, & la diuerſité du reſte qui nous enuironne en ce monde. Quelques-vns s'approchans encore plus pres d'eux meſmes, ſe ſont efforcez de cognoiſtre la compoſition du corps humain, les offices diuers de routes ſes parties, &

le meſnage de la nature en ce chef d'œuvre admirable. Mais peu de gens ſe ſont aduifez d'entrer plus auant en eux-mêmes, pour conſiderer intérieurement l'origine, l'eſſence, les qualitez, le ſiege de leur ame. Ainſi voyons nous pluſieurs perſonnes qui ſ'enquie-
rent importunement des loix & des couſtumes qui ſont pratiquees aux nations eſtrâges, & vivent comme eſtrangers en leur propre patrie. Ainſi feignent les poëtes que Lamia eſtoit au eugle chez ſoy, & voyoit clair au dehors. Ainſi ces curieux ſe plaiſent à contempler les objets ordinaires comme cete eſpece de miroirs artificiels ſur leſquels ceux qui iettent la veüe y voyent tout repreſenté fors eux-mes-

A ij

mes. Et ce qui semble encore rendre plus condamnable cette commune negligence, est la consideration du peu d'estime qu'ordinairement nous faisons de nostre ame, ie dirois volontiers l'ingratitude dont nous vsons enuers elle, en mesprisant la cognoissance de l'outil par lequel nous cognoissons toutes choses. C'estoit la raison que les amis de Cassiodore luy mettoient en auant, pour l'inuiter au discours de la substance & des vertus de l'ame, lors qu'ils disoyent *nimis ineptum esse si eam per quam plura cognoscimus quasi à nobis alienam ignorari patiamur, dum ad omnia sit utile nosse quâ sapimus.* Car à la verité de quel front nous ofons nous venter d'auoir quelque certitude en ce-

DE L'ÂME. §

te incertitude que nous auons de nous mesmes? Quelle cognoissance pouuons nous auoir de ces lumieres celestes, si nous ne sçauons que c'est que ce diuin flambeau qui nous esclaire à l'intelligence du reste? *A Deo*, disoit Seneque, *animo non potest liquere de ceteris rebus, ut adhuc ipse se querat*. Et quelle folie d'essayer par les subtilitez mathematiques de mesurer tout le monde, & ne pouoir se mesurer soy-mesme? *Quasi verò*, dict Pline, *mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat*. Aussi S. Bernard des l'entree de son traicté de l'Âme, commence par les reproches de l'ordinaire curiosité de ceux qui affectans la cognoissance de plusieurs choses laissent en arriere la cognoissance d'eux-

A iij

DE L'ORIGINE

mesmes. *Multi multa sciunt, & seipso nesciunt; alios inspiciunt, & seipso deserunt.* C'est donc vn des plus dignes objets des sciences humaines que la connoissance de l'ame, l'estude des hommes ne peut viser à vn but pl^o loüable, & durât le téps. que l'ame est enuelopee de cette masse charnelle vne des pl^o belles meditations où elle se puisse occuper, est la consideration de son origine. *Anima dum corpore utitur hec est perfecta sapientia*, diët Macrobe, *ut unde orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat.* Mais comme d'vn costé ces raisons m'encouragent à la poursuyte de mon entreprise, aussi d'ailleurs la difficulté du subiect m'estonne dez le premier abord, & peu s'en faut qu'elle ne me fasse

renger à l'opinion de S. Augustin, qui traictant cete mesme questiō resoult qu'il n'en faut rien resouldre, & qu'il est plus à propos d'en laisser la decisiō au secret de Dieu, que d'une temeraire presumption en affermer quelque chose. Ruffin apres auoir rapporté diuerses opinions des Grecs & des Latins sur cete controuerse, finalement appelle Dieu à tesmoin qu'il n'y a encore trouué rien de certain ny de bien resolu, & laisse la cognoissance de la verité touchât ce poinct à Dieu, & à ceux auxquels il la daignera reueler. Voiremais, dira quelqu'un, estce pas vne honte à l'homme, qui n'est hōme principalemēt que par l'ame, d'ignorer sa nature? & veu qu'il affecte d'estre si clairvoyant au

A iij.

milieu des tenebres, ne cognoistre pas toutefois cete lumiere qui luy fait cognoistre le reste? Non certes, puis que & son infirmité le rend excusable, & les loix mesme de la nature semblent estre aucunement fauorables à son ignorâce, ne permettant pas que l'instrument qui exerce ses operations à l'endroit des choses de dehors, puisse agir sur soy-mesme. A la verité si nostre œil qui penetre iusques au ciel, ne se peut voir luy-mesme: si nostre palais qui sçait discerner la diuersité du goust de tant de viandes, ne peut iuger de sa propre faueur: si nos narines qui de leur flair attirent à soy toutes sortes d'odeurs, ne se sentent point elles mesmes: si nostre cerueau qui communi-

que le sentiment à tous les autres membres, n'en a point pour soy : se faut-il estonner si l'ame qui a tant de cognoissance des choses externes, en a si peu d'elle-mesme? Philon Juif à ce propos fait vne belle remarque, quand il dict que dès le commencement Dieu appella le premier homme Adam, c'est à dire terre, pour demonstrier sa nature terrestre & corruptible, differēte de cete autre créée à l'image de son Createur, laquelle est toute celeste, & non pas terrienne. Mais pourquoy, (ad-iouste-il en la poursuite de sō discours) ce premier homme qui imposa les noms à toutes autres créatures ne s'en donna il aucū à soy-mesme? Parce qu'il ne cognoissoit pas parfai-

A v

tement sa nature. Car s'il est ainsi que les communes appellations des choses sont inuentées pour exprimer leur propriété naturelle, & si pour cete occasion les anciens philosophes apres auoir souuent disputé *φύσις τὰ ὀνόματα ἢ θέσις*, ont en fin déterminé que les noms estoient plustost naturels que positifs, il est necessaire de cognoistre la nature d'une chose premierement que luy former vn nom conuenable. Or nostre ame, dict Philon, bien que capable de cōprendre tout le reste, ne se peut cōprēdre elle-mesme, & ne peut asseurement resouldre quelle elle est, d'où elle procede, si elle est esprit, sang, feu, air, ou quelque autre substance corporelle ou incorporelle. Ce n'est donc pas mer-

neille si Adam n'a peu trouver
de nom sortable à sa nature.
Aussi le philosophe Sextus
apres auoir rapporté les diuer-
ses opinions & de ceux qui di-
soient qu'il n'y auoit point
d'ames, comme Dicearchus &
Messenius, & de ceux qui sou-
tenoyent le contraire, & de
ceux encore qui tenans vne
moyenne voye n'en osoient
rien determiner, conclud en
fin qu'il y a des ames, mais que
leur nature est incomprehen-
sible. Quoy donc? me voyant
arresté tout court entre ces
deux sentiers qui se presentēt
de front, lequel doy-ie plustost
tenir? A quel party me renge-
ray-ie? Suyray-ie ceux qui
peut-estre trop hardiment
osent donner vn iugemēt cer-
tain en vne si incertaine ma-

A vj

tiere, comme plusieurs dont ie
vous rapporteray cy apres les
authoritez? Ou plustost ceux
qui aiment mieux aduoüer in-
genuemēt leur ignorance, que
hasarder vne douteuse opi-
nion, comme nous voyōs que
Galien & quelques autres ont
faict? En cete perplexité, Mes-
sieurs, l'oracle d'Apollon me
seruira de guide. On dict qu'à
l'êtrée de son temple en Del-
phes deux preceptes estoient
escrits en grosses lettres, l'vn
COGNOY TOY-MESME, &
l'autre RIEN TROP. l'obser-
ueray le premier en apprenant
de vo⁹ parmi la diuersité de tāt
d'affertions que ie vous repre-
senteray, à laquelle il se faut
principalement arrester pour
cognoistre foy-mesme, puis
que selon le dire de Platon ce-
luy.

luy qui commande à chacun de se cognoistre, semble luy commander de cognoistre son ame. Le second me retiendra dedans les barrières de mon infirmité, pour ne vouloir trop auant sonder les secrets dont ce grãd architecte de l'vniuers s'est reserué la cognoissance infallible. Afin donc de donner entrée à mon discours, ie commenceray par l'opinion de ceux qui ont creu que nostre ame est vne partie de la substance de Dieu, & avec vostre permission examineray ce poinct d'autant plus exactement, que ie voy cete erreur auoir esté non seulement inuentée par les philosophes gentils, & depuis suiuite par quelques heretiques, mais encore avec ie ne sçay quelle inaduer-

tance approuuée mesme par aucuns de ceux qui ont mieux senty de la religion. Xenophanes disoit vn iour que si les bestes auoyent l'industrie de peindre, elles figureroient Dieu semblable à elles. Je ne sçay si j'auray tort de comparer à cete bestise l'imbecillité du iugement de ceux qui veulent ou raualler si bas la grandeur de Dieu que la faire conforme à leur ame, ou esleuer si haut la dignité de leur ame que la rendre consubstantielle à Dieu. Et neantmoins que telle ait esté la croyance des plus anciens, nous le pouons coniecturer premiere-ment de ce que Platon, Hierocles, Mercure Trismegiste, & plusieurs autres ont signifié par vn mesme nom Dieu & l'a-

me, appellans l'un & l'autre, *ψυχη*.
 Il est vray que ces authoritez
 semblent attribuer de la diui-
 nité non pas à l'ame, mais à l'é-
 tendement que les Grecs ap-
 pellent *νοησις*, les Latins *mentem*
 ou *animum*: qui est selon la cō-
 mune opinion d'une qualité
 bien plus digne & plus releuée
 que l'ame, & d'un lustre aurāt
 esclatant par dessus elle que
 celuy d'un diamant à compa-
 raison de l'âneau, & des astres
 au regard de leur ciel. Et ie
 vous accorderay bien que les
 anciens ont reconnu cete dif-
 ference, comme entre les au-
 tres Iuuenal --- *mundi*
Principio indulgit communis condi-
tor illis
Tantum animas, nobis animum
quoque.
 Et Seruius fait cete distinctiō

que *animus est consilij anima vitæ*.
Je sçay que quelques modernes encore ont fait de la différence entre ces termes *mens* & *intellectus*. Je sçay que plusieurs ont tellement surhaussé la noblesse eminente de l'entendement, qu'ils l'ont sequestré, s'il faut ainsi dire, de la contagion de l'ame, ny plus ny moins que la supreme region de l'air de la corruption de la terre. Que comme la prunelle des yeux est appelée par quelquesuns œil de l'œil, aussi estiment ils l'entendement estre l'ame de l'ame. Et qu'en fin s'il faut establir en l'un ou l'autre de la diuinité, ce n'est point tant en l'ame qu'en l'entendement. Ainsi Macrobe en l'interpretation du songe de Scipion, *Animus propriè*, dict il, *mens*

est, quam diuiniorum anima nemo dubitauit. Mais comme le mesme auteur expliquant ces paroles de Cicéron *diuinis animarum mentibus*, diët que le mot *animus* en ce passage est pris & proprement & improprement, aussi en la poursuite de ce discours i'espere vous faire voir par diuers tesmoignages que plusieurs non seulement ont vsurpé confusement ces termes differents que les autres separent, mais encore ont attribué tant à l'ame qu'à l'entendement vne nature diuine. Et pour commencer par la deposition de ceux qui par des paroles plus claires rapportēt l'extraction de nos ames à la diuinité, Proclus diët que nostre ame estant separee d'auec les diuines intelligences des-

18 ^{Conté} DE L'ORIGINE
cend icy bas pour se conioin-
dre aux substances materiel-
les. Peut estre me direz vous
que cete separation doit estre
entenduë des ames distraictes
seulemēt de la compagnie des
dieux, & non pas retrenchées
de leur substance. Mais pour
ne m'arrester à present sur ce
poinct, j'ayme mieux passer
aux autoritez qui souffrent
moins de contradictiō, qu'in-
fister dauantage à defendre o-
piniaistrement l'interpretatiō
particuliere d'un passage qui
la peut receuoir double. Phi-
lon dict que l'ame est vn retrē-
chemēt de Dieu, ou vn rayon,
ἢ ὀπίσπασμα, ἢ ἀπώροσμα. L'o-
racle d'Apollō l'appelle μερίδα,
vne partie. Epictete parlāt des
ames, les appelle aussi parcelles
& retrenchemens de Dieu, ἀ

τε αὐτῆς μοῖα ἴσα, καὶ ἀποσπασμα-
 τικῇ. Horace *diuina particulam*
aure. Seneque en ses epistres
 tantost *Deum in humano cor-*
pore hospitem, tantost *in corpus hu-*
manum partem diuini spiritus mer-
sam. Le mesme autheur sur la
 fin de son traicté de la vie
 heureuse confesse qu'il est du
 party de ceux qui tiennét que
 les hommes sont vne partie de
 l'esprit de Dieu, qu'ils sont de-
 scendus en terre comme cer-
 taines estincelles des choses
 sacrees, & s'y sont arrestez cō-
 me en vne demeure estrange-
 re. Et en ses questions naturel-
 les, entre les diuerses opinions
 touchant la nature de l'ame il
 rapporte celle cy, *vim diuinam*
esse, & Dei partem. L'un, dict il,
 vous asseurera que l'ame est
 vn esprit, l'autre que c'est vne

certaine harmonie, l'autre vne vertu diuine, & vne partie de Dieu, l'autre vn air tresdelié, l'autre vne puissance incorporelle. Mais de toutes ces particulieres opinions nous pourrons vne autre fois discourir. Arrian remettant à l'homme deuant les yeux la grâdeur de sa noblesse, & l'excellence de son extraction, tu es, dict il, quelque chose retrenchee de Dieu, tu as en toy quelque portion de Dieu. Mercure Trismegiste en son Pimandre attribue bien à l'ame vne nature diuine, mais il ne tient pas pourtant qu'elle soit retrenchee de la substance de Dieu, ains plustost comme despiece & estendue de mesme sorte que les rayons du soleil sur la terre. Et semble

que cet admirable Stoïque qui par tout ailleurs parle si diuinement de l'esprit humain, ne s'est pas esloigné de cete conception de Mercure, quand il en discourt en ces termes. Comme les rayons du soleil touchent bien contre terre, mais ils sont là d'où ils sont enuoyez : aussi l'esprit grand & sacré, & enuoyé icy bas pour nous faire cognoistre de plus pres les choses diuines, conuerse bien avec nous, mais il est attaché à son origine, il en despend, il regarde tousiours & tend là, & n'est present à ce qui est de nous que comme à des choses estrangeres. Macrobe en l'exposition du songe de Scipion a employé la mesme similitude, lors qu'expliquant ce que Cicéron auoit

dict qu'au deffoubs de la lune il n'y a rien diuin sinon les esprits donnez au genre humain par la faueur des dieux; Il ne faut pas, dict-il, estimer que les esprits soyent icy comme s'ils y naiffoyent. Mais tout ainsi que nous auons accoustumé de dire que le soleil est en la terre quand son rayon s'approche ou se retire; de mesme l'origine des esprits est celeste, mais elle est icy releguee par la condition d'une hospitalité temporelle. Euripide vn peu trop hardiment appelloit l'esprit de l'homme vn Dieu selon le rapport de Ciceron, & de Theon le sophiste, *Εὐεπίδης ὁ ποιητής τὸν νοῦν ἡμῶν ἐχέτω ἔφησεν εἶναι θεόν*. Le vers d'Euripide supprimé par ces auteurs est peut-estre celuy cy qui se trou-

ue parmy les monastiques de
Menander: Οὐδὲ γὰρ ἡμῖν θεὸς ἐν
ἐξέστω θεός. Macrobe tesmoi-
gne que les anciens philoso-
phes, & mesme Ciceron, se
sont tant aduancez que d'ap-
peller l'ame vn Dieu, ayans es-
gard à la similitude de tant de
prerogatiues esquelles l'ame
semble imiter la nature diui-
ne. Mais ie trouue Ciceron
plus modeste en ses questions
Tusculanes, où il pense faire
assez d'honneur à l'esprit de
l'homme quand il le qualifie
diuin, *Ex quo animus*, dict il, *qui,*
ut ego, diuinus, ut Euripides audet
dicere, deus est. Il luy donne cet
epithete à raison de son origi-
ne, & du lien de parenté, s'il
faut ainsi parler, dont la natu-
re semble conioindre les es-
prits humains avec les cele-

ites. Et si vous m'en demandez quelque preuve, ie ne la mendieray point d'ailleurs que de luy, puisque aucun n'est meilleur interprete de soy que soy mesme. Voicy donc ce qu'il dict en ses liures de la nature des dieux: *Ex quo verè vel agnatio nobis cum cœlestibus, vel genus, vel stirps appellari potest.* Doctrine que nous pouuons aisement recognoistre auoir esté puissee par cet autheur de ceux qui en auoyent escrit au parauant luy, puis qu'Aristore auoit appellé l'esprit *οὐρανέστατον θεοῖς*, comme qui diroit tres-proche parent des dieux. Et Pythagoras en ses vers dorez, *θεῶν γένος ἐστὶ βροτοῖσιν*. Et le poëte Aratus, duquel S. Paul n'a pas desdaigné de canoniser le tesmoignage en ses epistres, *τὸ γὰρ καὶ γένος*

ἄνθρωπος ἐστὶν. Le philosophe Arrian reconnoissant la mesme antiquité de cete noblesse imaginaire, appelle l'homme non seulement parét des dieux, mais qui plus est encore fils de Dieu mesme. Et en vn autre endroit il nomme la parenté de l'hōme diuine & bien-heureuse. Philon Iuif ayant discouru de la formation du premier homme, adiousté puis après que la posterité garde encore des marques, combien que vn peu obscures & comme effacees par la lōgueur du temps, de cete ancienne parenté. Mais quelle parenté? Tout homme, dict-il, pour le regard de l'esprit est parent du Verbe diuin, caractere, ou parcelle, ou splendeur, & comme rayon de cete nature bien-

B

heureuse. En somme tous ces anciens semblent estre d'accord à peu pres en general de cete premiere origine, laquelle d'un commun consentement ils rapportent à Dieu. Le principal different qui demeure entre eux consiste en la particuliere sorte de l'emanation, qu'ils nous figurent par autant de diuerses similitudes qu'ils ont de conceptions differentes. Car les vns retrenchent nostre ame de la substance de Dieu comme vn membre du corps vniuersel, les autres la font descouler cōme vn ruisseau de cete source eternelle, les vns proceder comme vn soufflé de ce premier esprit, les autres comme les estincelles d'un feu, quelques-vns comme des petits rayōs de ce grād

soleil , les autres comme des branches d'un gros tronc. Et ne sçay si l'intention de Platon se pourroit point rapporter à cete derniere comparaïson, quand il a appellé l'homme plante celeste, *φυτόν ἑστέριον*, cōme aussi a faict apres luy Memesius en ses liures de la nature de l'homme , n'ayant peut-estre point tant egard à la forme du corps qu'à l'origine de l'ame. Car encore que la teste du corps humain represente la fouche d'un arbre qui a ses racines cōtre mont, si ne peut on nier que les Platoniciens n'ayent pareillement estimé l'origine de l'ame estre toute celeste & diuine. Car dites-moy, ie vous prie, si Platon, si Thales, & tant d'autres philosophes ont creu que

B ij

Dieu estoit l'ame du grand monde, pourquoy n'eussent-ils fait le mesme iugement du petit? A quel propos eussent-ils estably vne diuerse nature de l'ame du monde vniuersel & de celle de l'homme, laquelle Plotin mesme appelle sœur de l'ame du monde, comme ayant vn mesme principe, & vne mesme extractiō? Or quāt à ce grand monde les tesmoignages sont assez cōmuns de Thales & de Democrite, qui ne luy donnent point d'autre ame que Dieu mesme: & de Platon qui ne se contente pas d'appeller l'ame du mōde œuvre de Dieu, mais partie d'iceluy: ny de dire qu'elle soit par luy seulement, mais de luy: ny formee simplement par sa vertu, mais issue de sa propre

substance. Ils auront donc bien
 fait le mesme honneur à no-
 stre ame, non seulement com-
 me à vne partie de ce grand
 tout, mais comme au plus no-
 ble chef d'œuvre de Dieu, &
 à celuy pour lequel il a créé
 tout le reste. Ceste opiniõ ayãt
 esté premierement introdui-
 te par ces vieux refuseurs, a de-
 puis trouué place en l'esprit
 des Stoiciens, auxquels saint
 Hierosme mesme attribue ce-
 te erreur, & lesquels pour luy
 donner la couleur de quelque
 apparence me semblent auoir
 recherché vne etymologie du
 mot *ψυχή* & vn peu bien esloignée
 quand ils l'ont fait descendre
 ἀπὸ τοῦ ψύου, ἢ γὰρ τὸ διαφαντικόν, ἀπὸ τοῦ
 comme qui diroit enfermant
 vne chose diuine, selõ la cro-
 yance qu'ils auoyent que ceto

Bijj

30 DE L'ORIGINE
regiō du corps humain qu'on
appelle thorax fust le siege, &
comme le trosne de cete par-
tie superieure que les Grecs
nomment τὸ θρονον. A quoy
s'accorde aussi Lucrece en ces
vers,

*Et dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum men-
temque vocamus,
Idque situm media regione in corpo-
ris haret.*

Après ces Stoiciens encore
trouvons nous plusieurs here-
tiques, qui cheminans par les
mesmes tenebres ont choppé
à la mesme rencontre, comme
les Gnostiques, les Maniche-
ens, Arrius le Philosophe Stoi-
cien, Cerdon, Priscillian, &
leurs adherans. S. Augustin en
ses liures de l'ame reprend l'i-
gnorance d'un certain Vincē-

sius Victor, qui ne voulant admettre que l'ame fust créée de rien, ny faicte aussi de la substance de Dieu, ny d'aucune matiere precedente, tomboit neantmoins sans y penser en l'erreur mesme qu'il auoit cōdamnee, & par vne tacite confession la recognoissoit estre faicte de la substance de Dieu. Le premier autheur de ceste famille d'amour dont l'heresie regna quelque temps en Angleterre, introduisant vne abominable confusiō de la nature créée & increée, faisoit accroire à ses sectateurs les Nicolaites que Dieu s'humanifioit soy mesme avec eux, qu'il les deifioit avec soy, & que l'ame de l'hōme n'estoit pas vne creature, mais vne portion de Dieu increée. Leuinus Lem-

B iiij

nus tombant en pareille absurdité, parle de l'ame humaine en cete façon, *Que cum sit spiritus ethereus, ac substantia incorporea ex diuinae mentis archetypo de prompta, hoc homini prestat ut Deo sit similis, diuinaeque essentiae particeps.* Il auoit beaucoup dict de la faire semblable à Dieu, mais il s'aduançe trop d'adiouster encore qu'elle participe à l'essence diuine. Dont incontinct apres il infere que ce n'est pas merueille si l'ame est immortelle & incorruptible, puisque estât tiree de l'essence de Dieu, qui n'est subiecte ny à la mort ny à la corruption, elle deuoit retenir la nature de son origine: cōme au contraire le corps estant composé d'une matiere caduque, necessairement est subiecte à ces diuers accidens

auxquels la qualité de son extraction l'oblige. Lactance Firmian parloit quelque peu plus discrettement, lors qu'il disoit que l'âme est ie ne sçay quoy semblable à Dieu. Si n'est-il pas pourtant du tout excusable quand ailleurs il passe si auant que de dire en parlant de la creation de l'homme : *Ficta enim corpore inspirauit ei animā de vitali fonte spiritus sui qui est perennis.* Les rabbins qui d'une ignorance grossiere ont voulu enclore l'essence de Dieu dedās vn nom de quatre lettres, entre les plus cachez secrets de leur doctrine ont tenu que l'âme procedoit de ce grād nom de Dieu. Certes quant aux payens, on pourroit bien leur pardonner plus facilement ces erreurs que nous auons remar-

B v

quées. Car si l'esgarement de leur ame a faict des dieux à son plaisir, pourquoy n'auront ces pauures aueuglez vsé de mesme liberté à faire descendre leurs ames des dieux ? Voire s'ils se sont tant aduancez que de faire des dieux de leurs ames, pourquoy au contraire n'auront ils peu de pareille authorité faire des ames de leurs dieux ? Mais quoy ? si le mesme soleil dont la lumiere fait tout voir à nos yeux, a occasionné de si espaisles tenebres en l'ame de plusieurs qu'ils l'ayent adoré pour vn dieu, & que la celerité du mouuement de ce planete ait serui d'argument à leur idolatrie; à combien plus forte raison aurōt ils peu croire le mesme de leur ame ? Et pour parler encore plus gene-

ralemēt de tous ces dieux imaginaires de la gentilité, si l'opinion presumée de leur vistesſe a eſté les premiers motifs de les auoir faiēt eſleuer en cete dignité: ſi pour la meſme raiſon quelquesvns ont faiēt le meſme hōneur aux anges, deſquels, comme dit Tertullian, *Velocitas diuinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur*. Si l'etymologie eſt veritable que les Grecs ont tiree de l'agilité de la courſe des dieux, *θεός ἀπό τοῦ θεῖν*, à qui conuiendroit mieux cete diuine qualité qu'à noſtre ame: puis qu'elle eſt ſi actiue en ſes operations, que le ſommeil ne l'arreſte point: ſi prompte en ſon mouuement, qu'en vn inſtant elle s'eſlance iuſques aux cieux, elle paſſe la terre & les mers, & ſe rēd preſentes en vn

B vj

moment les choses les plus esloignées? Ainsi vrayement le recogneut Thales Milesien en l'une de ses sentences dorees qui ont bien merit  l'honneur qu'on leur a fait de les transmettre à la posterité. Le plus anci  de tout ce qui est, disoit-il, c'est Dieu : parce qu'il n'est point engendré. Le plus beau c'est le monde: parce que Dieu l'a fait. Le plus grand c'est le lieu: parce qu'il contient toutes choses. Le plus agile, l'ame: parce qu'elle discourt, & se promene par tout. Le plus fort, la necessit  : parce qu'elle surmonte toutes choses. Le plus sage, le temps : parce qu'il invente tout. Le plus commun, l'esperance : parce qu'elle demeure encore à ceux qui ont perdu le reste. Le plus profitable

table, la vertu : car elle rend toutes autres choses profitables à ceux qui en sçauent bien vser. Le plus dommageable, le vice : d'autant qu'il destruit & gaste tous les lieux auxquels il se rencontre. Or toutes ces considerations que i'ay mis en auant sembloient auoir quelque specieuse couleur, qui a peu imposer aisement à la credulité payéne. Mais les Chrestiens ayans au contraire, & des authoritez plus illustres, & des raisons plus certaines, ne peuuent estre excusés en la peruersité de cete croyance. Et pour ceste occasiō S. Augustin entre les diuerses especes d'erreurs qu'il iuge estre des plus detestables, & des plus cōtraires à la foy Catholique, donne à bon droict le premier lieu à

celle de quelques-vns qui tenoyent que Dieu auoit fait l'ame non de rien, mais de soy-mesme. Car pour en parler sainemēt, quelle plus impie mes-cognoissance peut tomber en l'ame des hommes, que de se vouloir esgaler à son Dieu, & faire en quelque maniere aller du pair le seruiteur avec son maistre? L'ancien rimeur François qui fit si mal à propos l'essay de son ignorance en la traduction des pseumes de Dauid, a esté repris non sans cause en ce qu'il a escrit que Dieu a formé l'homme tel que plus riē ne luy reste fors estre Dieu. Mais ceux qui font l'ame de l'homme consubstantielle à Dieu, passent encore au delà de cete impudence, puis que d'une temerité nouuelle ils se

deifient eux mefmes. Les habitans de la Thebaïde portoyent plus de refpect à la diuinité, lors que voyans tous les peuples d'Egypte par chacune ville payer le taux qui eftoit impofé pour faire les animaux qu'on y adoroit, n'y contribuoient rien de leur part, eftimâs que rien de mortel ne pouuoit eftre Dieu, ains celuy feule-ment qu'ils appelloyēt Cnef, exēpt de naiffance & de mort. Le ftatuairre Lyfippus eut bōne raifon de reprendre Apelles pour auoir peint Alexandre le grand avec vn fouldre en la main, au lieu que Lyfippus s'eftoit contenté de luy dōner vne lance. Ceux là meritent vne pareille censure qui ne fe contentans pas de porter en leur ame l'image de Dieu,

40 DE L'ORIGINE

se veulent encore faire accroire qu'ils sont dieux par communication de substance. Nous tenons donc aujourdhuy cete opinion pour heretique, puis qu'elle est reiettee comme telle par l'autorité de l'Eglise, ainsi que nous apprenons & des sacrez decrets des conciles, & de plusieurs tesmoignages des saints peres. Parmy les diuerses opinions de Platon nous nous arrestons à celle cy comme plus veritable, que l'ame n'est pas Dieu, mais seulement œuvre du Dieu eternal, καὶ γὰρ τὴν ψυχὴν ὁ θεὸς ἀλλὰ ἔργον αὐτοῦ θεὸς ὑποδέχεται. Nous croyons que rien ne peut estre Dieu que Dieu mesme, & que rendre nostre ame consubstantielle à la diuinité, c'est trop audacieusement faire vn dieu

de nostre ame, confondre la difference du Createur & de la creature, & tomber en vne erreur semblable à celle de ce grand Varron, qui supposant pour chose veritable que dieu estoit l'ame du monde, a esté contrainct de conclure que le monde estoit Dieu, & en conséquence du tout aduouër que les parties aussi comme participantes à la nature du tout, estoient autant de dieux. L'employeray volontiers icy comme en passant les termes dont saint Augustin refute cete absurdité, lors que disputant contre la theologie naturelles des payés qui auoit abusé ce grand personnage Varron: Ton ame, dict-il, pour docte & ingenieuse qu'elle fust, n'a peu par les mysteres

de ceste doctrine paruenir à ce Dieu souuerain, c'est à dire celuy par lequel & non avec lequel elle a esté faicte : duquel elle est non portion, mais facture : & qui est non pas l'ame de toutes choses, ains le createur de toutes ames. Mais pour rentrer en nostre chemin, ie disois que rien ne participe à la substance de Dieu qui ne participe à sa diuinité. Et me plaist à ce propos la distinction que faict l'escole de theologie entre les operations qu'elle appelle *ad intra* & *ad extra*. Les operations de Dieu qui se font *ad intra* comme ils disent, & demeurent en leur autheur, ne produisent que choses de mesme essence avec celuy dont elles procedent. Ainsi le Fils qui est engendré de Dieu le Pere

luy est consubstantiel, & par consequent vn mesme Dieu: Et combié que ce soyent deux personnes distinctes, toute fois elles ne sont en rien différentes quant à l'essence, & la distinction qui s'y trouue consiste seulement en la relation, laquelle fait qu'une personne n'est pas l'autre. Au contraire, ce que Dieu produict *ad extra* est tousiours de diuerse essee, cōme sont toutes les creatures Et par ceteraison il est euidēt que nostre ame estant de cete derniere espee, ne peut estre de mesme substance que Dieu Il est biē vray que Dieu est l'estre de toutes choses, mais non pas comme partie d'un tout composé de forme & de matiere. Il est tres simple, ie l'aduoue, mais pour cela il n'entre

44 DE L'ORIGINE
 point par meſlange de ſubſtan-
 ce en la compoſition d'aucune
 choſe, ny comme forme pour
 luy donner ſon eſtre, ny cōme
 matiere ſuſceptible d'une for-
 me eſtrangere. Dont il appert
 combien ſe ſont deſtournez
 du chemin de la verité ceux
 qui ont eſtimé que Dieu eſtoit
 ou l'ame du monde, ou l'ame
 du premier ciel, ou la matiere
 premiere, ou le principe for-
 mel de toutes choſes. Je pour-
 rois vous produire pour preu-
 ue de cete diuerſité de nature
 entre Dieu & noſtre ame vne
 infinité de paſſages de la ſain-
 cte eſcriture, où l'une & l'autre
 ſont ſouuent diſtinguees, cō-
 me en ce lieu du Pſalmiſte, *ſi-
 tiuit anima mea ad te Deus.* & en
 celuy cy. *Dic anima mea ſalus tua
 ego ſum.* & en cet autre encore;

Nōne Deo subiecta erit anima mea?

Mais l'argument presse bien d'auantage que ie tire de plusieurs autres tesmoignages, par lesquels on void attribuees à l'ame diuerfes choses qui ne peuuent conuenir aucunemēt à Dieu: comme de dire que l'ame peche, qu'elle est guerie ou sauuee, qu'elle est affligee, punie, perdue, & plusieurs semblables enonciations, desquelles il s'ensuyuroit vne absurdité, voire vne impieté tres grande, de rendre en consequence vne partie de la diuinité subiette aux passions & aux infirmitéz, &, qui pis est, au peché mesme & à la peine du peché. C'est vne des raisons dont se sert S. Augustin pour refuter l'erreur de ce Vincen-tius Victor duquel nous auons

46 DE L'ORIGINE
parlé cy deuant; que si l'ame
estoit de la nature de Dieu, il
s'ensuyuroit non seulement
que la nature de Dieu seroit
muable, mais encore changée
quelques fois en pis, & dam-
née mesme par son auteur.
Saint Iean Chrysostome en-
tre plusieurs blasphemes, fo-
lies, impietez (il les appelle
ainsi, & non simplement er-
reurs) des payens, il les reduict
à la confession d'une absurdité
manifeste, en ce qu'ils attiroy-
ent Dieu non seulement aux
hommes, mais aussi aux plâtes
& aux bois. Car si nostre ame,
dict il, est vne partie de la sub-
stance diuine, & cete ame en-
core passe aux corps des ci-
trouilles, des courges, & des
oignons, il s'ensuyt que la sub-
stance de Dieu se pourra trou-

uer en ces plantes. Mais quelle apparence y a-il, disoit Arno-
be à ce mesme propos, que ce grand Roy del'vniuers ait en-
uoyé icy bas les ames engen-
drees de sa substance, afin que
celles qui auoyent l'honneur
d'estre deesses chez luy, exem-
ptes de cete masse charnelle
qui les enuironne, descoulas-
sent en la semēce des hommes,
& sortissent du ventre de la
mere pour estre assubiecties
aux infirmitéz & aux miseres
qui les doiuent accompagner
en ce mōde? Afin que ces ames
qui nagueres estoient simples
& d'une bonté innocēte, vins-
sent apprédre parmy les hom-
mes à simuler, dissimuler, men-
tir, tromper, flatter, & par in-
finis artifices rechercher tou-
tes sortes de ruses & de mali-

ces ? Afin que ces ames qui viuoient en vne paisible tranquillité, empruntassent désormais de la compagnie du corps les causes qui les fissent devenir plus sauvages, pour exercer entre elles des inimitiez, des guerres, des prises de villes, des feruitudes ? Afin que ces ames qui cognoissoient auparauant Dieu, l'oubliaissent : & celles qui conspiroyent d'un mesme accord en l'intelligence de la verité, fussent distraictes en vne infinité d'opinions diuerses ? Mais de peur de vous ennuyer dauantage par le curieux amas de preuues non necessaires en vne chose assez euidente, i'adiousteray seulement cette raison. Si nostre ame estoit vne partie de Dieu, elle seroit ou d'un autre genre, ou d'un mesme

mesme, & comme parlent les logiciens, heterogene ou homogene. Or ne peut elle estre heterogene, parce qu'il n'y a point en Dieu de diuersité: elle n'est pas aussi homogene, parce que si elle estoit de mesme substance, elle auroit les mesmes facultez & les mesmes puissances: & ie vous vay faire voir par vne demonstration necessaire qu'elle ne les a pas. Il est tres-veritable que l'intellect souuerain, increé, & infiny de Dieu est son essence mesme, en laquelle comme en sa cause premiere se trouue tout ce qui a estre. De sorte que cet intellect diuin est vn acte pur, qui ne reçoit en soy ny la distinction de la puissance & de l'acte, ny le progres de l'un à l'autre. Nostre intellect

C

50 DE L'ORIGINE
au contraire estant finy & borné, ne peut estre puremēt acte de toutes choses intelligibles; ains, comme dict Aristote, ne plus ne moins qu'une carte blâche reçoit toute sorte d'écriture; ainsi nostre intellect est susceptible de toutes impressions, lesquelles au paravant qu'il ait receuës il est aucunement la chose intelligible mesme, mais par puissance seulement & non pas actuellement. Dauātage tout ainsi que nostre ame a diuerses puissances selon la diuersité des objets, aussi la cognoissance qu'elle a des choses est differente selon la difference des choses qu'elle cognoist. Car si nous venons à considerer en l'homme la cognoissance des principes, nous appellerons cete fa-

culté intelligēce : si nous voulōs exprimer la dexterité qu'il a de tirer les conclusiōs de ces principes, nous luy donnerons le nom de science: si nous parlons de la discretion qu'il sçait apporter au iugement de ce qu'il faut suiure ou fuir, nous l'appellerons prudēce ou conseil: si nous montons plus haut à la cognoissance qu'il a de la souueraine cause, nous la nommerons sapience. Mais la simplicité qui est en Dieu n'admet point toutes ces differences. Il est doncq manifeste que nostre ame n'a pas les mesmes facultez, & partāt qu'elle n'est pas de mesme substance que Dieu. Voila, Messieurs, les principales raisons que i'auois à vous deduire sur ce poinct, duquel i'attens vn plus ample

C ij

§2 DE L'ORIGINE

esclaircissement par ce que vous y contribuerez selon nostre coustume. Apportez y donc s'il vous plaist la censure de vostre iugement auparauant que ie passe aux autres opinions.

THEODORE. Il me souuient auoir leu que iadis on donnoit à Apollon diuers epithetes, selon les degrez de l'aduancement que naturellement on faict aux sciences. Car premièrement on l'appelloit Pythius, parce que le premier pas de ceux qui s'acheminent à l'apprentissage est d'enquerir: puis apres il estoit nommé Delius & Phaneus, pour signifier la lumiere de la connoissance qui succede à la curiosité des demandes: & en fin Ismenius, pour la perfectiō de la science qu'on acqueroit

par ces moyens. Les qualitez de cet Appollon duquel vous auez dès le commencement fuiuy l'oracle pour guide de vostre discours, me donnent occasion de vous faire vne demande, afin d'estre esclaircy de ce que vous auez dès l'entree discouru si l'ame se peut cognoistre elle-mesme. Car en vain nous travaillerons-nous en la recherche de son origine, si la vertu de nostre intellect ne peut s'estendre à cete cognoissance. Je vous demande donc comment il est possible de comprendre la nature de l'ame, si ce n'estoit d'aduenture que nous voulussions nous figurer en l'homme vne autre ame superieure, par laquelle il peut cõtèpler celle-cy. R.F. Cete raisõ n'est pas sãs

C iij

34 DE L'ORIGINE
apparence, aussi Viues la par-
ticulierement employée pour
son fondement lors qu'apres
tant d'autres il a escrit que
c'estvne chose bien embrouil-
lee & pleine d'obscurité que
la perquisition de la nature
de l'ame. Mais cet appuy me
semble fort peu assuré. Car
il n'est pas tousiours necessai-
re que la faculté qui entend,
soit plus forte & plus grande
que la chose entendue, veu
qu'au contraire tous les Peri-
pateticiens, & avec eux Plotin
mesme, tiennent que les intel-
ligēces superieures sont com-
prises par les inferieures, & nō
celles-cy par celles-là. Cete
opinion vous semblera peut-
estre paradoxe, & trouuerez
estrange que ce qui est moin-
dre comprenne vne chose plus

grande. Mais ie vous respon-
dray que cela se faict par vne
certaine maniere d'vnion de
nostre intellect avec les for-
mes des choses qu'il entend,
par la comprehension desquel-
les il se faict grand & presque
egal à elles. Aristote nous ap-
prend que l'entendement par
puissance est aucunement tou-
tes les choses intelligibles, en-
core qu'actuellement il ne soit
aucune de ces choses aupara-
uant qu'il les ait entendues. Et
S. Thomas suiuant ses traces
escriit que l'ame est en quelque
façon toutes choses, entant
que par puissance elle est por-
tee à toutes choses aux sensi-
bles par le sens, aux intelli-
gibles par l'intellect: le sens re-
ceuant les especes de toutes
choses sensibles, & l'intellect

C iiii

36 DE L'ORIGINE
de toute les intelligibles.

POLIDORE. Cete difficulté m'érameine en memoire vne autre que i'ay veu traitée par Alexadre en son liure de l'ame. Si l'entendement, dict-il, se pouuoit entendre soy-mesme, il s'ensuiuroit qu'il seroit tout ensemble l'agent & le patient. Or est-il querien ne peut ou se mouuoir soy-mesme, ou endurer par soy-mesme cōme il se recognoist es choses corporelles. Dictes-nous donc en quelle façon cela se peut faire. R. F. En ce point il me semble y auoir de la difference entre les choses corporelles & incorporelles, cōme aussi l'a recognu S. Thomas employant ce mesme argument dont vous vous estes seruy, lors qu'il traite cete question, si l'Ange se cognoist

luy-mesme. Mais pour ne parler que de l'entendement, à la vérité de dire qu'il s'entend en la mesme sorte qu'il entend tout le reste, par cete vnion qui se faiet de luy avec les choses intelligibles entant qu'il en est du nombre, il n'y a point d'apparence : non plus que de dire qu'il s'entend non comme intellect, mais comme vn estre intelligible. L'entendement ne s'entend pas luy-mesme par l'espece, à l'exemple des choses qui ont vn estre materiel : mais par reflexion, comme il se faiet ordinairement es choses immaterielles. Nostre entendement donc a deux actions, l'une droicte, par laquelle il cognoist quelque chose : l'autre reflexie, par laquelle il cognoist qu'il co-

C▼

gnoist, & qu'il a la puissance de cognoistre. Et toutesfois cete reflexion par laquelle il se replie & redouble luy-mesme, ne le faict point pour cela davantage agent & patient, non plus que le sens qui void ensemble le blanc & le noir, n'est point pourtant contraire à soy mesme.

PYCIMEDE. Combien que ces questions ne soyent ny sans fruiet, ny trop esloignées de la matiere dont il s'agist icy, toutesfois afin d'approcher encore plus pres de nostre subiect, ie desirerois dès l'êtree estre resolu de la doute qui m'est venue en pensee, lors que entre diuerses opinions vous auez rapporté, & ce me semble improuué cellescy, que nos ames sont cōme estin-

elles de ce feu diuin, comme rayons de ce grand soleil, & parties de la lumiere celeste. Quelle absurdité trouuez vo⁹ à aduouier vne chose à la confession de laquelle semblent s'accorder non seulement les tesmoignages de plusieurs doctes hommes, mais aussi de la sainte escriture? Je vous pourrois alleguer l'autorité de ces anciens philosophes dont parle Plutarque, qui estimoyent la substance de l'ame n'estre autre chose qu'une lumiere. Je vous dirois encore que l'usage de parler des Grecs qui appelloient l'homme *φῶς*, parauenture estoit fondé sur cete consideration. Mais pour employer la deposition de tesmoins plus irreprochables, nous lisons assez souuent en la sain-

C vj

cete escriture que Dieu est appelé lumiere, & particulièrement S. Iean l'Euangeliste parlant de nostre Seigneur dict qu'il est la vraye lumiere qui illumine tout homme arriuant en ce monde. Or puis que nous apprenons d'ailleurs que l'homme est formé à l'image de Dieu, dictes-moy ie vous prie où est-ce que cete image de Dieu & cete lumiere dont il nous esclaire en nostre naissance se recognoist mieux qu'en nostre ame? Ainsi à mon aduis se semble auoir entēdu Cassiodore, lors qu'ayant reietté l'opiniō de ceux qui attribuoyēt à l'ame vne substance de feu tousiours agissant par la mobilité de son ardeur, & viuifiant toutes les parties du corps par sa chaleur naturelle, *Nos autem,*

dict-il, *lumen esse potius non improbè dixerimus propter imaginem Dei.* Et vn peu apres, *His itaque rebus edocti lumen aliquod substantiale animas habere haud improbè videmur aduertere, quando in euangelio legitur lumen quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Tertullian discourât de l'effigie de l'ame rapporte la vision d'une sainte dame, qui auoit ordinairement plusieurs reuelations particulieres de l'esprit de Dieu. Vn iour entre les autres au retour du seruice diuin, durant lequel son esprit auoit esté tousiours en ecstase, elle raconta qu'elle auoit veu en son rauissement cōme l'effigie corporelle d'une ame, qui estoit lumineuse, de couleur etheree, & de forme humaine. Vn certain mo-

derne entre plusieurs definitions de l'ame extraictes ce semble de la doctrine de Platon, commence par celle-cy, *Anima humana est lux quaedam divina ad imaginem verbi, cause causarum, primi exemplaris creata, substantia Dei sigilloque figurata, cuius character est verbum eternū.*

Montrez-nous ie vous prie l'effect de cete lumiere en l'esclaircissement de ce poinct.

R. F. Ce n'est pas chose nouvelle de voir que ceux qui ont ignoré la vraye nature de ce qui est plus caché à nostre cognoissance, ayent pris les plus eminētes qualitez pour la substance de la chose, cōme il est arriué au subiect duquel nous traictons. Ainsi les anciēns Mages qui establissoient deux substances en Dieu, luy don-

noient la lumiere pour son corps, & la verité pour son ame. Et de là semble estre déscédue l'erreur des Manicheës, qui croyoient que Dieu estoit vne certaine lumiere corporelle, & que nostre ame estoit vne partie de cete lumiere attachée à nostre corps. Raby Moses estoit de la mesme opinion. Car comme quelques-uns ne rengeoyēt sous la providence de Dieu sinon les choses incorruptibles, à tout le moins les corruptibles non selon les indiuidus, mais seulement selon les especes, en considération desquelles elles sont incorruptibles. De cete generalité des choses corruptibles Raby Moses exceptoit l'homme, à cause, disoit il, de la splendeur de l'entendement qu'il

tient de Dieu. Mais ie prens cete lumiere plustost pour vne qualité lumineuse qui red nostre ame susceptible de la cognoissance des choses, que pour la substance de l'ame: & pense que comme toutes les graces & les dons souverains nous sont octroyez du ciel, & descendēt du Pere des lumieres; aussi ce flambeau de la raison qui reluit en nostre ame, & qui nous distingue d'auec les bestes brutes, vient de la mesme source. C'est cete image & semblance de Dieu, ce caractere imprimé en nos ames, cete clairté qui nous est communiquee par celuy qui illumine tout homme venant en ce monde, de laquelle mesme Dauid semble auoir entendu ce verset dont les Hebreux conti-

nuent la liaison en cete maniere; *Multi dicunt, quis ostendit nobis bona? Signatum est super nos lumen vultus tui Domine.* Comme si pour satisfaire à la demande de ceux qui s'enquierent d'où nous vient ce don de la cognoissance de tant de choses, le Psalmiste respondoit, Seigneur vous auez imprimé en nostre ame la lumiere de vostre face. Platon en ses liures de la republique faict vn certain rapport du soleil à Dieu, & de nostre œil à l'ame, en ce que comme nostre œil n'est pas le soleil, mais il emprunte de luy vne clairté par laquelle il void toutes choses, & toutes fois ne peut voir cete grande lumiere en sa source: de mesme nostre ame n'est pas Dieu, mais elle en a quelque image,

& comme vne fille qui ressem-
ble à son pere elle en retient
quelques tra is , recognoissab-
les singulierement en cete lu-
miere par laquelle elle entend
toutes choses, excepté que du-
rant cete vie elle ne peut voir
la splendeur de ce grād Soleil
en sa source. Sainct Augustin
reprenant l'opinion de ceux
qui disoyent que nostre ame
est vne certaine lumiere qui
fait mesme paroistre quelques
estincelles de sa lueur par les
rayons de nos yeux , aduouë
que l'ame par le ministere de
ces messagers reçoit biē quel-
ques especes des obiects cor-
porels, mais neantmoins qu'el-
le est d'une nature tellement
differēte, que quand elle veut
entendre ou Dieu, ou les cho-
ses diuines, ou soy mesme, tant

s'en faut qu'elle mendie cete clairté des yeux pour cōprendre quelque chose de vray ou de certain, que plustost elle en destourne l'vsage, non seulement comme ne seruant de rien, mais comme empeschant mesme les fonctions de la lumiere interieure, & ne l'employe que pour cognoistre les couleurs & les formes corporelles.

EVPORE. Je poursuyuray s'il vous plaist ce qui a esté maintenant discoursu de la formation de l'homme, & vous diray que cete interpretation de quelques anciens n'estoit pas sans apparence, Dieu a fait l'homme à sa semblance, c'est à dire a créé nostre ame de sa substance. Car il est vray-semblable que tout ainsi com-

me en la generation de l'homme vn corps engédre vn corps de sa substance, aussi en la production de l'ame vn esprit fait vn esprit, si que l'un & l'autre tient de l'essence de son principe. Et quand Mercure Trismegiste a dit en son Pimandre que ceste souueraine intelligence qui est la vie & la lumiere a enfanté l'homme semblable à soy, & l'a aimé comme son propre enfant, d'autant qu'il estoit parfaitement beau, aiât l'image de son pere, il semble par la similitude de l'enfantement nous auoir voulu faire entendre que nostre ame comme fille de son Createur est vne parcelle de sa substance, ne plus ne moins que l'enfant au dire des Iuriconsultes est vne partie des entrailles de la

mere. Aussi le poëte ingenieux
dès le commencement de ses
metamorphoses fait l'honneur
à cete sainte creature de l'ex-
traire de la semence de Dieu,
*Sanctius his animal, mentisque ca-
paciùs alte,*
*Deerat adhuc, & quod dominari in
cetera posset*
*Natus homo est: siue hunc diuino
semine fecit*
*Ille opifex rerum, mundi melioris
origo,*
*Siue recens tellus, & ce qui s'en-
suit.* En quoy ie rapporte cete
terre recente à la formatiõ du
corps, & la semence diuine à
celle de l'ame, qui par la no-
blesse de son origine, par l'ad-
mirable beauté de l'image
qu'elle portoit de son Crea-
teur, par ce miroir, & si i'ose di-
re cõmunication de substance

de la diuinité, se rendoit tout ensemble aimable & redoutable au reste des animaux,

--*Et quod dominari in cetera posset, Natus homo est.*

R. F. Je sçay bien de vray que quelques-vns ont attribué à cete image de l'essence diuine qui reluit en l'homme l'auantage qu'il a d'estre craint & aimé des autres animaux : comme de l'elephant, que Pline rapporte enseigner fauorablemēt le chemin à ceux qui sont esgarez, & au contraire trembler d'apprehension aussi tost qu'il recognoist les vestiges des hommes : comme des tigres, lesquelles espouuentables aux autres animaux, à la rencontre de l'homme sont tellement espouuētees, qu'elles transportent leurs petits en

vn autre lieu. Damis en Philostrate s'estonnoit de voir vn ieune garçon de treize ans qui conduisoit vn elephant, & en vn age si infirme se faisoit obeir par vn si puissant animal. Mais supposé que nous eussions encore cete prerogative sur tous les animaux, comme on dict nostre premier pere l'auoir eue en son estat d'innocence, ie n'aduouerois pas pourtant que cet effect deust estre necessairement rapporté à l'image de Dieu. Et quand bien ie l'aurois accordé, encore ne s'ensuyuroit il pas pour cela que nostre ame fust partie de l'essence diuine. Au cōtraire me voudrois ie seruir de cet argument pour en tirer vne consequence repugnante à cete opinion. Car puis qu'une

chose ne peut estre la mesme
que celle à qui seulement elle
resemble, il s'ensuyt que l'hō-
me ayant esté créé semblable
seulemēt à son Createur, il ne
peut estre de mesme substan-
ce: nō plus que la peinture qui
represente seulement quelque
obiekt, ne peut estre la chose
mesme qui est representee.
Rapportez donc si vous vou-
lez cete image ou au commā-
dement donné à l'homme sur
les bestes, selon l'interpreta-
tion de saint Iean Chrysosto-
me & de saint Augustin: ou
selon saint Thomas à l'excel-
lence de ce qui rend l'homme
eminent par dessus toutes les
creatures, sçauoir est la raison
& l'intellect: puis que le texte
de la Genese semble fauoriser
l'vne & l'autre interpretation,

ce

en ce qu'apres ces paroles *Faci-
amus hominem ad imaginem &
similitudinem vestram*, incont-
nent il est dict, *& praeſit piſcibus
maris, &c.* Ou bien ſelon ſainct
Bernard à la conuenance qui
ſe remarque de la volonté, la
memoire, & l'intellect, en vne
ſeule ame: avec le Pere, le Fils,
& le Sainct Eſprit, trois perſon-
nes en vne meſme eſſeſce. Bref
ſ'il vous plaist encore rappor-
ter cete image aux qualitez de
l'ame plus approchantes de la
diuinité, comme d'eſtre im-
mortelle, inuiſible, intelligen-
te, incorporelle, ſelon S. Gre-
goire de Nyſſe, ie n'y contredi-
ray point: mais d'y enuelopper
auſſi la ſubſtance de Dieu, ie
n'y puis conſentir.

THEODORE. Tandis que
nous ſommes ſur les authori-

D

74 DE L'ORIGINE
rez de la Genese, permettez
que i'en tire encore vn passa-
ge, pour essayer de rédre à nos
ames la noblesse de l'extractiō
que vous leur voulez oster par
vostre discours. Il est dict que
Dieu apres auoir formé l'hō-
me du limon de la terre inspi-
ra en sa face le soufle de vie,
*Et factus est homo in animam vi-
uentem.* Est ce pas vne conie-
cture assez suffisante pour mō-
strer que de ce premier soufle
l'ame ait aussi bien tiré l'origi-
ne de sa nature comme elle a
faict de son nom, s'il est vray
que ce mot *anima* soit descen-
du de *ἀνέμος*? Nous lisons bien
en Plutarque l'opiniō des Stoi-
ciēs auoir esté que l'ame n'est
autre chose qu'un esprit ou un
vent chaud. Nous y trouuons
bien que Anaximenes & Ana-

xagoras maintenoient l'ame estre de nature d'air. Mais quand nous apprenons d'un plus authentique tesmoignage que ce vent & cet air est inspiré de dieu mesme, que pouvons nous conclurre sinõ que l'ame est vn esprit procedant de l'esprit de Dieu, tout ainsi que le corps est engendré du corps ? Ceux qui subtilisent sur l'etymologie ou propriété des termes, nous veulent persuader que la formation du corps est appelée creation, du nom Grec *κρεας* qui signifie chair : & la productiõ de l'ame est appelée inspiration, de cet esprit qui dès le commencement anima le corps du premier homme. Que si cete conjecture ne vo^{us} semble du tout receuable, au moins à mon ad-

76 DE L'ORIGINE

uis ne pouuez vous nier cete
 difference qui se trouue expri-
 mée en la creation des ani-
 maux. Quāt aux bestes brutes
 tant pour le regard de l'ame
 que du corps elles n'ont point
 d'autre origine que la terre,
Producat terra animam viuentem.
 Mais quant à l'homme, pour
 monstrier que son ame & son
 corps ont diuers principes,
 Moise nous enseigne que le
 corps fut moullé premiere-
 ment de terre, puis apres il re-
 ceut exterieurement de Dieu
 l'infusion de l'esprit, *Factus est
 in animam viuentem* : Le Chal-
 deen dit *נפש חיה*, *animatus est*,
 A cela me semble merueilleu-
 sement bien se pouuoir rap-
 porter la doctrine d'Aristote
 es liures de la generation des
 animaux, quand il discourt

que l'ame vegetative & la sensitive sont bien du commencement en la semence, sinon actuellement, à tout le moins en puissance, & que par progres de tēps l'une vient apres l'autre, mais qu'elles n'ont toutes deux autre principe que la generation : la seule ame raisonnable & intellectuelle, dit-il, survient de dehors, & seule est diuine. λέγεται δὲ τὸν γυν. μόνον διὰ τοῦτο ὁμοιωταί, καὶ θεῶν εἶναι μόνον.

R. F. Cete autorité de la Genese a vrayemēt quelque couleur, & pour ce ne m'estonne ie pas si elle a deceu si facilement plusieurs anciens, & mesmē Lactance. C'est ce passage lequel a principalement donné occasion à la rage (ainsi l'a puis je appeller apres Theodoret) de Cerdon, & encore à

D iij

Marcion, de croire que l'ame estoit vne partie de la substance de Dieu. Mais tant s'en faut que ces paroles *spiraculum vite* doiuent estre prises pour l'esprit de Dieu, que plustost elles signifient l'emission d'une chose estrangere. Car comme celui qui respire pousse dehors vne haleine qui ne fait aucune portion de sa substance, aussi Dieu inspirant en cete masse inanimée du premier homme l'esprit de vie, il luy communiqua vne chose de toute autre nature que la sienne. Et puis, qu'elle apparence y a-il de tirer de cet exemple singulier vne consequence vniuerselle de la creation des ames ? Non plus certes que de vouloir reduire la production ordinaire de nos corps à l'exemple de la

formation de celuy d'Adam. Et quoy? si le soufflé de Dieu est la seule cause de l'estre de nos ames, d'où est venue l'ame d'Eue, sur la face de laquelle Dieu ne souffla point cet esprit de vie? D'où est-ce que Cain & Abel, & pour comprendre en vn mot toute la posterité, a eu ces ames que Dieu ne leur a point particulièrement cōmuniquées par son soufflé? Mais au contraire lors que nostre Seigneur apres sa resurrection donna le saint Esprit à ses disciples, & que selon le tesmoignage de S. Ieā *insuffla-uit eis*, dirons nous que par ce soufflement il leur ait donné de nouuelles ames? C'est vne mesme espee d'action, qui selon la diuerse intention de son auteur a produit des effects

D iij

80 DE L'ORIGINE
 dissemblables. L'Esprit de vie
 fut communiqué à Adam par
 le souffle de Dieu, pour lui fai-
 re cognoistre la grâdeur de sa
 prerogative. Le saint Esprit
 fut donné aux Apostres sous
 l'espece du souffle, pour mon-
 strer la puissance du ministère
 en la dispensation des sacre-
 mens. Et n'est point hors de
 nostre propos cete remarque
 de saint Augustin, qu'en S.
 Iean est exprimé le mot *πνεῦμα*
 qui se prend communement
 pour le saint Esprit : & en la
 Genèse le terme *רוח*, qui signi-
 fie toute sorte de souffle, pour
 monstrier que Dieu non de sa
 propre substance, mais d'un rié
 a soufflé l'ame de l'homme. A
 quoy se rapporte aussi dedans
 saint Irenee la distinction de
רוח ζωης, & *πνεῦμα ζωοποιον*, le

DE L'AME. 81
souffle de vie, & l'esprit vivifiant : dont l'un fait l'homme animal, l'autre spirituel. J'adiousteray volontiers pour l'illustration de ce point un discours de saint Athanase, dont voici la substance. L'Âme se trouve de deux sortes, dont l'une qui appartient aux bestes brutes est irraisonnable, tirée de terre, & dont les desirs & les affections attachees à la terre n'ont aucun soing des choses celestes : l'autre qui appartient aux hommes est raisonnable, inspirée de Dieu, & pour cete occasiō capable de la cognoissance des choses celestes & divines. Il ne faut pas toutefois estimer que cet esprit que Dieu a soufflé en l'homme soit fait âme, mais seulement qu'il donne à l'ame son accomplis-

D v

fement & sa perfectiō. Car autrement si l'ame de l'homme estoit de cet esprit, elle seroit de l'essence de Dieu, & par conséquent exempte de changement & d'alteration, tout ainsi que Dieu mesme. Or est-il que l'ame est tantost sage tantost folle, quelquesfois iuste quelquesfois pecheresse, ores croyante & ores incredule, du commencement ignorante & puis apres sçauante, quelquesfois prompte & quelquesfois tardive : lesquelles mutations ne se rencontrent point en Dieu. Iusques icy saint Athanasie, par le discours duquel j'aurois enuie de terminer le mien, si ie n'estimois encor à propos de donner vn petit mot de censure à ce qui a esté dit en passant de l'opiniō de ceux

v. Q.

qui croient l'ame n'estre autre chose sinon vn vent ou vn air. Il est probable à mō aduis que les autheurs de cete vieille erreur se sont principalement appuyez sur ce qu'il sēble que nous viuōs par l'attraction de l'air qui nous enuironne. Au moins estoit ce le fondement sur lequel Anaximenes établissoit la croyance qu'il auoit que l'air fust le principe de l'ame, comme de tout l'vniuers: puis que, disoit-il, comme l'on void l'air entretenir routes choses en leur estre, & toutes choses se resouldre en luy, aussi nostre ame n'estant qu'air retient en vie nostre corps, qui doit apres la mort se resouldre en ce mesme principe. Varron nous a laissé des vestiges de cete doctrine, quād il a definy

D vj

l'ame vn air conceu dedans la bouche, refroidy dedans le poulmon, tiedy dedas le cœur, espâdu par le corps. Et ne faut point selon mon iugement chercher ailleurs l'occasiõ de ce que plusieurs autheurs ont vsuré ce mot *anima* tantost pour l'haleine, & tantost pour le vent. De la premiere façon de parler suffiront ces exemples, où ce terme euidentmēt est pris pour l'haleine, *Interea fetida anima nasum oppugnat*, dedans Titinnius. *An fœtet anima tua uxori?* dedans Plaute. *Ieiunatis plenus animam fœtidat*, dedans le mesme poëte. *Anima leonis virus graue, vrsi pestilens*, dedans Plin. A la seconde signification, qui se rapporte au vent, fauorise l'etymologie cy deuant remarquee de ce mot

anima tiré de *ἀνέμω*. Et l'usage
de parler se trouue aussi con-
firmé par ces vers, *animarumque*
leues anima, calidi-
que vapores, dedans Lucrece.
Quantumignes anima que valent,
dedans Virgile. *Ne quid anima fortè amittat dor-*
miens, dedans Plaute.
Mais pour ne m'arrester dauã-
tage à refuter cete erreur, ie
me seruiray seulement de la
raison que Lactance Firmian
oppose à la definition de l'a-
me inuentee par Varron. Si l'a-
me n'estoit autre chose qu'un
air conceu dedans la bouche,
il s'enfuyuroit qu'elle ne com-
menceroit à viure qu'à l'instât
qu'elle reçoit premierement
cet air. Or est il certain que l'a-
me est faicte long temps au pa-
rauant que l'enfant soit capa-

86 DE L'ORIGINE

ble de recevoir cet air par la bouche, l'ame n'est dōc point simplement vn air ou vn vent. POLID. Ces argumens puisiez de l'escriture sainte meritoient à la verité tenir le premier lieu, mais ie ne laisse pas pourtant de me promettre que vo⁹ aurez agreable la suite que ie leur veux donner de ce petit traitt de l'escolle. Toutes choses qui ont estre, & ne differēt en rien, sont vnies : Dieu & l'ame de l'homme sont de cete qualité : ce n'est donc qu'une mesme chose. Je dis que ces choses ne different en rien, parce que si elles estoient differentes, il s'ensuyuroit aussi qu'elles seroyent composees, sinon d'autres choses, à tout le moins de similitudes & de differences ; ce qui repugne à la

simplicité que no^r recognoissons en Dieu.

R.F. Toutela force de vostre argument cōsiste en cete proposition que ie ne puis laisser passer pour veritable : Toutes choses qui ne sont point différentes sont vnes : parce qu'encore qu'elles ne soyent pas différentes à proprement parler, si peuuent elles estre diuerses. Il est bien vray que toutes choses différentes necessairement sont diuerses, mais toutes celles qui sont diuerses ne sont pas différentes. Et le Philosophe nous enseigne fort bien qu'il y a beaucoup à dire entre *ἐπερίτης* & *διάφορα*. La diuersité peut estre entre les choses simples, la difference ne se trouue qu'entre les composees. La diuersité se considere abso-

liement & à par soy, la différence au regard de quelque autre chose. Il n'est pas nécessaire, dict Aristote, que ce qui est diuers soit en quelque chose diuers de ce dont il est diuers: mais ce qui est différent doit en quelque chose differer de ce dont il est différent. Ainsi la simplicité qui est en Dieu n'exclud pas la diuersité qui empesche que luy & nostre ame soyēt reputez vne mesme chose: mais elle exclud bien la difference, d'autant que la difference qui est entre deux choses monstre qu'entr'elles mesmes il y a quelque conuenance, & par consequent que ces choses sont composees de similitudes & de differences. Et pour conclure en vn mot, la difference n'est autre chose

que ce qui separe les especes comprises sous son mesme genre, ou les genres compris sous vne mesme substance. Or Dieu & nostre ame ne peuuent estre compris ny sous vn mesme genre, ny sous vne mesme substance: il n'y a donc point entre eux de difference, mais de diuersité seulement.

Puisque vostre silence m'oblige de faire icy la fin, Messieurs, il suffira d'auoir examiné ce iourd'huy la premiere opinion qui s'est presentee sur nostre subiect; Je remettray les autres, si vous l'auetz agreable, à la prochaine assemblée.



SECOND DISCOVRS.

MESSIEVRS, Comme
ceux là me semblent
fort loüables qui par
l'interieur resentimēt
de leur infirmité sont retenus
de s'informer trop curieuse-
ment des secrets que Dieu no^s
veut estre incogneus : aussi ne
puis ie excuser la nonchalan-
ce de ceux qui mesprisent la
cognoissāce de ce thresor pre-
cieux qui porte l'image de son
Createur, & dont la marque
honorale nous donne vn si
grand aduātage par dessus les
autres creatures. Illustre mar-
que de nostre extraction, qui
nous doit inciter de plus en

plus non seulement à admirer la grâdeur de l'ouurier en son ouurage, mais encôre à rechercher la nature de l'ouurage d'un si admirable ouurier. Certes s'il est ainsi que Dieu n'a mis à autre fin la lumière en ce monde que pour nous faire voir le monde, nous pouuons sans presumption estimer que la lumière qu'il a mise en nos ames fera bien à propos employee à la contemplation de la grandeur & l'origine de ce noble chesd'œuure qui nous rend superieurs au reste de toutes les creatures. C'est pourquoy Platon en son Timee exhorte l'homme à s'efforcer de se cognoistre tant qu'il luy est possible, & se remettre deuant les yeux que Dieu luy a assubiecty tout ce qui est au dessous

de la lune, de peur que ne cognoissant pas sa dignité il s'abaisast au dessous de ce qui luy est inferieur. Vincentius Victor par la mesme raison autrefois condamnoit cete negligence qui rend quelques hommes quasi semblables aux bestes brutes, pour ne recognoistre pas comme il faut ce caractere qui nous distingue d'avec elles; & mesme accommodoit à ce propos le passage de l'escriture sainte, *Homo cum in honore esset non intellexit, propterea comparatus est iumentis insipientibus, & similis factus est illis.* Les animaux qui ont la teste panchée vers la terre ne pourchassent rien sinon ce qui est de la terre: & le pourceau, disent les naturalistes, a les prunelles des yeux tellement disposees qu'il

ne peut regarder le ciel. Mais puis que Dieu nous ayât doüé d'une plus belle forme, *Os homini sublime dedit, cælumque videre* *tussit, & erectos ad sycdera tollere vultus*, il semble par là nous inviter à la recognoissance de particulier privilege. C'est cette consideration principalement qui m'a donné le premier desir, & qui me continue encore le courage d'entreprendre avec vous la recherche de l'origine de nos ames. Et puis que nous auons desia combattu le party de ceux qui les font consubstantielles à Dieu, examinons encore aujourdhuy la diuersité de tant d'autres opinions qui se rencontrent sur ce subiect. Quelques vns ont donné tant d'auantage à l'ame

que la faifans prefque aller du pair avec Dieu ils fe la figuroient exempté de commencement. Telle eftoit la croyance des anciens Mages, qui eftabliſſoyent en general trois principes, Oromafis, Mitris, & Ariminis, c'eſt à dire Dieu, l'intelligence, & l'ame: de forte que ſelon leurs tradi-tions l'ame eftoit vn principe qui ne tiroit point ſon origine d'ailleurs. Pluſieurs autres ont ſuiuy cete erreur, eſtimans qu'il eftoit conuenable que ce qui n'auoit point de fin, cōme l'ame, n'euyſt point auſſi de commencement. Mais Lucrece deſtournant au contraire la conſequence de cete raiſon, eſtime que l'ame eſt engendrée avec le corps, & partāt qu'il eſt neceſſaire qu'el le ſoit eſteinte enſemble avec

le corps. Et comme ceux-là supposans vne eternelle duree de l'ame en ont inferé vn principe eternel, aussi celui-cy presupposant au contraire que l'ame auoit vn mesme commencement que le corps, a conclu qu'elle deuoit auoir mesme fin. Tellement qu'apres auoir montré la société de la naissance, de l'augmentation, de la vieillesse, de la decadence, & des infirmitéz communes à l'un & à l'autre, finalement il en determine le mesme de la mort.

*Præterea gigni pariter cum corpore,
& vna*

Crescere sentimus, pariterque senescere mentem. Et vn peu apres,

Quare participem lethi quoque conuenis esse.

Et toutesfois cōme il est sou-

uent arriué que ceux qui philosophoyent sur l'origine de l'ame se sont trouuez contraires non seulement aux autres, mais encore à eux-mesmes, selon que vous verrez par la suite de nostre discours, aussi le mesme auteur ne se souuenât pas de ceste premiere proposition, a depuis escrit que l'ame estant du commencement decoulee du ciel, y deuoit retourner encore apres la mort du corps.

Cedit item retro de terra quod fuit ante

In terram, sed quod missum est ex aetheris oris,

Id rursus cœli fulgentia templa receptant.

Certes cete derniere opinion semble auoir esté plus cõmument receuë par toutes les nations

nations, des Caldeens, des Egyptiens, des Hebreux, & des Grecs : qui presque d'un consentement mutuel ont reconnu que les âmes estoient divines, c'est à dire qu'elles auoyent quelque société avec Dieu, & qu'estant créées de Dieu premièrement, elles estoient depuis descendues du ciel pour estre jointes aux corps. Ils consideroyent que l'origine des âmes ne se pouvoit trouver en terre, & ne descouvrans en ce monde aucun lieu d'où elles peussent sortir, ils iugerent incontinent qu'il falloit qu'elles vinssent du ciel, auquel tous les mortels selon le dire d'Aristote établissent le siege du grand Dieu : & lequel est appelé par le mesme auteur tantost un corps diuin, tantost le

E

98 DE L'ORIGINE
domicile des dieux. Dont ils
conclurēt en fin que l'ame ne
deuoit recognoistre que Dieu
pour son autheur, le ciel pour
le lieu de sa naissance, & la ter-
re pour sa prison, pour son do-
micile, ou pluſtoſt ſon paſſage.
Pythagoras, Origene, & preſ-
que tous les Platoniciens ont
creu cete deſcēte des ames, &
cete origine celeſte. Pluſieurs
auſſi des Latins ont eu la meſ-
me opinion. Et ſ'il vous plaift
que ie recueille leurs voix, pre-
mierement ie vous produiray
ce qu'en eſcrit Ciceron en ſes
queſtiōs Tuſculanes, & en ſes
liures de la nature des dieux.
I'y adiouſteray ce ſuffrage d'
Ouide en ſes liures de l'art
d'aimer, *Sedibus aetherius spiritus ille venit.*
Si vous demandez à Macrobe

ce qu'il en pense, il vous dira qu'il tient cete opinion pour chose arrestee & comme indubitable entre les bons philosophes, *animarum originem manare de calo*. Si vous interrogez Boëce là dessus, il n'y sera pas grandement refractaire : au moins y a-il apparence qu'il en ait creu quelque chose quand il luy est eschappé de dire

Hic clausit membris animos

Celsa sede petitos. Si vous en voulez auoir l'aduis de Senèque, feuilletons ses cahiers, & nous n'y trouuerons quasi rien plus fréquent que cete consideration, de laquelle il se sert en vne infinité de diuers subiects. Car soit qu'il veuille exciter l'esprit humain à la contemplation des choses du ciel, il luy propose sur tout le desir

E ij

100 DE L'ORIGINE
 naturel qui le doit porter à la
 recherche des obiects diuins
 & celestes , comme les plus
 conformes au lieu de son ori-
 gine. *Cùm illa tetigit, alitur, crescit,
 ac velut vinculis liberatus in origi-
 nem redit: Et hoc habet argumentũ
 diuinitatis suæ, quod illum diuina
 delectant.* Soit qu'il veuille re-
 presenter le bonheur de ceux
 qui sont partis de ce mōde en
 leur premier aage, il employe
 cete mesme raison, que les es-
 prits trauersent plus legere-
 ment le chemin qui les con-
 duit au lieu de leur origine,
 quand ils ont moins faiet de
 seiour sur la terre, où les souil-
 leures de la conuersation or-
 dinaire du monde leur eussent
 apporté de la pesanteur & du
 retardement. *Facilius ad superos
 iter est animis citò ab humana con-*

uersione dimissis. Minus enim facis ponderisque traxerunt, antequam obduceretur, & altius terrena conciperent, liberati, leuiiores ad originem suam reuolant, & facilius quidquid est absoluti transfluunt. Soit qu'il descriue la nature de l'ame, qui est tousiours en action, impatiente de repos, aimant la nouueauté, il en rapporte la cause à sa premiere source, *Quod non miraberis si propriam eius originem aspexeris. Non ex terreno & graui concreta corpore, ex illo celesti spiritu descendit. Et en vn autre lieu, nititur animus illo unde dimissus est, ibi illum eternarequies manet.* Or encor que tous ces anciens se soyent cōme en gros accordez touchāt cete descente des ames issues du ciel en general, toutesfois il se trouue en detail beaucoup

de diuersité entre leurs opinions touchant la maniere de cete descente & la formation des ames. Car les vns ont pensé que Dieu en auoit certaine quantité reseruée comme dedans vn magasin, pour les distribuer puis apres à chasques corps à mesure qu'ils viendroyent en ce monde. Aucuns les ont fait naistre de la substance de Dieu, comme nous auõs discouru cy deuant: les autres de la ruine ou la conuersiõ des Anges, de la cheute des estoilles, ou du retrenchement de quelque portiõ du ciel. Saint Hierosme touche cete diuersité auecque quelques autres en l'vne de ses epistres dont ie vous rapporteray tout au long la teneur. *Super anima statu meministi vestre questiuncula, imò ma-*

ximè ecclesiastica questionis, utrum lapsa de cœlo sit, ut Pythagoras philosophus, omnesque Platonici, & Origenes putant: an à propria Dei substantia, ut Stoici, Manicheus, & Hispania Priscilliani hereses suspicantur: an in thesauro habeantur Dei olim condita, ut quidam Ecclesiastici stulta persuasione confidunt: an quotidie à Deo fiant, & mittantur in corpora, secundum illud quod in euangelio scriptum est Pater meus usque modo operatur, & ego operor: an ceriè ex traduce, ut Tertullianus, & Apollinarius, & maxima pars occidentalium autumant, ut quomodo corpus ex corpore, sic anima nascatur ex anima, & simili cum brutis conditione subsistat. Le mesme S. Hierosme en vn autre endroit rapporte à ce mesme propos ces paroles de Rufin, sur lesquelles puis apres il donne sa

E iijj

censure, Legi quosdam dicentes: quod pariter cum corpore per humani corporis traducem etiam animæ diffundantur, & hæc quibus poterant assertionibus confirmabant: quod puto inter Latinos Tertullianum sensisse, vel Lactantium, fortassis & nonnullos alios. Alij asserunt quod formatis in utero corporibus Deus quotidie faciat animas & infundat. Alij factas iam olim, id est tunc cum omnia creavit Deus ex nihilo, nunc eas iudicio suo nasci dispenset in corpore. Hoc Origenes & nonnulli alij Græcorum. Iean Euesque de Hierusalem fut iadis soupçonné d'adhérer aux opinions erronees d'Origene & des Arrians, entre lesquelles cete cy se trouue remarquee en vne epistre du mesme S. Hierosme, que les ames sont attachees aux corps, & resserrees comme

dedans vne prison : qu'au parauant que l'homme fust formé en Paradis, elles faisoient leur sejour au ciel parmy les creatures raisonnables, & qu'apres la mort étant deliurees de leur captiuité elles doiuent encore retourner au lieu de leur premier repos. Synesius en ses epistres dit qu'il n'estimera iamais l'origine de l'ame posterieure à celle du corps, *ἀμείλιχ τὸν ψυχὴν ἐν ἀξιώσει τοῦ σώματος ὡς ἐξ ἡμῶν νομίζουσιν.* Et S. Gregoire de Nyffe en son traicté de la formation de l'homme s'efforce de demonstrier par la deduction de plusieurs raisons que l'ame n'est faicte ny au parauant le corps ny apres. Mais de cecy nous traicterōs en son ordre. Retournons aux anciēns philosophes. Plinē dict que

E v

106 DE L'ORIGINE

hipparchus ne peut estre assez loué, parce que personne n'a prouué si clairement que luy l'alliance que nous auons avec les estoilles, & cōme nos ames sont vne partie du ciel. Heraclite dedans Macrobe appelle l'ame vne estincelle de l'essence des estoilles. Platon tient que l'ame est comme vne tierce espee composee de deux diuerses substances, l'une diuisible, l'autre indiuisible & participante de ce qu'il nomme l'Autre & le Mesme. Et pour ceté occasiō ceux qui ont fuiuy sa doctrine ont rapporté la compositiō de l'ame au nombre de cinq, lequel est composé du premier pair, à sçauoir deux qui est diuisible en egales parties, & du premier impair, à sçauoir trois, qui est in-

diuisible en parties egales. Quelques vns ont creu que les ames estoient dōnees de Iupiter en la naissance des hommes, & qu'en mourant puis apres on les luy rendoit comme vn depost. Les autres ont estimé que l'enfant au parauant sa naissance estoit nourry naturellement dedans le ventre de sa mere, comme vne plâte dedans la terre: mais qu'aussi tost qu'il sortoit en lumiere le refroidissement de l'air enuironnant l'animoit, & que pour cette cause le mot Grec qui signifie l'ame estoit tiré de la refrigeration, *ψυχή* de *ψυχν*. Etymologie que saint Athanase escrit auoir esté premierement inuentee par quelques esprits grossiers, qui mal à propos attribuoient vne qualité froide

E vj

108 DE L'ORIGINE
 à l'essence de l'ame. C'estoit
 neantmoins l'opinion de Chry-
 sippus selon le rapport de Plu-
 tarque au traicté qu'il a faict
 des contrarietez des Stoïques.
 Aussi estoit elle de Hicesius,
 selon que Tertullian nous le
 tesmoigne en ces termes, *De*
qua sceleris necessitate nec dubita-
bat credo Hicesius, iam natis animā
superducens ex aëris frigidi pulsu,
quia & ipsum vocabulum anime pe-
nes Græcos ex refrigeratione respon-
dens. Où il reiette vn peu apres
 cete erreur d'une plaisante fa-
 çon, quand il demande si les
 Barbares & les Romains sont
 animez d'une autre maniere
 que les Grecs, puis qu'ils ap-
 pelēt leur ame d'un autre nom
 que ψυχή. Et faict vne autre
 question, comment il se peut
 faire que l'on rencontre des

peuples animez és régions chaudes, puis qu'elles sôt despourueues de cete qualité à laquelle on attribue le principe de l'ame. Et de vray si la formation de l'ame dependoit du froid, il est vray semblable que les pl⁹ beaux esprits naistroiët aux païs les pl⁹ froids, où l'expérience nous fait voir au contraire que les plus subtils se trouuent ordinairement és plus chaudes contrees. Ce qui a faict dire autrefois à Galië qu'à Scythie, qui est vne region Septentrionale, il s'est rencontré par merueille vn Philosophe, & à Athenes tous quasi naissent tels. Aussi Plutarque a remarqué la contradiction de Chrysippus, en ce que premierement ayant estably le froid pour principe de l'ame, puis

IIIO DE L'ORIGINE

après il a dict que l'ame estoit vn esprit plus rare & de plus subtile nature, ce qui ne peut arriuer par le froid, duquel la propriété est d'espaisir les choses subtiles plustost que de subtiliser les espaisies. Entre plusieurs erreurs d'Origene qu'a receuilly Theophile Euesque d'Alexandrie, il le reprend de ce que ne voulant tirer le nom de l'ame de sa premiere source, il aime mieux le derriuer du mot Grec qui signifie refroidissement. Mais encore qu'Origene ait suiuy les anciens en l'etymologie du mot, toutefois il en a destourné le sens à vne autre interpretatiō. Car en ses liures *πεὶ ἀρχῶν* ayant montré par plusieurs tesmoignages que l'ame des iustes est embrasée du feu de charité,

que Dieu mesme est appelé vn feu consumant, & les Anges vn feu brulant: quel' Ange de Dieu est apparu dedás le buisson en figure de feu. Au contraire que le mal est tousiours signifié par le froid, que le diable est souuent nommé serpēt & dragon pour sa froideur, que d'Aquilon qui est froid doiuet arriuer tous les maux sur les habitans de la terre selon le dire du prophete. Il tire de cete antithese vne coniecture, que nostre ame pourroit auoir eu son nom de la refrigeration, à cause du refroidissement de cete chaleur diuine qu'elle auoit au commencement en l'estat de sa perfection. Combien qu'en fin il conclud que tout ce qu'il a mis en auant touchant l'ame raisonnable

n'a point tant esté pour resoudre ny decider rien de certain, que pour soubmettre le tout à la balance du meilleur iugement des lecteurs. Aussi cete opinion avec plusieurs autres du mesme autheur se trouue depuis condamnée par vn concile vniuersel assemblé sous l'Empire de Iustinian. Heraclite disoit que l'ame du monde procedoit de l'euaporatiō des humeurs qui se rencontroyēt en luy : & que l'ame des animaux estoit meslee tant de l'euaporation des humeurs de dehors que du dedans & de mesme gēre. Ce grād philosophe dōt les sentēces ont esté si venerables à l'antiquité, qu'il luy donna le nom de Pythagoras, à cause que la verité de ses paroles egaloit les oracles du

Dieu Pythien , ne rencontra pas plus heureusement que les autres , lors que croyant nos ames estre plus anciennes que nous, il les faisoit passer apres la mort d'un corps en autre, iusques à rendre raisonnables par ces nouueaux changemēs les animaux qui auroyent esté auparauant irraisonnables , & d'une conuersion reciproque donner aux bestes brutes des ames humaines & raisonnables. Absurdité ridicule, & non seulement contraire à la foy Catholique, mais aussi tellement esloignée de toute apparence, que les successeurs mesme de ceux qui l'ont inuētee ont eu honte de l'aduouër, & pour cete occasion ils ont mieux aimé se persuader que Pythagoras auoit esté mal en-

rendu, que confesser qu'il auoit mal pensé. C'estoit vn moyen specieux pour couvrir cete erreur si grossiere par la faueur d'une interpretation plus receuable: comme si quelqu'un au contraire vouloit destourner au sens de Pythagoras la vraye intelligence de ces paroles du Psalmiste, *homo cum in honore esset non intellexit, propterea comparatus est iumentis insipientibus*: & encore de celles cy, *Ne tradideris Domine bestiis animas confitentium tibi*. Mais l'intention manifeste de ce philosophe se descouure assez par ce qu'il interdisoit l'usage de chair, de peur que ceux qui préféreroient manger du mouton ou du beuf mangeassent en effect quelque proche parent. Et pour la mesme raison ab-

horroit-il aussi le massacre des bestes, de crainte qu'en les tuant on commist quelque parricide execrable. *Interim sceleris hominibus ac parricidij metum fecit, cum possint in parentis animā inscī incurrere, & ferro morsu violare in quo cognatus aliquis spiritus hospitaretur*, disoit Seneque. S. Gregoire de Nyffe se sert de cete consideration pour reiecter l'opinion de ceux qui estēdoyēt ceste transmigratiō des ames iusques aux plātes & aux arbres. Cōmēt, diēt il, vn hōme osera-il couper les bleds, fouller les raisins, arracher les espines, ceuillir vne fleur, mettre du bois dās le feu, puis qu'il est incertain si cete violence & cete cruauté ne s'adresse point à quelqu'un de ses parens ou ses familiers, duquel il

employé le corps à son breu-
uage, son aliment, son chauf-
fage? Estrange metamorpho-
se, & laquelle autresfois le
poète ingenieux a eu raison de
mettre au reng des fables.

Errat, & illinc

*Huc venit atque illuc, & quoslibet
occupat artus*

*Spiritus, éque feris humana in cor-
pora transit,*

*Inque feras noster, nec tempore de-
perit ullo.* Ce sont vrais tours de

passépasse, dignes plustost d'un
bastelleur que d'un philosophe

comme dès long temps Minu-
tius Felix l'a iugé. *Addunt istis*

*& illa ad detorquendum veritatem,
in pecudes, aues, belluas hominum*

*animas redire: non philosophi sanè
studio, sed mimi officio digna ista*

sententia est. Aussi n'est-ce pas
merueille si cete resuerie a ser-

uy d'esgayement à tât d'escri-
uains qui l'ont estimee plus di-
gne de risee que de refutation.
Comme quand Lucian feint
Mycillus auoir receu l'ame de
quelqu'un de ces fourmis
qui fouillent l'or en Indie.
Et quand il faiet philosopher
vn cocq qui auoit l'ame de Py-
thagoras, laquelle estant pre-
mierement venue d'Apollon
& descendue en vn corps hu-
main pour subir les peines me-
ritées, auoit animé tantost des
roys & tantost des belistres,
tantost des capitaines comme
vn Euphorbus, tâtost des phi-
losophes cōme Crates le Cy-
nique, tantost des femmes im-
pudiques comme Aspasia, tan-
tost des cheuaux, des jays, des
grenouilles. Et quand saint
Gregoire de Nyse entre les

118 DE L'ORIGINE

auteurs des fables Grecques se mocque de celuy de leurs sages qui se disoit auoir esté quelquesfois femme & quelquesfois hōme , tantost auoir volé avecque les oiseaux, ores auoir esté arbre, & ores auoir vescu dedans les eaux. Certes il parloit, dit-il, cōme vn jay sans raison, & introduisoit vne doctrine vrayement digne de la brutalité des poissons & de l'insensibilité des chesnes, de croire qu'une mesme ame peust passer en tant de sortes de choses. Et quand Diogenes Laërtius en vn des epigrâmes qu'il a faicts sur ce subiect dict que Pythagoras n'est pas seul qui s'est abstenu des choses animees. Car qui voudroit manger aucune chose ayant ame? Mais quand vne chair, dict il,

est bien cuicte & bien assaison-
nee, alors on ne faict plus de
difficulté d'en manger, parce
que l'ame en est dehors. A
quoy se rapportent aussi ces
vers d'Alexis chez Athenice:

Ο ἁρμότης εἰπὼν ὅτι σοφιστὴς ἔδειν εἰς

ἔμφυχον ἔδειν ἔδειν, σοφὸς τίς λυγρῶς.

Cete transmigration des ames
que les Hebreux appelloient
gilgoul nephascot, les Grecs quel-
quesfois *μετεμψύχωσιν*, quelquesfois
μετένσωμάτωσιν, Cronius *παλιν γαρεσίαν*,
Tertullian *reciprocationem ani-
marum in corpora*, estant prise vn
peu plus largement n'a point
esté vne particuliere opinion
de Pythagoras, mais vne com-
mune croyance premieremēt
des Egyptiēs, & puis des grecs
selon le rapport de Iamblique.
Et quant aux Egyptiens, c'est
de leurs traditions que Pytha-

2102

goras du commencement puis
sa cete doctrine, si nous croyōs
le resmoignage d'Eusebe, le-
quel est d'autāt plus croyable
que nous apprenons d'ailleurs
que Pythagoras a conferé sou-
uent avec les prophetes des
Egyptiens pour apprēdre leur
philosophie mystique, & qu'il
a mesme esté disciple de Son-
chede archiprophete Egyptiē.
Quant aux Grecs, tous ceux
qui ont approuué l'immorta-
lité de l'ame, ont d'un commū
accord estimé que les ames a-
pres la mort estoient transfe-
rees d'un corps en un autre.
Leur principal different con-
sistoit en la diuersité des for-
mes qu'ils donoyēt aux ames.
Car les vns en establissoient
vne seule espeece qui estoit rai-
sonnable, & qui passoit toutes-
fois.

fois aussi bien aux herbes & aux plantes qu'aux corps des animaux, soit au point de quelque tēps déterminé, soit à l'adventure, selon la diuersité de leurs opinions. Les autres faisoient deux sortes d'ames, les vnes raisonnables, les autres irraisonnables. Et quelquesvns encore en figuroient autant de formes qu'il y a d'especes d'animaux. Ce qui mesme a distraict les Platoniciens en différentes interpretations de ce qu'auoit escrit Platon, que les ames intemperees, furieuses, rauissantes, estoient transferees aux corps des asnes, des lions, & des loups. Car les vns ont estimé que ces especes d'animaux deuoient estre precisement entendues selon la lettre. Les autres ont creu

F

122 DE L'ORIGINE

que Platon par cete figure de parler vouloit signifier les personnes dont les meurs vitieuses imitoient le naturel de ces animaux. Et quelquesvns encore d'une plus estrange inuention se sont imaginé les esprits de ces animaux attachez à l'ame de l'homme par vne certaine maniere de dependance que les sectateurs de Basilides dedans Clement Alexandrin appeloient *προσηγμένα*. Plusieurs trouuans esloignée d'apparence cete communication d'ames entre les animaux raisonnables & les irraisonnables, l'ont restreinte dedans les bornes d'une semblable espece : & Iamblique a fait expres vn traicté sur ce subiect, que les ames ne passent point des hommes aux bestes, mais

seulement des hommes aux hommes, ou des bestes aux bestes. Outre les Egyptiens & les Grecs ie rencontre encore des vestiges de cete croyance parmy les Druides, plus anciens philosophes à mon iugement que ceux des Grecqs. Ces vieux philosophes Gaulois pour encourager vn chascun à l'amour de la vertu par le mespris de la mort, s'il est vray ce que Cæsar en escrit, s'efforçoient de persuader l'immortalité des ames, & faire croire qu'elles passoyent d'un corps en l'autre apres le trespas. Et ne sçay si l'on pourroit point avec quelque couleur soupçonner que Pythagoras eust premierement appris en leur escole cete philosophie. Certes la coniecture n'en est pas

F ij

moins probable que celle d'Eu
sebe dont nous auons parlé cy
deuant, puisque Alexandre au
traicté qu'il a faict des symbo-
les Pythagoriques tesmoigne
que Pythagoras a esté audi-
teur des Gaulois, c'est à dire
des Druides, car les Druides
estoyent anciennement aux
Gaulois ce que les prophètes
aux Egyptiës, les Caldees aux
Assyriens, les Gymnosophistes
aux Indiens, & les Mages aux
Perfes. Mais comme en vne in-
finité d'autres curieuses re-
cherches de l'antiquité nous
ne cheminons qu'à tastons, de
mesme en celle cy trouuons
nous à chasque pas des om-
bres & des obscuritez qui no⁹
arrestent. Car encore que pour
le regard de l'immortalité des
ames il soit assez manifeste

que les Druides l'ont creuë, toutesfois ce que Cesar y adiouste de la metempsychose est rédu plus douteux par l'argument que quelquesvns ont tiré de Valere, lequel traictant des anciennes coustumes de diuers peuples, rapporte celle cy des Gaulois, qu'ils prestoyent de l'argent pour leur estre rédu quelque iour aux enfers. Passons encore à d'autres peuples, & voyons si les Iuifs retenoyent point aussi quelque chose de ces vieilles traditiōs. Vous iugerez, s'il vous plaist, de la coniecture que ie vous en vay représenter, si cela se peut pas probablement inferer de la demande qu'ils firent vn iour à saint Iean s'il estoit Elie, c'est à dire s'il auoit l'esprit d'Elie. Car ayans appris

126 DE L'ORIGINE

par les propheties qu'Elie de-
uoit estre enuoyé au parauant
la venue de nostre Seigneur,
Ecce ego mittam vobis Eliam pro-
phetam, antequam veniat dies Do-
mini magnus & horribilis : Ils in-
terpretoyēt ce passage du pre-
mier aduenement de I E S V S
C H R I S T, cōme si c'eust esté
vn mesme precurseur de son
arriuee que Elie & saint Iean,
c'est à dire que l'ame d'Elie
par vne metempsychose eust
esté trāsmise au corps de saint
Iean. Et fondoyent principa-
lement cete opinion sur l'au-
thorité de saint Luc, qui tes-
moigne que l'ange s'apparut à
Zacharie, & luy promet que sa
femme Elizabeth luy enfante-
roit vn fils qui seroit nommé
Iean, & precederoit la venue
du Dieu d'Israel en l'esprit &

en la vertu d'Elie. A quoy se rapportēt ces paroles de saint Matthieu, *Omnes enim prophetae & lex usque ad Ioannem prophetauerunt, & si vultis recipere, ipse est Elias. Qui habet aures audiendi audiat.* Encore auiourdhuy s'aident ils de semblable interpretation pour destourner à la personne de Ioseph ce que leurs Talmudistes ont escrit du Messie. Car cōme ils auoiēt leu dedans le Talmud ez oraisons qu'ils font au ieusne de la propitiation que l'Empereur Adrian auoit fait punir de diuers supplices dix Rabins des Iuifs, à cause qu'ils auoyent fait mourir le iuste frere Iuif Iesus, & les auoit condamnez par leur propre loy, qui portoit que si quelqu'ū estoit decouvert auoir pris vn sien fre-

F iij

128 DE L'ORIGINE

re entre les enfans d'Israel, & l'auoir vendu à prix d'argent, il seroit tiré du milieu du peuple pour estre mis à mort. Ces Iuifs aujourd'huy tiennent que cela fut ordonné non pour le regard du Messie, duquel ils attédét encore l'arriuee, mais de Ioseph qui fut vendu par ses freres. Et d'autant qu'ils voyent cete suppositiō de personnes euidemment conueincue par le rapport des temps de l'Empereur Adrian & de Ioseph fils du patriarche Iacob, qui estoient distans l'un de l'autre pour le moins de quinze cēs ans, ils ont recours à cete metempsychose, & se font accroire que ces dix Rabins qui furent occis par le commandement d'Adrian auoyent les ames des freres de

Ioseph. Nous apprenons d'Origene que quelques Iuifs ont bien creu le mesme de nostre Seigneur, sçauoir est qu'estant né d'une femme de mediocre qualité, & tenu pour le fils d'un pauvre charpétier, il n'estoit pas vray semblable qu'il eust tant de puissance que de se resusciter soy-mesme: mais que c'estoit l'esprit de quelque grand prophete qui animoit de nouveau le corps mort de nostre Seigneur. Aussi lisons nous en la sainte escripture qu'aucuns le croyoyent estre Elie, les autres Hieremie, ou quelqu'un des prophetes. Le mesme Origene le premier entre ceux qui ont fait profession de la foy Catholique, a tenu que toutes les ames en particulier ont esté créées dez

F v

le commencement du monde, mais qu'elles sont puis apres applicquees aux corps en leur naissance, pour leur servir de prison qui tienne lieu de supplice aux anciennes offenses. Car comme il supposoit que toutes les ames auoient peché dez leur creation, il concludoit aussi que par l'ordonnance de Dieu leur punition estoit d'estre vnies à des corps plus ou moins parfaicts selon les degrez differens de leurs transgressions. Doctrine qu'il auoit puissee des Pythagoriciens, entre lesquels Philolaus long temps auparauant Origene auoit rapporté le tesmoignage des anciens theologiens & prophetes, qui disoyent que pour quelques supplices l'ame est attachee au corps, & comme

enseuehie en ce funeste tōbeau
 ὡς διόπῃς πικρίας ἢ ψυχῇ τῷ σώματι συνεί-
 ζευκται, καὶ καὶ αὖτις ἐν σώματι τέτρωται.
 Mai. A quoy s'accorde aussi
 l'appellatiō grecque du corps,
 lequel selon le dire de Platon,
 macrobe, Eustathe, & plusieurs
 autres, est tantost nommé σῶμα,
 ἢ σῶμα ὅτι, τὸ τέτρωται πάρος πῶς ψυχῇ,
 tantost *σῶμα*, comme qui diroit
 le lien de nos ames. Et nous li-
 sons dedās Cicéron que pour
 la mesme occasion le corps est
 appelé quelquefois lien, quel-
 quesfois sepulcre, quelques-
 fois prison de nostre ame. Ce-
 te opinion de Pythagoras ap-
 prouuee par Empedocles, par
 Porphyre, & presque tous les
 Platoniciens, a depuis encore
 facilement trompé les Mar-
 cionistes, lesquels en conse-
 quence de cete premiere er-

Fvj

reur en sont venus si auât que de condamner le mariage cõme estant le moyen par lequel on arriue à vne mauuaise fin. Car telle reputent ils la generation : non pas qu'elle soit mauuaise de sa nature, mais en consideration de ce qu'elle attire vne ame diuine & bienheureuse en vn lieu de supplice. Sainct Cyrille euesque d'Alexandrie expliquant ces paroles de l'Euangile de S. Iean *Erat lux vera que illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, escrit que quelques vns abusans de l'autorité de ce passage ont estimé que les ames du cõmencemēt estoient dedans le ciel jouissantes d'une heureuse vie, mais que rassasiées de l'abondance du contentement qu'elles y receuoy-

ent, & comme ennuyees d'un meilleur estat, elles ont esté poussées du desir deshonneste d'une autre vie, & par ce moyē sont tombees en vne conditiō beaucoup pire que la premiere. Que le Createur offensé de cete volonté desordonnee les a enfermées dedans les corps, comme dedans des cauernes & des prisons, pour esteindre le feu de leurs concupiscēces. Et destournoyent encore à la faueur de leur opinion le sens de ces paroles du Psalmiste, *Priusquam humiliarer ego deliqui.* Au parauant, disent ils, que mon ame fust humiliee, c'est à dire abbaissee en la captiuité des liens corporels, elle auoit desia peché, & pour cete occasion iustement a elle esté depuis assubiectie à la necessité

de ce supplice. Ainsi ces pauvres abusez croioient que cōme durant l'espace de neuf mois nostre corps demeure emprisonné dedās les cachots tenebreux des entrailles de nostre mere, en attendant le bonheur d'une pleine liberté & d'une agreable lumiere: aussi durant le cours de nostre vie l'ame est retenue captiue dedans le corps qui l'environne, en esperance de rentrer quelque iour en possession de sa premiere liberté, & en la jouyssance des lumieres celestes. Macrobe en a touché ce petit mot en l'exposition du songe de Scipion, *Cum rursus è corpore ubi meruit contagione vitiorum penitus eliminata purgari, ad perennis vite lucem, restituta in integrum, reuertatur.* Euxitheus Pe-

ripateticicē (vn certain moderne par inaduertence rapporte ce que ie vay vous dire à Carneus Euxittus, & ne prend pas garde que dedās Athenee c'estoit Carneus qui le disoit de Euxitheus) non seulement affermoit que les ames estoient attachees aux corps par forme de chastiment, mais adioustoit encore que Dieu auoit ordonné que si elles en sortoyent auant le temps qu'il auoit prescript à leur deliurance, elles seroyent de nouueau assubietties à de plus griefues peines. La premiere occasion de cete erreur semble auoir pris sa naissance de la peruerse interpretation de ceux qui auoyent mal entendu ce lieu des liures de Moïse, auquel il est escrit que le premier homme à cause de

sa desobeïssance fut chassé de Paradis. Car les Caldeens depuis corrompans le vray sens de ce discours par leur explication mystique, & prenans la verité de l'histoire pour vne figure, se sont imaginé que ce n'estoit autre chose sinon l'ame chassée du ciel, releguée en ce monde, & enfermée en la prison du corps pour l'expiation de ses fautes. Et comme il n'y eut iamais si absurde inuention qui ne trouuast quelque apparence de fondement en l'escriture saine, aussi celle cy sembloit elle estre fauorisée non seulement des tesmoignages cy deuant alleguez, mais de quelques autres encore, par lesquels aucuns se sont fait accroire que l'ame reconnoissant le mal estre cause de

son emprisonnement ; desire avec affection voir le iour bienheureux de sa liberté ; comme en ce passage *Reuertere anima mea in requiem tuā* : & en cet autre cy, *Educ de carcere animam meam*. Et au contraire en plusieurs autres lieux le iour de la naissance est appelé maudict, à comparaifon ce semble de l'heur qui au parauant accompagnoit les ames dans le ciel. Ainsi disoit le prophete Hieremie, Maudict soit le iour auquel ie suis né. Que le iour auquel ma mere m'a enfanté ne soit point benist. Maudict soit l'homme qui apporta ces nouvelles à mon pere, Il t'est né vn enfant masle. Sainct Hierosme remarque en ses commentaires sur ce passage, que ceux qui pensent que les ames ayēt

esté premieremēt au ciel, dieu les en ait precipitees, & par ce moyen ait empiré leur condition, se seruent de cete autorité & d'autres semblables, afin de prouuer que la demeure eust esté plus heureuse au ciel qu'en la terre. Mais cete vieille opinion que S. Gregoire Nazianzene appelle forte, absurde, contraire à la foy & à la doctrine de l'Eglise, & laquelle neantmoins les modernes au lieu de l'enseuelir dedans l'oubly ont reuestue de nouvelles pareures, n'est pas mal aisée à renuerfer tant par le discours de la raison que par les autoritez tirées des plus pures fontaines. Clement Alexandrin reiectant l'erreur de ces philosophes qui disoyent que nos ames issues du ciel ve-

noyent icy bas s'approcher des corps, y entrer, & y estre attachees, *μετεγγίξειαι, ἐνσωματῶσαι, ἐνδύσῃς*, conclud qu'il n'y a point d'apparence de croire que l'ame soit enuoyee des cieux en terre comme en vn lieu de malheur & de supplice, puis que nous sommes asseurez que Dieu faict tout pour le mieux. Et S. Augustin touchant la mesme corde, *Quid fuit causa*, disoit-il, *ut anima innocenter uiuens infereretur uitæ huius carni, in qua peccando ipsum qui eam creauit offenderet, unde eam merito sequeretur laboris arumna, damnationisque cruciatus?* Mais afin de donner quelque lumiere à cete raison par vn plus ample discours, considerons premierement la qualité des choses en l'estat de leur creation,

puis apres la nature de la peine. Quant à la qualité des choses créées, nous ne pouuons doubter de leur perfection, puis que le tesmoignage de la Genese nous apprend que Dieu veid que tout ce qu'il auoit fait estoit tres-bon. Or si toutes les ames furēt créées dès le commencement séparées de la masse charnelle, il faut aduouer que cete maniere d'estre estoit la plus conuenable à leur nature, & par consequēt ce seroit faire iniure à la bonté diuine de croire qu'elle eust voulu depuis abbaïsser ces ames à vne pire condition, au lieu de les esleuer à vne meilleure. Quant à la peine, elle repugne à la bonté de la nature, en consequence de ce qu'elle est ordonnée pour le mal de

l'offense, ce qui faict que nous voyons mesme la punition quelques-fois estre appelee mal, *Non est malū in ciuitate quod non fecerit Dominus.* La nature de l'homme au contraire est bonne de soy, comme est celle de toutes les autres creatures. C'est donc admettre deux choses contraires, à sçauoir le bien & le mal, en vn mesme subiect, que de penser que les ames ayēt esté vnies aux corps par forme de supplice. Et quoy? puisque la nature tend à l'vnion du corps & de l'ame, & que la generation se termine à cete fin, comment pourrions-nous estimer cete liaison estre vn bien de nature, si nous supposions que c'est vn chastiment? Certes si c'est vn chastiment à l'ame, si ce luy est vn

mal d'estre attachée avec le corps: si ce luy est vn bien d'en estre separee : quelle cruauté de laisser viure les bons auxquels il faudroit plustost aduancer la mort pour recompenser leur merite? Quelle iniustice au contraire de faire mourir les meschans qu'il faudroit plustost punir par vn plus long seiour des ames en leurs corps? Mais si c'est vn malheur aux ames d'estre vnies avecque les corps, comment pourra subsister ce que nous auons cy dessus rapporté de S. Iean , que tout hōme venant en ce monde est illuminé? Car l'illumination qui demonstre l'aduement d'vne nouvelle grace, appartient plustost à l'hōneur qu'au supplice , & ne peut-on sans faire tort à la gloire de

Dieu rapporter aux peines & aux tourmens la participation de sa lumiere. l'adiouste que si l'ame est illuminée seulement à son arriuee en ce monde, il s'ensuit qu'auparauant elle estoit sans lumiere, & partant deffectueuse à raison de ce manquement. Et toutesfois ces philosophes supposent que l'ame dès son commencement estoit pure, & en cete premiere integrité plus coniointe au bien souuerain: mais que par le desir du mal elle a depuis esté chassée du ciel en terre. En quoy de rechef ils ne prennent pas garde à l'absurdité qui resulte de leurs suppositions. Car est ce pas faire grãd tort à l'ame de la vouloir obliger à bien viure & à fuir le peché tandis qu'elle de-

meure prisonniere en ce monde, au lieu qu'il eust esté plus à propos de luy imposer cete loy plus aisée à garder lors qu'en sa premiere liberté elle viuoit exempte de ces perturbations que la familiarité de la chair fauorise ? Mais afin de fortifier ces raisons par l'appuy des autoritez de la sainte escriture, l'Apostre témoigne disertement de Iacob & Esau qu'auparauant qu'ils fussent nez, ny qu'ils eussent encore iamais fait ny bien ny mal, il fut ordonné de Dieu que l'aîné seruiroit au plus ieune. Leurs ames estoient doncq alors encores innocentes. Et neantmoins l'histoire de la Genese nous apprend que cete ordonnance fut prononcée de Dieu depuis la conception de

de

de Iacob & Esau à Rebecca qui en estoit enceinte. Il n'y a donc point d'apparence de croire que les âmes des long temps ayent commis des pechez, pour l'expiation desquels elles doiuent estre bannies du ciel, & souffrir du mal en ce monde. Que si le sejour que nous faisons icy bas tient lieu de supplice, c'estoit plustost vne malediction de Dieu qu'une benediction quand il promit à Abraham de multiplier sa semence comme les estoiles du ciel. A tort Moïse voyant le peuple d'Israël accru iusques à un tel nombre qu'il ne pouuoit plus suffire tout seul à une si grande multitude, pria Dieu qu'il l'augmentast encore à milliers, & luy donnast sa benediction comme il auoit

G

promis. Anne fille de Phanuel n'auoit point de raison d'employer tât de larmes, de vœux, & de prieres enuers Dieu pour auoir vn enfant. Ezechias qui estoit homme de bien, & qui n'auoit iamais eu son pareil en sainteté entre tous les Rois de Iuda, ne deuoit point estre espouuenté ny pleurer amèrement comme il fit à l'aduertissement du prophete qui luy vint annoncer de la part de Dieu qu'il ordōnast de sa maison, parce que sa mort estoit proche : puisque les bonnes nouuelles occasionnent coustumierement la joye plustost que la tristesse. Et d'autre costé quelle faueur estoit ce quand Dieu flechy par ses larmes & sa pieté luy prolōgea la vie de quinze ans? Car qui n'impute-

ra ce delay plustost à charge
qu'à bien-faiët , si les corps
sont associez avec nos ames
ainsi que les bourreaux avec
des criminels ? Or cōme sou-
uët vne erreur est la mere d'v-
ne autre, & les anciennes he-
refies donnent occasion d'en
faire naistre de nouvelles avec
quelque desguisement , aussi
ceux qui ont creu que les ames
issues du ciel estoient ioinctes
aux corps par vne espece de
supplice, semblent auoir dōné
la premiere ouuerture à ceux
qui depuis ont faiët passer aux
corps des bestes brutes les a-
mes humaines pour l'expiatiō
des pechez qu'elles auoyent
commis lors qu'elles estoient
enfermees dedās les corps des
hommes. Erreur qui reduiët
ses autheurs à la necessité de

G ij

148 DE L'ORIGINE
confesser l'une de ces deux ab-
surditez : ou que les ames hu-
maines perdent leur immorta-
lité par l'association de ces
corps qui ont des ames mor-
telles, ou qu'au contraire les
ames des bestes brutes deuiē-
nent immortelles par l'acqui-
sition que ces animaux ont
faict des ames qui estoient
douiées de cete qualité. Aussi
dict on que certains peuples
d'Vtopie croyēt l'eternité des
ames des bestes ny plus ny
moins que de celles des hom-
mes. Mais pour ne m'arrester
dauātage à combattre les chi-
meres de ces opiniōs qui sont
au iugement d'Eusebe plus di-
gnes de mespris que de refu-
tation, ie termineray la con-
damnation de cete cy par la
seule demande que faict Ne-

meius à ce propos, pour quelle occasion les ames furēt enuoyees aux corps de ces animaux qui estoient creez au parauant le premier homme. Car on ne pourra dire que ce fust pour la satisfaction des pechez qu'elles auoyent desia faicts dedans les corps des hōmes, puis qu'ils n'estoyent pas encore en nature. Afin doncq de ne vous ennuyer point plus long temps par des discours importuns en choses qui ne le meritent pas, ie passeray les autres opinions vn peu plus legerement. Les vns ont composé l'ame de la conionction des nombres quaternaires, les autres de la rencontre des atomes, Dicæarchus (ou comme les autres l'appellent, Dinarchus) de l'harmonie des qua-

350 DE L'ORIGINE
tre elemens, Symmias compa-
roit nostre corps à vne lyre, &
nostre ame à l'harmonie qui
en sort, Asclepiades le mede-
cin composoit l'ame du com-
mun concert de tous les senti-
mens, Epicure d'une meſlange
temperee de quelque peu de
feu, d'air, de vent, & de force
ſenſitiue, Parmenides de la
terre & du feu, Xenophanes
de terre & d'eau, Boethus d'air
& de feu. Et tous ceux-cy qui
ont fait entrer des elemens en
la composition de l'ame ſem-
blent auoir eſté pouſſez à ces
inuentions nouuelles, ou par
ceſte raiſon qu'en rapporte A-
riſtote, que chaſque choſe eſt
cogueuë par ce qui luy eſt
ſemblable. Or l'ame cognoiſt
les choſes vniuerſelles, elle eſt
doncq compoſee des princi-

pes vniuersels de toutes choses : ou peut estre, par la correspondance que l'ame paroist auoir aux quatre elemens, cōme à la terre par les sens, à l'eau par l'imagination, à l'air par la raison, au feu par l'intellect. Les Manicheens qui s'estimoient, ou qui vouloient à tout le moins qu'on les estimast Chrestiens, mesloient aussi la substance de l'ame parmi les elemens, avec lesquels ils croioient qu'elle estoit diuisee en la naisance des corps, & que derechef en leur dissolution elle retournoit en sa masse, tout ainsi que l'eau se rassemble aysément & se reunit avec vne plus grande quantité dont elle auoit esté separee. Ils tenoient doncq qu'à proprement parler, il n'y auoit

G iij

qu'une seule ame, laquelle estoit distribuee par diuerſes parcelles en chaques corps, & auſſi bien en ceux qui estoient inanimez qu'animez : mais qu'il y en auoit plus en ceux cy qu'en ceux-là, & plus encore és corps celeſtes qu'en tous les autres. Ainſi attachoient ils la ſubſtance de l'ame avec les elemens, & puis la diuiſoient, non pas indiuiſement, (ce que Nemefius dit *ἀμείσως μερίζου*) comme quand'une meſme voix eſt receuë par les oreilles de pluſieurs, ce qui eut eſté aucunemēt pluſtolerable : mais d'une réelle diuiſion ils admettoient le retrenchement de la maſſe, & puis la reunion des parties, & d'une inexcusable cōfuſion faiſoiēt l'ame corporelle & paſſible, &

DE L'AME. 153
toutesfois immortelle. Ceux
qui ont voulu esleuer la natu-
re de l'ame comme plus deliee
au dessus de la masse grossiere
des quatre elemens, ont esta-
bly vn cinquiesme corps qui
n'est ny terre, ny eau, ny air, ny
feu mesme, soit ce terrestre
dont la lueur est plus trouble,
soit le celeste qui est plus pur
& plus luisant. Mais de faire
en aucune de ces façons la sub-
stance de l'ame corporelle,
c'est vne ignorance trop lour-
de à mon aduis pour meriter
que nous perdions à sa refuta-
tion le temps destiné à meil-
leures choses. Certes encore
que ces diuerses opinions ayēt
eu des sectateurs, toutesfois
ny les nombres de Pythago-
ras & Xenocrates, ny les ato-
mes d'Epicure & Democrite,
G v

154 DE L'ORIGINE
ny les idées de Platon & Possi-
donius, ny les entelechies d'A-
ristote, ny l'harmonie de Cri-
tolaus le Peripateticien, ny
toutes les resueries des autres
philosophes, n'ont iamais trou-
ué tant de foy à l'endroit des
esprits des hommes, que l'opi-
nion de ceux qui ont creu que
nos corps & nos ames ont vn
mesme principe de generatiõ,
que l'vn & l'autre d'vn pareil
fort de naissance procede de
la fource de nos parës : & tout
ainsi que le froissement du fer
& du caillou produiët des e-
stincelles de feu, aussi la con-
iunction de l'homme & de la
femme faiët sortir au dehors
auecque la semence ce feu ca-
ché dont la vertu secreete don-
ne à nos corps le mouuement
& la vie. Tertullia dedans son

traicté du tesmoignage de l'a-
me entre les diuers iugemens
qu'il rapporte touchant l'ori-
gine de l'ame, n'a pas oublié
celuy cy, *Seu diuina & aterna res*
es secundum plures philosophos, seu
minimè diuina, quoniam quidem
mortalis, ut Epicuro soli videtur,
seu de cœlo exciperis, seu de terra cō-
ciperis, seu numeris seu atomis con-
cinnaris, seu cum corpore inceperis,
seu post corpus induceris. Le phi-
losophe Zenon tenoit que la
semence qui sort de l'homme
n'est autre chose qu'un esprit
conioinct avec l'humide, vne
partie & vn retrenchement de
l'ame, & que la meslange qui
se faict des semēces de l'hom-
me & de la femme est vn as-
semblage des parties de l'ame.
C'est ainsi qu'en escrit Eusebe

Τὸ δὲ πρῶτον φησὶ ὁ Ζήνων εἶναι τὸ μετέωρον

G vj

156 DE L'ORIGINE

ἀνθρώπου πνεῦμα μεθ' ὕλης, ψυχῆς μέρες καὶ
 ἀπόστασμα, τὸ σπέρματος τῶν τ' αἰσθητῶν καὶ
 λογικῶν καὶ μύγμα τῶν ψυχῶν μερῶν συνεκλυ-
 σὺς. Et Diogenes Laertius en la
 vie de Zenon: ἀνθρώπου δὲ σπέρμα ὁ
 μεθ' ὕλης ἀνθρώπου, μεθ' ὕλης συγκρινόμενον τοῖς
 τῶν ψυχῶν μέρεσιν, κατὰ μύγμα τῶν τῶν αἰ-
 σθητῶν λογικῶν. Cleanthes fuiuit de-
 puis ces mesmes traces, & se
 persuada que cete propagatiō
 des ames aussi bien que des
 corps estoit manifestement
 confirmee par l'argumēt qu'il
 tiroit de la similitude ordina-
 ire des mœurs. Car tout ainfi
 que l'on void bien souuēt que
 dās la face des enfans comme
 dedans des miroirs est repre-
 sentee la figure du vifage des
 peres & des meres, aussi les qua-
 litez de l'ame, disoit-il, se com-
 municquent volontiers aux
 enfans avecque tāt de ressem-

blance qu'on peut probablement attribuer l'un & l'autre rapport à quelque vertu secrète transmise avecque la semence. Quant aux peres, ce vers en est commun

Et patrum in natos abeunt cum semine mores.

Quant aux meres, en voicy le tesmoignage de Iuuenal,

Scilicet expectas ut tradat mater honestos,

Atque alios mores quàm quos habet?

C'estoit aussi pourquoy Platon entre les diuerses loix qu'il a laissé par escrit ordonnoit la temperance à ceux qui se vouloyent disposer à la generatiõ, parce qu'autrement, disoit-il, l'intemperance des parens par la corruption qu'elle apporte à leur semence pourroit imprimer plusieurs vices & defe-

158 DE L'ORIGINE

Etuoſitez tāt aux ames qu'aux
corps des enfans qui en naiſ-
ſent. Les anciens aſtrologues
eſtoient pouſſez à mon aduis
d'une meſme conſideration,
lors que faiſans les natiuitez
ils prenoient ordinairement
le poinct de leur horoſcope
non pas ſur l'inſtant de l'infu-
ſion de l'ame, comme font
quelquesvns : ny ſur le temps
de la natiuité, comme la pluſ-
part des autres : mais ſur celui
de la conception, d'autant
qu'ils eſtimoyent que c'eſtoit
iuſtement le poinct où l'ame
auſſi bien que le corps prenoit
ſon commencement. En ſom-
me il n'eſt pas iuſques aux in-
terpretes des ſonges qu'ils
n'ayent donné lieu à cete reſ-
uerie parmy les vanitez de tāt
d'autres. Car Artemidore trait

État des songes dont les effets
 se descouvrent en d'autres per-
 sonnes que celles qui en ont
 eu les apparitions, rapporte
 l'exemple de ceux qui ont quel-
 quesfois songé qu'ils mouroy-
 ent, & depuis il est arriué qu'il
 a veu le songe effectué en la
 mort de leur pere: parce que,
 dict il, le fils est comme vne
 mesme personne avec le pere,
 duquel il a tiré par participa-
 tiō le corps & l'ame. ὡς περ ἢν ἄλλος
 αὐτὸς τῷ καὶ σώματος καὶ ψυχῆς μετέχον τῆς
 αὐτῆς. Oferay-ie, Messieurs, icy
 mettre en auant en la presence
 des medecins la cōiecture que
 i'ay faite autresfois sur vn pas-
 sage d'Hippocrate? Ouy cer-
 tes avec protestation que c'est
 plustost pour en apprēdre des
 maistres la vraye intelligence
 que pour deffendre la mienne.

Quand doncq ce grād docteur
 a escrit que celuy là n'est pas
 sage qui pense qu'ē la genera-
 tion l'ame n'est point meslée
 avecque l'ame, *ψυχὴν μὴ ἀεσσομένην*
ψυχῇ, Je m'en rapporte à vous
 s'il n'y a pas apparēce qu'il ait
 creu qu'avecque la meslange
 des semences il y ait aussi quel-
 que communication des ames
 du pere & de la mere, puisque
 mesme en plusieurs autres
 lieux le mesme autheur appel-
 le la semence animée, *σπέρμα ἔμ-*
ψυχον. Je sçay biē que quelques-
 vns ont interpreté en ce lieu
 d'Hippocrate *ψυχὴν ψυχῇ semen*
semini, prenans un peu plus
 largement ce mot d'ame pour
 la semence, avec la mesme e-
 tendue de signification que
 quelques autres l'ont usurpé
 pour la moüelle, comme Ab-

fyrtus *ἡ τῆς καλοκαρπίδος*, & les
 autres pour le sang, comme
 Aristophane, lors qu'il dict
 que les Corinthiens (il entend
 les punaises, faisant allusion
 au mot *κόρψς*) luy succent l'ame,
πῶς ἡμῶν ἐκπύουσιν, c'est à dire le
 sâg. Je viés maintenât aux mo-
 dernes, entre lesquels tertullia
 qui auoit plusieurs erreurs tou-
 chant l'ame de l'homme, com-
 me de l'estimer corporelle, a-
 uoit aussi cete faulx croyance
 qu'elle pouenoit de la semen-
 ce, laquelle en mesme instant
 donnoit commencement & à
 la chair & à l'ame, *Simul ambas
 & concipi & perfici, sicut & promi,
 nec ullum interuenire momentum in
 conceptu quo locus ordinetur.* Eten
 vn autre lieu, *Nam & exinde à
 benedictione genitura caro atque a-
 nima simul fiunt sine calculo tempo-*

rus, ut quæ simul in utero etiam figurantur, contemperant fatu, coætaneant natu, duos istos homines, sanè ex substantia duplici, non tamen coætate, sic unum edunt dum prior neutra est. Vincentius Victor pareillement a pensé que les ames venoyent de fouche, & sa principale raison estoit tiree de la succession qui faiët deriuer le peché originel des peres aux enfans, comme si nos parens transmettoient en nous cete marque qui entache leurs ames, de mesme sorte que nos corps retiennent les maladies hereditaires des corps qui les ont engendrez. Et peut estre est ce de luy que Cassiodore entendoit parler en son traitté de l'ame, quand il a dict, *Opinio ne quoque fertur aliquorum quod creator ille potentissimus sicut de cor-*

*pore nostro semen carnis educit, ita
& de anime qualitate animam pos-
se nouam generari, quatenus origi-
nalis peccati quod Catholica confite-
tur Ecclesia, per traducem peccati rea
possit ostendi, nisi dono fuerit baptis-
matis absoluta.* A la verité cete
raison n'estoit pas de legere
importance, aussi en reserue-
rons nous vn plus ample es-
claircissement aux controuer-
ses qui serōt traitées cy apres.
Mais cet autre argument est
bien plus foible, & presque in-
digne d'estre recité, si le nom
de l'auteur ne sembloit luy
donner quelque poids. C'est ce
grand Tertullia qui veut prou-
uer le prouignement des ames
humaines par la similitude
qu'il remarque entre la mort
& la generation : comme si l'a-
cte de la generation diminueoit

l'ame de quelque partie, tout ainsi qu'en la mort l'ame entiere abandonne le corps. Je vous rapporteray ses paroles, pour ce qu'elles sont emphatiques.

Denique ut adhuc verecundiam magis periclitari quàm probatione, in illo ipso voluptatis ultima est quo genitale virus expellitur, nonne aliquid de anima quoque sentimus exire, atque adeò marcescimus & deuirescimus cum lucis detrimento? Hoc erit semen animale protinus ex anima destillatione, sicut & virus illud corporale semen ex carnis defecatione.

Il veult conclure que cete partie de l'ame qu'il suppose sortir de nous en cete action est ce qui anime le corps engendré.

Comme si l'ame pouuoit souffrir diuision de ses parties, & se diminuer autant de fois que l'homme s'applique à l'acte de

generation: or cōme si le changement que l'on ressent en cete action n'estoit pas plus-tost vne debilitatiō des forces corporelles qu'un retrenchement de l'amē. Certes & l'authorité des grands personnages qui ont tenu cete opinion & la force des raisons dont ils l'ont confirmée, ont rendu la question si douteuse, que S. Augustin en ses liures de l'ame la laisse tousiours indecise, & n'ose en aucune façon resoudre si nos ames sont créées tous les iours, ou si elles descēdent par propagation des peres aux enfans. Euchorius retenu de la mesme crainte diēt aussi que cete controuerse est difficile à determiner, d'autant qu'il ne s'en trouue rien manifestemēt arresté ny par les saincts per-

sonnages, ny par les escritures. C'est pourquoy quelquesvns n'ont pas suiuy le iugement de saint Thomas, qui tient pour heretique cete propositiō que les ames humaines viennent de la souche des parens, veu que plusieurs auteurs eminens en doctrine & en sainteté ne l'ont osé tenir absolument. Mais il me semble que sans preiudice de l'honneur que nous deuons à l'autorité de ces grands personnages nous pouuons hardiment prononcer que cete opinion est si non heretique, à tout le moins erronee, & conclure que comme nous tenons de nos parens l'estre de nos corps, aussi tenons nous l'estre de nostre ame de Dieu. Platon selonc ce que nous auons desia plusieurs fois remarqué peu

constant en ses premières opinions, a mis en avant celle cy, combien qu'il la quelque peu desguisée par vne manière de parler poétique, ainsi qu'ailleurs souuent il a accoustumé de cacher la vérité sous le voile des fables. C'est en son Timée, où il introduit le souverain createur de l'univers après auoir formé les âmes donner la charge & le pouuoir aux dieux inférieurs d'engendrer les corps humains, & d'appliquer les natures mortelles aux immortelles. Et Proclus ne s'esloignoit pas de cete doctrine quand il disoit que l'âme raisonnable est procréée de ce grand architecte du monde, mais que l'âme irraisonnable est produite par les ieunes dieux. Pselle aussi expliquant cet ora-

168 DE L'ORIGINE
de Caldaïque tant célébré par
les Platoniciens,

Χρὴ σε σπύδα, πρὸς τὸ φῶς καὶ πατρὸς αὐγας
Ἔνθα ἐπέμψθη σοι ψυχὴ πολὺν ἔσχαμένη γυν.

dict que l'ame n'a point em-
prunté sa substance des semen-
ces humaines, ny ne subsiste
point par les temperamens du
corps, mais qu'elle a tiré d'en-
hault son estre qui luy a esté
donné de Dieu. Asclepius le
reconnoissoit ainsi, comme il
est aisé de coniecturer par son
hymnodie au Roy Ammon, où
il appelle Dieu le pere de nos
ames, Θεῷ μὲν παναληθέτη καὶ πατρὶ τῶν
ἡμετέρων ψυχῶν. &c.

*Denique caelesti sumus omnes femi-
ne oriundi,*

Omnibus ille idem pater est, dict
Lucrece. Voulez vous des
tesmoignages plus authenti-
ques? Je donneray le premier
lieu.

lieu à ce grand Salomon, lequel rapporte disertement l'origine de nos corps à la terre, & de nos ames à Dieu. *Antequā reuertatur*, diët il, *puls in terram suam unde erat, & spiritus redeat ad Deum qui dedit illum*. L'autorité de ce passage a eu tant de poids enuers saint Hierosme, qu'avec raison il en a conclu que ceux là sont bien ridicules qui se persuadent que les ames sont semées avec les corps, & ne sont point enuoyées de Dieu, ains engendrées des peres & meres. Car puis que la terre, diët il, retourne en terre, & l'esprit à Dieu qui l'a donné selon les paroles de Salomon, il s'ensuit manifestemēt que le pere de nos ames est Dieu, & non pas les hommes. Lactance ayant proposé cete

H

question si l'ame estoit engendree du pere, ou de la mere, ou de tous deux ensēble, respond fort bien que de tous ces trois poincts aucun n'est veritable. Il est bien vray, dict-il, que les corps peuuēt naistre des corps, parce que le pere & la mere cōtribuent à la generation quelque chose de corporel. Mais les ames ne peuuent pas d'une mesme façon estre issues des ames, d'autant qu'il ne peut riē dechoir d'une chose si subtile & incomprehensible comme est l'ame. Et puis que les mortels ne peuuent rien engendrer qui ne soit de mesme condition qu'eux, est il pas necessaire que les ames estāt immortelles ayent vne bien plus noble origine de leur estre? C'est doncq de Dieu & nō pas

des hommes que depend la production de nos âmes. Voir mesme si nous laissons à l'homme l'acte de la generatiō qui luy est commun avec les bestes brutes, le reste est deu à Dieu, comme la conception, l'information du corps, l'infusion de l'ame, la conseruation de l'enfant. Mais afin de vous demonstrier encore que l'estre de nostre ame est tiré du non estre, i'vseray de cete inductiō. Si elle estoit produicte par la voye naturelle de quelque chose existēte, ce seroit ou de soy mesme, ou de quelque autre. De soy mesme elle ne peut, d'autāt que ce qui est produict de soy mesme a necessairemēt eu quelque autre germe precedent & plus ancien principe de son estre : comme l'on dict

H ij

du Phenix, lequel renaissant de ses cendres retient neantmoins quelque germe de la nature de ceux qui ont esté deuant luy. Or cela ne se peut dire de l'ame, laquelle estant viuante, & toute ensemble, & indiuisible, elle ne peut auoir de matiere preiacente dont elle se produise elle mesme. Il faut donc qu'elle ait son origine d'ailleurs. Ce ne sera pas ny d'une autre ame, comme nous venons de monstrier: ny d'un ange, selon l'ancienne erreur refutée par saint Augustin, de ceux qui faisoient les anges peres des ames comme les hommes des corps: & qui reconnoissoient bien Dieu createur de l'une & de l'autre substance, mais de la corporelle par le moyen des hommes, &

de la spirituelle par le moyen des anges. Encore moins dirōs nous que l'ame ait son origine de quelque autre portion de la substance de l'univers, parce que tout ce qui est au monde est inferieur à l'ame, & créé pour elle: ny par vne action de moindre vertu que la sienne, parce que rien ne peut engendrer plus puissant que soy. Il reste donc qu'elle tienne son estre & d'une plus souveraine puissance, qui est la creation: & d'un agent plus excellent, qui est Dieu. J'emprunteray s'il vous plaist encor' quelques raisons de celles que les Scholastiques employent à ce propos, & puis ie finiray. Premièrement il est impossible que la vertu active qui est en la matiere, estende son action à pro-

H iij

174 DE L'ORIGINE
duire vn effect immateriel. Or
est il certain que le principe
intellectif en l'homme est esle-
ué par dessus la matiere: car il
exerce des operatiōs auxquel-
les le corps ne contribue au-
cune communication. Il n'y a
doncq point d'apparence que
la vertu qui est en la semence
puisse produire le principe in-
tellectif. Dauantage il est ne-
cessaire que ce qui est principe
de l'operation intellectuelle,
qui est l'ame de l'homme, soit
vn certain principe incorpo-
rel & subsistant de soy. Il faut
dis ie premierement qu'il soit
incorporel, puis qu'il cognoist
la diuerse nature de tous les
corps, car l'organe de toute
cognoissance pour bien dis-
cerner les obiects doibt estre
exempt de leurs qualitez. Il est

aussi subsistant, d'autant qu'il n'exerce pas son operatiō par aucun organe corporel. Puis doncq que le principe intellectuel opere de soy sans communicatiō du corps, puis qu'il subsiste de soy, & que c'est vne substance immaterielle, il ne peut tirer son estre de la generation, mais de la creation seulement. Outre ce chascun sçait qu'aucune vertu ne peut agir au dela de ce qui est compris sous son genre. Or l'ame intellectuelle excède tout le genre des corps, & les operations de l'entendement sont si nobles & si releuées qu'elles surpassent tout ce qui est de materiel. On ne peut doncq rapporter sa production à aucune vertu corporelle, comme est celle qui est cachée en la se-

H iij

176 DE L'ORIGINE

mence. Et pour conclure par ce dernier argument, si la generation de quelque chose est la cause de son estre, il s'ensuivra que la corruption aussi sera la cause de la fin de cet estre. Or la corruption du corps ne cause pas la fin de l'estre de nostre ame, car elle est immortelle; la generation doncques du corps n'est pas aussi la cause du commencement de l'estre de nostre ame. Et toutesfois la propagation de la semence est la propre cause de la generation des corps, elle n'est d'oc pas la vraye cause qui produit les ames en leur estre. J'auois encore, Messieurs, à vous représenter icy l'opiniõ de ceux qui rapportēt au sang, à l'eau, ou au feu, l'origine des ames: mais la brièveté du temps me

iii H

contrainct d'en remettre le discours à la premiere entreue.



III DISCOURS.

MESSIEURS, Autant de fois que ie iette les yeux sur la diuersité des opinions qui se rencontrent touchant l'origine de l'ame, ie pardonne aussi volontiers les erreurs à ceux qui choppent en cete matiere, que les esgaremēs & les cheutes à ceux qui cheminent parmy l'obscurité de la nuit. Car ce n'estoit pas le iugement du seul Heraclite, que la nature de l'ame est tellement cachee, & la cognoissāce de ce subiect si profonde, qu'il est impossi-

H v

ble à l'homme d'y arriuer, quelque peine qu'il y puisse employer. Sainct Gregoire de Nyſſe eſtoit de meſme aduis, & faiſoit à ce regard vne comparaifon de nos ames à Dieu, lors que traitant de l'image de Dieu qui eſt empreinte en nos ames, il diſt que de tous les hommes qui ont iamais eſté depuis la creation du monde aucun n'a ſceu cognoiſtre la ſubſtāce ny de Dieu ny de l'ame raiſonnable. Et que comme nous croyons bien qu'il y a vn Dieu, mais pour cela nous ne pouuons deſcouvrir le lieu de ſa demeure : ainſi ſçauons nous bien en gros qu'il y a vne ame dedans noſtre corps, & qu'elle y exerce ſes operatiōs, mais en particulier nous ignorons le vray lieu de ſon giſte:

& n'est pas en la puissance de l'esprit humain de comprendre la secrete maniere de laquelle nos ames sont produites en leur estre. Dont il semble en fin rapporter la cause à ce que comme l'original, qui est Dieu, est incomprehensible, aussi est son image. A la verité vous diriez quasi que l'auteur de la nature ait voulu cacher en nous ce tresor, & nous honorer de ce don precieux, pour en admirer plus tost les effects que pour en cōprēdre les causes: & pour nous faire aduouër de l'ame ce que le poëte a dict autresfois de la riuiere du Nil,

*Et gentes maluit ortus
Mirari quàm nosse tuos. & vn au-
tre escriuāt du mesme subiect;
Secretò de fonte cadens, qui semper
inani*

H. vj

Querendus ratione latet, nec conti-
git vlli

Hoc vidisse caput. Car tout ainsi
comme nous cognoissons biē
la beauté de ce fleuve, sa ferti-
lité, sa grandeur, & la ressem-
blance de ses eaux à celles de
la mer, mais sa source nous est
incogneuë : aussi apperceuons
nous bien quelque chose de la
grandeur & puissance de l'a-
me, & par les effects ordinai-
res nous voyons des marques
apparentes de ces trois facul-
tez qui appartiennent aux
mœurs, la concupiscible, l'i-
rascible, & la raisonnable : &
de ces trois autres dont aucu-
nes nous sont communes avec
les bestes & les plantes, la ve-
getative, la sensitive, & l'in-
tellectuelle : & de ces autres
encore dont traite la medeci-

ne, la naturelle, la virale, & l'animale : mais son origine & sa source est cachée aux pl^s clairuoyans. De sorte que plus ie vay recherchant & ce que les anciens en ont creu, & ce que les modernes en tiennent, plus ie me trouue empesché à me desueloper de leurs diuerses opinions. Tant les ceuvres de Dieu sont admirables & incōprehēfibles, que nous ne pouuons nous venter d'en auoir aucune parfaicte cognoissance, si non par emprunt de sa faueur qui nous en communique autant que bon luy semble. Et quant à nostre subiect mesme, quelquesvns ont pensé que ces paroles de l'Ecclesiaste s'y deuoyent rapporter, *Quo modo ignoras quæ sit via spiritus, & quæ ratione compingatur ossa*

182 DE L'ORIGINE

*in ventre pragnantis, sic nescis opera
Dei qui fabricator est omnium.*

Mais c'est à mon aduis trop
apporter de violence & à l'in-
tention de l'autheur & au sens
des paroles, que les vouloir
destourner à cete interpreta-
tion. Il semble que la conti-
nuité du discours & l'inter-
ponction du texte Grec est
bien plus conuenable à cet au-
tre sens, Celuy qui prend
garde au vent ne semera
point, & celuy qui regarde
les nuées ne fera point la
moisson, car en ces choses
aucun ne cognoist la voye
de l'esprit. Comme les os de
l'enfant au ventre de la me-
re, ainsi les œuvres de Dieu
nous sōt incogneuës. Quoy
que c'en soit nous sommes
contraints de confesser que

l'origine de l'ame est vn des plus cachez secrets, mais aussi des plus dignes de la recherche d'une ame Chrestienne. Aussi ne me suis-je pas tant engagé à ceste entreprise par aucune presumption de sçauoir, que par desir d'apprendre ce qu'il en faut tenir : n'estant point tant ignorant de la difficulté, qu'amoureux de la beauté du subiect. Or n'ayant encore osé iusque icy rien hazarder pour approfondir la resolution de ce poinct, ie me suis contenté de vous représenter la multiplicité des opinions qui s'y rencontrent: imitant en quelque maniere les elephans, qui ne pouuans nager en grande eau, prennent à tout le moins plaisir de se promener sur le bord des riuieres. Per-

184 DE L'ORIGINE

mettez-moy, Messieurs, pour l'êtree de ce discours que j'adiouste encore trois opinions aux precedentes, auparauant que de venir à l'examen de ce que vous en iugerez estre digne. La premiere sera de ceux qui ont creu que l'ame estoit de sang, comme il appert par le tesmoignage de Hippon, lequel en euitant cet escueil a heurté contre vn autre. Car estant en cete erreur dõt nous auons parlé cy deuant, que l'ame procedoit de la semence, il disoit en consequence que l'ame estoit d'eau, & pour cete occasion reprenoit le iugemēt de ceux qui l'asseuroyent estre de sang: d'autant, disoit il, que la semence n'est pas sang. Entre ceux dõc qui ont creu que l'ame estoit sang, ie trouue dās

les auteurs anciens que Critias & Empedocle tenoyent le premier rang. Et quant à Critias nous en auons la depositiō d'Aristote assez manifeste. Mais pour le regard d'Empedocle il se rencontre quelque varieté entre les rapports qu'on en faiçt. Car il semble au dire de Macrobe qu'il estimast l'ame tout à faiçt estre de sang. Plutarque escrit de luy qu'il establiſſoit non la substance, mais seulement le ſiege de l'ame en la consistence du sang. Encore selon les autres n'estédoit-il pas si au large la situatiō de l'ame que de la faire nager en la masse vniuerselle du sang, mais il la resserroit en cete partie qui enuironne le cœur, comme nous apprenons de Tertullian, lors qu'en son

186 DE L'ORIGINE

liure de l'ame il discourt de l'estre & du lieu de ce souverain degré que les Grecs appellent *ἡμικρανία*. Et ille versus Orphei vel Empedoclis, dit-il, *Namque hominis sanguis circumcordialis est sensus*. Et Ciceron dedans ses questions Tusculanes, *Empedocles animum esse censet cordi circumfusum sanguinem*. Le vers d'Empedocle dont ils ont entendu parler est celuy cy qui se trouue encore parmi les fragmens recueillis del'antiquité par diuers auteurs,

Αἷμα γὰρ αὐτὸν ὁρῶντος πνεύματος ἔστι τόπος.

Quelques philosophes ont mis au sang non la substance ou le siege de l'ame, comme Critias & Empedocle; mais la nourriture, comme Pythagoras avec ses sectateurs. Et ne sçay si c'est point pour cete

considération que Sextus Empiricus a dict autres-fois qu'ordinairement les ames sont alterces de sang, comme portees par vn desir naturel à l'aliment qui les entretient. Ainsi voyōs nous en l'Odyssée d'Homere qu'Vlysse mettoit son espee au deuant du sang espan-du, pour empescher les ames d'en approcher: & qu'aussi tost qu'il s'estoit retiré, ou qu'il auoit remis son espee au fourreau, les ames beuuoyent de ce sang, & au mesme temps commençoient à parler. C'est pourquoy le poete introduict entre les autres ames celle de Tirēsias parlant en ceste sorte:

*Ἄλλ' ἀποχέζεις ὄθρη, ἄπρε δὲ φάσγανον ὅξυ
Αἵματος ὄρεα πίω, καὶ τοὶ νηυστέα εἰ πῶ.*

Tous ces philosophes anciens ont peu estre attirez à ces par-

188. DE L'ORIGINE
ticulieres heresies par la spe-
cieuse apparence de diuerſes
raisons. Aristote allegue cel-
le-cy, qu'ils estimoyent que le
sentiment estoit la principale
operation de l'ame, & que l'a-
me tenoit cete propriete de la
nature du sang. Ceux qui met-
tent le ſiege de nos ames au
sang se sont peut-eſtre fondez
sur ceste maxime vulgaire,
que l'eſprit ne peut demeurer
dans le ſec. Et si cete coniectu-
re vous ſemble tiree de trop
loing, ie vous donneray pour
garant S. Auguſtin, qui dict,
*Anima certè, quia ſpiritus eſt, in
ſicco habitare non poteſt, ideo in ſan-
guine fertur habitare.* Ce ſont ſes
propres termes extraicts des
queſtions qu'il a faiçtes sur le
vieil & nouueau teſtament, &
repetez par Gratian dedans les

canons du decret: où la glosse
adiouste vn traitt facetieux,
duquel le recit en passant
resiouira vos esprits, *Et est
argumentum*, dit elle, *pro Norma-
nis* (ie ne sçay s'il seroit point
plus à propos de lire *Germanis*:
à ces deux nations la dispute)
*Anglicis, & Polonis, ut possint for-
titer bibere, ne anima habitet in sic-
co*. Mais ne vous estonnez vous
point commēt on a creu que
la propre assiette de l'ame
deust estre dans le sang pour
ne pouoir habiter dans le
sec, veu qu'il semble au con-
traire que la siccité produit or-
dinairement de plus beaux ef-
fects d'entendement & de
prudence que l'humidité?
Chascun sçait ce dire ancien
d'Heraclite que la lumiere sei-
che est la meilleure ame, &c.

celle au contraire qui est destrépee avec le corps est comme vne vapeur espaisse, pesante, & tenebreuse, qui ne peut estre enflambee ny esleuee en hault. Platon escrit que l'ame entrant au corps est tres aduisee, mais qu'aussi tost qu'elle est enuironnee de cete humidité qui s'y rencontre, elle devient assopie & ignorante. Galien dict que le sang à l'occasion de sa grande humidité rend les hommes stupides & simples. Et les Naturalistes nous apprennent qu'entre les bestes brutes celles là sont plus aduisees dont le temperament tient du sec, comme les fourmis & les abeilles : & celles à l'opposite qui ont plus d'humidité sont plus lourdes, comme le pourceau, & les au-

tres semblables. Clement Alexandrin semble rapporter la cause de l'opinion de ceux qui disent que le sang est la substance de l'ame, à ce que le sang se trouue engendré le premier en l'homme. Lactance Firmian à ce que l'ame sort du corps par l'effusio du sang, & sâs luy ne peut nō plus subsister que la clairté d'une lampe se conseruer sans huile. Cōsideration qui semble estre fauorisee par les princes des poëtes Grecqs & Latins, dont l'un appelle la mort purpuree, *πορφύρεον θάνατον*, & l'autre à son exemple dict *Purpuream vomit ille animam*. Mais Lactance en la suite de son discours monstre bien la foiblesse de cete raison. Et quoy donc, dict il, si l'ame est esteinte aussi tost que

• 31311

le sang est respandu par l'ouverture d'une playe, ou consumé par l'ardeur d'une fièvre, s'ensuit il que la substance de l'ame soit en la matiere du sang ? Certes si nous admettons cete consequence, il sera permis par la mesme raison de conclure que la lumiere n'est autre chose que l'huile, pour ce que l'huile estant consumée aussi tost la lumiere s'esteint. En fin par l'adresse de cete comparaison fuyant vne erreur il se laisse glisser en vne autre, & ne voulant establir au sang ny la substance de l'ame avec Critias, ny le siege avec Empedocle, il en tire la nourriture avec Pythagoras, & fait l'ame semblable à la lumiere, en ce que tout ainsi comme la lumiere tire son aliment

ment de l'huisle, aussi fait l'ame de l'humeur du sãg. Quelques vns voulans censurer cette opinion se sont rendus dignes eux mesmes d'une iuste censure, lors que pour la refuter ils ont allegué que si l'ame estoit sang il s'ensuiuroit qu'en perdant vne partie du sang on perdrait vne portion de l'ame. Et n'ont pas pris garde que des choses qui ont les parties semblables la portion qui reste est mesme que le tout, cõme peu d'eau est autant eau que beaucoup, comme l'or & l'argent, & toutes choses en general dont les parties ne sont différentes d'essence, retiennent en la moindre quantité la denomination du total. De mesme donc supposé que l'ame fust sang, on pourroit dire neant.

moins que le peu qui en resteroit seroit vne ame. Mais cete autre raison semble bien presfer dauantage, que s'il faut tenir pour ame ce dont la priuation faict cesser l'estre de l'animal, par consequent & la pituite, & l'une & l'autre bile est ame: le cœur, le foye, le cerueau, les intestins, sont autant d'ames, puis que chacune de ces choses estât separee de l'animal il cesse à mesme instant de viure. Dauantage il se trouue vne infinité de subiects qui ont des ames & n'ont point de sang, ce qu'on peut remarquer principalement aux poissons mollaïsses, que les Grecs appellent *μαλακία* ou *μαλακόδεμα*, comme la seiche, le pourpre, le casseron: ou ceux qui sont couuerts d'une escaille dure,

que les Grecs nomment *ὄσρακό-
δερμα*, comme les huïstres & les
moules : ou ceux qui ont l'es-
corce plus tendre , que les
Grecs appellent *μαλακόδερμα*, Ne-
mesius *ἀπαλόδερμα* , comme la
langouste, le hōmar, l'escreuif-
se, lesquels estans animez, &
n'ayans point de sang, nous
font euidentement recognoi-
stre que l'ame n'est pas sang.
Mais pour ne m'arrester da-
uantage à la refutation de ces
opinions, vous iugez aisement
combien elles derogent à la
grandeur de nos ames, les met-
tant au reng de celles des be-
stes brutes, & leur ostant cete
immortalité que les payens
mesme ne leur ont pas deniee.
Car de vray si la substance de
l'ame est au sang, que deuien-
dra l'ame quand le sang est

perdu? Si c'est son siege, où se reposera-elle apres la mort? Si c'est son aliment, dequoy sera elle nourrie? Arrestons nous donc plustost à la distinction que fait Cassiodore entre les animaux irraisonnables & les hommes, en ce que la vie des bestes brutes ne consiste qu'au sang, là où l'ame humaine est immortelle, & pour ce est elle bien à propos appelee *anima*, selon la coniecture de quelques-vns, comme qui diroit *divina*, qui ne participe rien du sang, d'autant qu'apres la mort du corps & l'effusion du sang la substance de l'ame demeure tousiours en sa perfection. La seconde opinion est de ceux qui plus importuns au iugement d'Aristote (mais ne trouvez vous pas qu'il les flat-

te, quand il les note d'une si douce iniure, les appelant *φρονησιμους* :) ont tenu que l'ame estoit eau. L'une de leurs raisons estoit tiree de la nature de la semence, laquelle en tous animaux est humide. Mais la force de cet argumēt est assez renuersee par ce que nous auons cy deuant demonstřé que nos ames ne viennent point de la semence. L'autre raison estoit que l'eau semble nous donner la vie, puis que nous ne pouuons viure sans eau. Mais si cete consequence estoit valable, nous concludions le mesme des alimens, & des autres choses aussi necessaires à l'entretien de nostre vie. Dauantage s'il se trouue en nature des animaux qui ne boient iamais, comme on dict de cer-

198 DE L'ORIGINE

taines aigles, des perdrix, & quelques autres, dirons nous pourtāt que ces animaux soyent sans ame? Certes si la substance de nos ames dependoit de quelque element, ce seroit de l'air plustost que de l'eau, puis qu'on se peut abstenir d'eau par vn long espace de temps, là où sans respiration & sans air on ne peut subsister vn moment. Et toutesfois encore peut on remarquer infinis animaux qui ont vie & ne respirent point, comme tous les insectes, les mousches à miel, les guespes, les fourmis, plusieurs animaux marins, & tous ceux en general qui n'ont point de poulmon. Nous pouons donc à plus forte raison conclure que la substance de l'ame n'est point eau. La der-

niere opinion est de ceux qui font nostre ame de feu. Je ne veux point icy repeter importunement ce que ie vous ay cy deuant dict de ceux qui font entrer le feu en la composition de l'ame. Encore moins m'arrestera-ye à examiner ce que disoit Democrite que l'ame est vne certaine composition en feu, de choses perceptibles par la raison, qui ont leurs formes rondes, & leur puissance de feu, comme nous apprenons de Plutarque: ou comme l'explique Nemefius τὰ σφαιροειδῆ χήματα τῶν ατόμων συγκριγμένα πῦρ τε καὶ ψυχὴν ἀποτελεῖν. Mais quant à ceux qui ont tenu que l'ame est simplement vn feu, leurs principales raisons au rapport d'Aristote estoient fondees sur ce que le feu est de tres subtiles

parties, qu'il est beaucoup plus incorporel que les autres elements, & qu'il est meu & meut aussi tout le reste. Cassiodore dict que les auteurs qui ont attribué à la substance de l'ame vne qualité de feu, auoient egard à ce qu'elle est tousiours entretenue en son estre par vne ardeur mobile, que par sa chaleur elle viuifie tous les membres du corps, que toutes choses celestes subsistent par la vigueur d'une flamme eternelle, & non par la simple force d'une fumee consomptible & temporelle.

Ignis est illis vigor, & celestis origo

Seminibus, dict le poete. S. Athanase & quelques autres s'appuyent sur cete principale raison, que la presence de l'ame

donne la chaleur au corps, & son absence le rēd froid. Nous pouuons adiouster encore celle-cy, que des quatre qualitez naturelles, la chaleur, la froideur, la siccité, & l'humidité, la plus inutile ce semble, & qui cause le plus d'empeschement aux fonctions de l'homme, est la froideur. Car son excez apporte volontiers de la resistance ou du retardement en l'estomac à la concoction des viandes, ez testicules à l'elaboration de la semence, ez muscles à la liberté des mouuemens du corps, au cerueau à la ratiocination & discours. Et si nous luy osons cete seule propriété de temperer la chaleur naturelle, nous trouuerōs au regard du surplus veritable le dire de Galien qu'elle nuit

202 DE L'ORIGINE
manifestement à tous les offices de l'ame. Or s'il est ainsi, Messieurs, comment accorderons nous les auteurs de cete opinion avecque Chrysippus & les autres dont nous auons traicté en nostre premier discours, lesquels rapportent la formation de l'ame à la refrigeration de l'air qui vient environner le corps en sa naissance? Comment les pourrös nous concilier avec Origene qui s' imagine vn refroidissement de cete chaleur diuine que l'ame auoit premieremēt en l'estat de sa perfection? Cōment respondrons nous à Aristote quand il dict qu'ordinairement les animaux qui ont le sang froid, & par consequent plus subtil & delié, ont plus d'entendement & de pruden-

ce, & ceux au contraire qui l'ôt chaud sont de nature plus terrestre, grossiere, courageuse, & cholerique, ainsi qu'on peut remarquer aux sangliers & aux taureaux? Si vous ramenez en faueur de ceux qui font l'ame de feu, ce qui fut mis en auant en nostre premier discours, que les esprits plus grossiers se rencontrent aux pais les plus froids, & les plus subtils aux plus chauds, encore leurs aduersaires pourront ils s'eschapper par cete raison qu'ailleurs en rend le mesme Aristote, quand il dict que c'est d'autât que ceux qui habitent aux regions les plus froides sont plus chauds, à cause que la froideur du lieu resiste à leur chaleur naturelle, & l'épésche de se diminuer en

se dispersant. Au contraire ceux qui demeurent aux lieux chauds sont plus froids, parce que l'excessiue chaleur du païs consommant la chaleur naturelle du cerueau, rend les hōmes plus froids, & par consequēt plus ingenieux & mieux aduisez. Mais pour ne perdre point dauātage de tēps & au rapport & à la refutatiō de tāt de diuerses opiniōs, i'adiousteray seulement à cete derniere la censure de Lactance en ces termes. *Qui autem ignem putauerunt hoc vti sunt argumento, quod presente anima corpus caleat, recedente frigescat. Sed ignis & sensu indiget, & videtur, & tactu comburit: anima verò & sensu aucta est, & videri non potest, & non adurit.* Iusques icy, Messieurs, i'ay deployé sur le tapis plusieurs inc-

pties de l'antiquité, indignes
ie l'aduouë, de vostre patiëce,
mais auxquelles neantmoins
nous auons cete obligation,
que parmy leurs tenebres no^s
trouuons quelques estincelles
qui nous esclairët à la recher-
che de la verité. Aristote n'a-
uoit point trop mauuaise rai-
son de dire que les erreurs de
ceux qui commencerent les
premiers à philosopher meri-
toyent estre tenues en singu-
liere veneratiō, d'autant qu'il
est plus aisé d'adiouster aux
choses inuentees, que d'en in-
uenter de nouuelles. J'espere
aussi que l'examen & la censu-
re que vous apporterez sur ce
qui a esté discouru faisant re-
cognoistre ce q^{l'}ame n'est pas,
me tracera vn chemin plus fa-
cile à descouurir ce qu'elle est.

THEOD. Encore que de toutes les opinions qui ont esté representees aucune à mō aduis ne merite estre tenue pour veritable, & qu'on puisse au contraire à bon droit en faire le mesme iugement que Plaute a faict des femmes, *Optima nulla potest eligi, alia atque alia peior est frater*: toutesfois parmy cete diuersité il y en a de plus vraysemblables les vnes que les autres, & pour cete cause ont elles aussi rencontré plus grand nombre de sectateurs. Entre toutes il me souuient de celle qui establit au sang la substance, ou le siege, ou la nourriture de l'ame. En quoy ie ne m'estonne pas si entre les anciens philosophes Critias, Empedocle, & Pythagoras l'ont creu: & entre les poëtes Ho-

mere & Virgile és lieux que vous auez rapporté. Mais ie suis plus esmerueillé des vestiges qui s'en peuuent remarquer és saintes escritures. En la Genese apres que Cain eut occis son frere Abel, quand Dieu luy dict: Qu'as tu fait? la voix du sang de ton frere crie à moy de la terre, quelques vns interpretent la voix du sang, c'est à dire de l'ame. Mais la preuue est bien plus manifeste en cet autre passage, auquel apres que Dieu eut permis de manger indifferemment de tout ce qui auoit vie & mouvement, il adioust cete restriction, *Excepto quod carnem cum sanguine non comedetis. Sanguinem enim animarum vestrarum requiram &c.* Les termes Hebreux expriment plus disertement,

Excepto quòd carnē in anima sua in sanguine suo nō comedetis. Et au Leuitique, Homo quilibet de domo Israël & de aduenis qui peregrinantur inter vos, si comederit sanguinē, obfirmabo faciē meā cōtra animā illius, & disperdā eā de populo suo, quia anima carnis in sanguine est. Padiouste encore ce lieu du Deuteron. Hoc solū caue ne sanguinē comedas. Sanguis enim eorum pro anima est. L'Hebreu passe pl^o auāt, nā sanguis est ipsa anima. D'où incōtinnēt en la suite du texte il est inferé. Et idcirco non debes animam comedere cum carnibus, sed super terram fundes quasi aquam. R. F. Je sçay que quelques vns interpretent ainsi ces passages, le sang est l'ame, c'est à dire le siege de l'ame, la fontaine des esprits, la nourriture & la conseruation de la vie. Je sçay qu'ē la langue Hebraique vn mes-

me mot signifie le sang & l'ame, & se prend ordinairement pour cete vie qui nous est cõmune avec les bestes brutes. Mais il est principalement à remarquer qu'ès lieux sus alleguez il n'est point parlé de l'ame humaine dont nous traitõs, ains de celle des animaux seulement qui seruent à nostre nourriture. Et de ceux-là nous aduoüons que l'ame & la vie est contenuë dans leur sang. Ainsi Auen Esra explique ce lieu que nous auons rapporté de la Genese, Vous ne mangerez point la chair avec son ame, car son ame est le sang, tout ainsi, dict il, que s'il ordonnoit: ne deuorez point l'ame avec la chair, parce que l'ame de tous les animaux est leur sang, & ceste ame est la sensitiue & vegetatiue, & cell o

qui a mouuement, ſçauoir eſt
le corps meſme. L'ame, diſt il,
de tous les animaux eſt le ſang.
Il entend des autres animaux
que de l'hōme, ainſi que nous
pouuons meſme receuillir de
l'interpretatiō de S. Ieā Chry-
ſoſtome ſur le meſme paſſage,
τὸ αἷμα τῶν ἄλλων ζώων ἡ ψυχὴ αὐτῶν ἐστίν.

Quant à ceux dont nous a-
parlé cy deuant, qui eſta-
bliſſoyent la ſubſtāce de l'ame
humaine au ſang, Iuſtin Mar-
tyr ne veut point emprunter
d'ailleurs de plus ſolides argu-
mens pour les conueindre, que
des paroles du createur qui di-
ſtinguēt l'ame d'avec le corps.
Comme quād la puissance fut
accordee au diable d'affliger
Iob en ſon corps & non pas en
ſon ame. Et quand il eſt diſt
qu'il ne faut point apprehēder

ceux qui peuuent occire le corps seulemēt, & n'ont point de iurisdiction sur nos ames.

P O L I D. Entre ces diuerfes opiniōs que vous auez rapportées, celle cy sembloit estre des plus probables qui faisoit descendre les ames du ciel, afin d'estre enfermées dedans les corps pour l'expiation de leurs anciennes fautes. Mais sur ce poinct il m'est demeuré vne curiosité de sçauoir la vraye intelligence de ce passage de Hieremie duquel vous auez obserué que plusieurs abusoient pour la confirmation de cete opinion, lors que le prophete maudict & le iour de sa naissance & celui qui l'a premierement annōcé à son pere.

R. F. Ceux là vrayement en ont abusé qui ont creu que

Hieremie estimast le iour de sa naissance malheureux, pour auoir transporté son ame d'un sejour bien-heureux en la captiuité du corps. Et les Hebreux n'ont guere mieux rencontré, lors que par la subtilité de leurs supputations rapportans au temps de la natiuité de Hieremie le cinquiesme mois auquel la ville de Hierusalem fut prise & le temple destruit, ils en ont inferé que le prophete appelloit infortuné le iour de sa naissance, ayant égard au desastre du sac de Hierusalem. Mais l'intention de Hieremie est assez manifeste en ce qu'incontinent apres il adioust, *quare de vulua egressus sum vt viderem laborem & dolorem, & consumerentur in confusione dies mei* ? Pour montrer

que la seule considération des maux qu'il enduroit luy faisoit deplorer le iour de sa naissance comme pour la mesme cause plusieurs imploreroient la mort à leur secours, d'autant que *melior est mors quàm vita amara, & requies aterna quàm languor perseverans.* Ainsi voyons nous que Iob au milieu de ses afflictions faisoit les mesmes souhaits, *Peréat dies in qua natus sum, & nox in qua dictum est cōceptus est homo,* & ce qui s'ensuyt. Et vn peu apres, *Quare misero data est lux, & vita his qui in amaritudine animæ sunt? Qui expectant mortem, & non venit, &c.* Ainsi nostre Seigneur pour exprimer l'extreme malheur auquel Iudas s'estoit precipité, dict qu'il eust esté expedient à cet homme de n'estre jamais né.

214 DE L'ORIGINE

P Y C. Ces lieux de la sainte escriture m'en ramenant en memoire vn autre, duquel S. Hierosme tesmoigne aussi que ceux là se sont voulu seruir qui ont creu qu'au parauant la cōstitution du monde les ames faisoient leur demeure avec les anges en la Hierusalem celeste. C'est au commencement de l'epistre de saint Paul aux Ephesiens, où il dict, *sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti & immaculati in conspectu eius in charitate, qui predestinavit nos in adoptionem filiorum per Iesum Christum in ipsum secundum propositum voluntatis sue in laudem gloriae gratiae suae.* Ceux qui pour exclure la predestination luy opposent comme cōtraire cete iustice diuine qui reluit en la distribution des

peines & des salaires, & croyēt
que Dieu eslit les personnes
non tant par le preiugé de sa
science que par leurs merites
se figurent qu'auparauant l'e-
stablissement des creatures vi-
sibles en ce monde Dieu auoit
faict des creatures inuisibles,
entre lesquelles estoient aussi
les ames, & que d'icelles au-
cunes pour certaines causes
cogneues à Dieu seul ont esté
precipitées en cete vallée de
larmes, en ce lieu d'affliction
& de pellerinage, duquel Da-
uid desiroit avec tant d'affec-
tion de sortir pour retourner
en son ancienne demeure,
Heu mihi quia incolatus meus pro-
longatus est, habitau cum habitanti-
bus Cedar, multum incola fuit ani-
ma mea. Et l'Apostre en son e-
pistre aux Romains, *Infelix ego*

homo, quis me liberabit de corpore mortis huius? Au parauant donc, disent ils, que les ames fussent releguees aux peines de ce monde, Dieu a choisi particulièrement saint Paul & ses semblables, qu'il a neãtmoins enuoyé icy bas, mais pour la conduite & l'instruction des ames pecheresses plustost que pour le supplice: ne plus ne moins qu'e la captiuité de Babylone quãd le Roy Nabuchodonosor emmena le peuple en Chaldee, on choisit entre les enfãs d'Israël Ananias, Misael, Azarias, Daniel, Ezechiel, Aggee, Zacharie, qui furent enuoyez nã comme ayans merité le ioug de seruitude, mais pour le seruice du Roy, & la consolation des captifs. Ainsi entendent ils aussi que deuant la creatiõ du monde.

monde, & la generatiõ de toutes choses qui y sont, Dieu estoit le refuge de ses bons seruiteurs, & destournent à cete interpretation ce que Dauid chantoit en la personne de Moïse, *Domine refugium factus es nobis à generatione in generationem, Priusquam montes fierent aut formaretur terra.* R. F. Ce lieu que vous avez allegué de S. Paul en l'epistre aux Ephesiens desireroit vn plus ample traicté, pour monstrier que la predestination n'exclud point la iustice de Dieu, mais de peur que cete dispute nous tire trop loing de nostre subiect, ie diray seulement que l'eslection de saint Paul n'estoit point fondee sur les merites precedens de sa part, ains sur le bon plaisir de nostre Seigneur; cõ-

K

me ie remarque premierement par ces paroles *secundum propositum voluntatis sua* : & puis encore par ces autres , *elegit nos in ipso ante mundi constitutionem , ut essemus sancti & immaculati*. Prenez garde s'il vous plaist que l'Apostre ne se dict pas auoir esté esleu de Dieu pource qu'il estoit desia sainct & sans macule deuant la face de Dieu, mais afin que desormais il fust tel. De sorte que cete autorité de sainct Paul ne donne aucun aduantage à l'opinion ny d'Origene, qui croyoit que l'effect de la predestination dependoit des merites qui auoyent precedé la naissâce: ny de ceux qui ont rapporté la predestination aux merites qui en precedent l'effect durant le cours de nostre vie , comme si nos

bônes œuures estoient la cause de cete predestination, selõ l'erreur des Pelagiens qui disoient que le principe des bônes actions est de nous, & la consommation de Dieu: ny de ceux encore qui ont dict que les merites qui suivent l'effect de la predestination sont causes de la predestination: comme si Dieu auoit ordonné de toute eternité de donner sa grace à quelqu'un d'autant qu'il a preueu des lors qu'il en vseroit bien. Et moins certes peut on receuillir de cete authorité l'ancienne demeure des creatures inuisibles au ciel, dont les vnes ayent esté enuoyees en cete valee de misere, & les autres par vne singuliere eslection retenues, & preseruee des malheurs de ce mō-

K ij

220 DE L'ORIGINE
de. Car il n'y est rien diferte-
mēt exprimé de l'estat auquel
estoyent les amēs au parauant
la production des creatures vi-
sibles. Mais seulement l'Apo-
stre tesmoigne la presciēce de
Dieu à qui toutes choses futu-
res sont presentes, & cogneuës
au parauant qu'elles soyent. Et
d'autant que la predestination
est vne partie de sa prouidēce,
il nous enseigne aussi que la
fouueraine bonté de Dieu en-
tre plusieurs en choisit quel-
ques-vns, & les rend partici-
pans du bonheur de cete pre-
destinatiō, qui n'est autre cho-
se qu'une preparatiō de la gra-
ce pour le present, & de la gloi-
re pour l'aduenir. Quāt au lieu
du Psalmiste *Hei mihi quia inco-
latus meus prolongatus est*, &c. c'e-
stoit vne plainte de Dauid lors

qu'il estoit persecuté de Saül, & vne priere qu'il faisoit à Dieu pour estre preserué du venim des langues mesdisantes, combien que spirituellement la plus part l'interprete du desir qui porte vne ame deuote à la deliurance des tenebres du mōde & de la conuersation des pecheurs pour s'approcher de Dieu. Tout ainsi qu'ailleurs quand le mesme Psalmiste disoit *Educ de carcere animam meam*, il est manifeste qu'il demandoit à Dieu la deliurance de sa captiuité, & l'issue de la cauerne où il estoit mussé fuyant la persecutiō de Saül, combien que quelques-uns spirituellement prennent cete prison ou pour les tribulations, ou pour les enfers, ou pour le mōde, ou pour le corps

K iij

222 DE L'ORIGINE
mesme qui emprisonne nostre
ame.

EVP. Je passeray s'il vous
plaist à cete autre opinion qui
rapporte la descente des ames
aussi bien que des corps à la ge-
neration des hommes, & vous
sommeray de la promesse que
vous nous fistes lors que trai-
ctant de ce poinct vous remi-
stes au discours du iourd'huy
l'esclaircissement de la raison
tiree du peché originel. Je cō-
fesse que ie ne puis compren-
dre aisement le moyen par le-
quel ce peché qui est attaché
à nostre ame peut estre transf-
mis en nous par nos parens, si
nous ne receuons d'eux-mes-
mes le subiect auquel cete mar-
que est empreinte, qui est l'a-
me. Car puis que selon la ma-
xime des philosophes l'acci-

dent ne peut passer d'un subiect en un autre, comment se peut il faire que cete tache qui n'a point de residence ailleurs qu'en nostre ame, nous soit communiquee si non par ceux mesmes qui nous donnent les ames? En voulez vous vne plus manifeste preuue que quand Dauid tesmoigne que nous sommes conceus en peché? *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, & in peccatis concepit me mater mea.* Car qu'est-ce autre chose de dire que ma mere m'a conçu en peché, sinon qu'elle a conçu le subiect auquel cet accident est attaché, qui est l'ame? Au contraire l'ame de nostre Seigneur n'a point esté asservie à cete commune loy qui nous oblige au peché, d'autant que par vne particuliere

K iij

façon de naissance il est venu
au monde sans copulatio char-
nelle. Aussi apres que l'ange
eur dict à la Vierge *Spiritus san-
ctus superneniet in te, & virtus Al-
tissimi obumbrabit tibi*, il adiou-
sta *Ideoque & quod nascetur ex te
sanctum vocabitur filius Dei.* R. F.
Encore que nos ames soyent
créées de Dieu, & non pas en-
gendrées des hommes, toutes-
fois le Createur par vn secret
iugement les reputé pecheres-
ses en nostre premier pere. Dõt
la raison bien qu'à nous inco-
gneuë ne scauroit estre que iu-
ste, puis que Dieu l'a ainsi or-
donné. Et peut estre en ce
point seroit il plus expedient
à l'exemple de S. Augustin de
cōfesser avec humilité nostre
ignorance, qu'avec presom-
ption trop hardiment asseurer

K m

ce que Dieu a voulu no⁹ estre caché. Avec cete recognoissāce de nostre imbecillité nous pourrions dire que comme au sacré mystere de l'Eucharistie par dessus les regles cōmunes de nature apres la consecratiō du pain les accidens demeurent sans la substance, aussi par vn moyen secret nous tirons de nos peres & meres la qualité du peché originel au parauant la creation de l'ame qui en est le subiect : par la mesme raison que la iustice originelle eust esté par euxmesmes transmise en nous, si nostre premier pere eust persisté en son estat d'innocence. Si ce n'est que nous aimons mieux philosopher avec ceux qui disent que nous tenons de nos parens le peché originel, en considera-

K v

tion de ce que nous receuons d'eux vrayement la nature humaine, & en conséquence aussi son infection. Je dis que nous receuons d'eux la nature humaine, non pas que la generation soit immediatement cause de la production de nostre ame, mais à tout le moins de cete derniere disposition qui en est susceptible, & de laquelle s'ensuyt naturellement l'union substantielle de l'ame & du corps dont la nature humaine est composee. Cela suppose, ce qui est principalement remarquable en ce poinct, est que quand Dieu defendit à Adam l'usage du fruct excepté, tout ainsi que la promesse des graces & prerogatiues fut faite non seulement à luy, mais à toute sa lignee s'il eust obey à

ce commandemēt, aussi en ce cas de desobeïssance la menace des peines regardoit pareillement toute sa posterité comme participante à sa transgression. *Nostra est Adami culpa*, dit S. Bernard, *quia etsi in alios nos tamen peccauimus*. De sorte que pour iuger que l'homme soit entaché de la souilleure originelle, il n'est point besoing de s'embrouiller de plusieurs curieuses recherches, vne seule condition est requise, sçauoir est qu'il soit issu de la race d'Adam. De là pouuons nous apporter quelque lumiere à ce verset du Psalmiste qui nous fait conceus en peché, & duquel saint Hierosme en ses cōmentaires recognoist la difficulté, lors que sur ces mots

K vj

in peccatis concepit me mater mea, il n'a dict autre chose sinon *Obscurus locus, & aliū retractandus*. Arnobe pense que l'intention de dauid estoit d'aduouër que son peché ne pouuoit estre imputé à Dieu, puis qu'il n'a pas dict *cum iniquitatibus*, ny *cum peccatis*, mais *in iniquitatibus*, & *in peccatis*. Et toutesfois il se trouue vne certaine traduction conceüe en ces termes, combien qu'en vn autre sens, *Ecce cum dolore natus sum, & cum peccato concepit me mater mea*. Mais ie dis que ce lieu premierement doit estre pris du peché originel, qui n'est autre chose que cete loy des mēbres, ou de la chair, comme elle est appelee en l'écriture sainte, cete concupiscence, & cete affection vitieuse qui nous porte aux choses illicites.

illicites. Je dis aussi que nous tirons ce péché de nos parens, mais ce n'est pas selon l'âme, car l'âme d'Adam au parauant qu'il engendrast étant desia iustifiée, il ne pouuoit transmettre à sa lignee le péché d'où il estoit deliuré. Et bien qu'il fust vray que ceste tache eust passé és âmes de ses successeurs, comment auourd'huy nous pourroit-elle souiller, puis qu'elle a esté effacée par le remède du baptême? C'est donc selon la chair que ce péché nous est communiqué, soit en la façon que ie viens de deduire, soit, comme S. Augustin l'interprete, d'autant que le moyen par lequel il est en nostre âme vient de la corruption de la chair. Car depuis le péché de nostre premier pe-

re, dict-il, la chair a esté corrompue, en sorte que l'acte charnel ne se peut accomplir qu'avec vne concupiscence & vn desir de volupté charnelle. D'où il arriue que la chair conceuë en cete concupiscence tient du deffaut de son origine, & comme par vne certaine contagion puis apres infecte l'ame qui est infuse en elle. Et tout ainsi que nous apperceuons par les effects le vice d'un vaisseau, lors que le vin qui est versé dedans commence à s'aigrir, aussi la corruption qui estoit en la chair au parauant l'infusion de l'ame faict recognoistre ses effects apres que l'ame y est infuse. Ie ne doute pas que l'on puisse trouuer encore auiourd'huy des gens refractaires à cete doctrine, &

que quelques nouveaux Voy-
ans se persuadent aisemēt que
l'ame n'estant point transmise
en nous par nos parens, ne tire
point aussi d'eux la souilleure
du peché originel. Mais si cela
est vray, A quoy dōc le baptes-
me? l'enfant, diront ils, est bap-
tisé en la foy des parens. Quel
besoing est il dōc de le rebapti-
ser? Voire mais d'ailleurs puis-
que cete tache de l'ame de
nos predecesseurs a esté vne
fois effacee par le sacrement
du baptesme, comment se
peut il faire qu'elle passe
encore à leur posterité? Sainct
Augustin y respond par ces
similitudes. Tout ainsi que le
prepuce demeure aux enfans
dont les peres estoyent circon-
cis au parauant que de les en-
gendrer, & la paille & la balle

demeurent au fourment produict du grain qui en auoit esté séparé; de mesme ce peché duquel les parens auoyent esté mondifiez par le sacré lauement ne laisse pas encore de renaitre aux enfans, parce qu'ils sont engédrez de ce que leurs peres & meres auoyēt de vieil selon la chair, & non pas selon ce qui est de nouveau en la loy de grace, qui par le moyen d'une regeneratiō les auoit faictz enfans de Dieu. Mercure Trismegiste nous fournit encore d'autres comparaisons qu'on peut accommoder à ce subiect, quand il dict que le mal & la turpitude sont passions compagnes de la generation, tout ainsi que la rouille de l'airain, & les ordures du corps, ταῦτα γὰρ ὅτι τὰ πάνη τὰ τῇ γένεσι παρρηύματα, ἀσπύ.

ὅς τῳ χαλκῷ, καὶ ὁ ῥύπος τῳ σώματι. Et
 vn peu apres, Regarde, dict il,
 vn laboureur qui iette en ter-
 re du fourment, del'orge, ou
 quelque autre grain: qui plan-
 te de la vigne ou des arbres: Il
 est ainsi de Dieu qui sème au
 ciel l'immortalité, en terre la
 mutation, en l'vniuers la vie &
 le mouuement. Mais si la con-
 dition de nostre nature nous
 oblige au peché, si la source de
 nostre extractiō faiēt que nous
 sommes pecheurs dès nostre
 naissance, & comme dict Pro-
 cope sur le prophete Esaïe,
ἀμαρτωλὸς ἀπὸ μητρὸς, pourquoy est
 ce, direz vous, que nostre Sei-
 gneur est franc du peché ori-
 ginel, puis que son corps a esté
 formé d'vne chair issue d'A-
 dam aussi bien que les nostres?
 Certes la cause qui nous obli-

ge à cete imperfectiō, ne vient pas de la simple extraction selon la chair, mais de cete concupiscence charnelle qui accompagne la generatiō, comme nous auons dict. Or nostre Sauueur ayant esté cōceu non auec cete communeloy du péché & cete concupiscence charnelle, ains par l'operation du saint Esprit, à bon droict est exempt de cete pollution.

Ainsi pense-ie auoir aucunement satisfait à cet argument, sur lequel ie me suis estendu d'autant plus au long qu'il me semble estre l'un des plus pressans pour le party de ceux qui tirent nos ames de la propagation des parens. Entre lesquels vn homme docte depuis peu de temps ayant soustenu cete opinion en ses escrits, auoit

raison d'employer à sa cause cete preuue comme vne des plus specieuses. Mais quant aux autres qu'il met en auant, ie les iuge si foibles qu'elles ne meritent pas la peine de les refuter. Aussi dès l'entree de son discours il proteste qu'il n'ose rien decider de certain touchant vne si haute question, qui appartient specialement à la theologie. Et ie l'excuse biē, puis que l'vn des plus grands Theologiens de l'antiquité, en l'age ou il auoit le plus solide iugement, & en l'œuvre où il l'a plus fait paroistre, confesse qu'il n'a sceu & ne sçait point encore si l'ame est venue de la foudre du premier homme, ou bien si chaque ame est créée de riē pour chasque personne. Quant aux autres preu-

236 DE L'ORIGINE
ues dont ce moderne se sert, il
se fonde premierement sur ce
passage de la Genese auquel
Dieu donnant sa benediction
à l'homme & à la femme qu'il
venoit de creer, il leur dict
Croissez & multipliez, d'où il
infere que non seulement les
corps, mais toute l'espe-
ce humaine tire son origine du
pere & de la mere. Puis apres
il se sert d'un autre lieu de la
Genese où nous lisons qu'A-
dam engendra un fils à son
image, & l'interprete ainsi,
c'est à dire avec la souilleure
du peché: d'où il conclud qu'A-
dam estoit le pere non seule-
ment du corps, mais aussi de
toute la nature, & par conse-
quent de l'ame. Il adiouste en-
core que ces inimitiez lesquel-
les Dieu a mises entre la semé-

ce de la femme & celle du serpent se doiuent rapporter à toute la nature tiree de la semence. Mais l'interpretation forcee de ces authoritez ne merite pas retarder le frui&t de vos plus serieux discours, par lesquels ie desirerois specialement estre esclaircy de ce que ie rapportois hier d'Hippocrate. Vous, monsieur, qui fai&tes professiõ de la medecine, estes obligé d'honneur & de courtoisie de satisfaire à la semonce que ie vous feis d'y penser.

EVR. Il est vray, cete profession que i'ay plustost rencontree par curiosité que choisie de volonté, me conuie à vous dire aujourd'huy mon aduis sur ce passage qui semble en apparence approuuer la traductiõ des ames pour vo^r descou-

urir donc ce qui m'en semble,
 les termes d'Hippocrate sont
 tels, Εἰ δὲ τίς ἀποκαίῃ ψυχὴν ἢ πνεῦμα
 αὐτὴ ψυχὴ, ἀφ' ὧν ἔστιν : où selon mon
 iugement ce mot ψυχὴ ne signi-
 fie ny la semence, combien
 qu'en autres lieux il se trou-
 ue vsurpé en ce sens , ny
 moins encore l'ame raison-
 nable , ains seulement l'es-
 prit formateur de la semence.
 Ma coniecture est fondée sur
 la deduction que fait Hippo-
 crate de l'ordre naturel de la
 generation : pour principes de
 laquelle il pose le feu & l'eau,
 c'est à dire la semence du pere
 & de la mere. De l'eau espais-
 sie il bastit la chair, du feu hu-
 mide ou humesfié il faiét le
 sang. Voyla la semence posée.
 Puis apres, dit-il ψυχὴ σὺν ἀρίστῳ ἔχου-
 σα &c. L'esprit ayant vne

temperature meslée des qualitez de ces deux principes se glisse en la masse de l'enfant, l'agite & le remuë, dispensant ces qualitez plus ou moins selon l'usage futur des parties. Il appelle au mesme liure cet esprit vn feu tres-chaud & tres-puissant, θερμώτατον, καὶ ἰσχυρότατον πῦρ, & ce qui est bien plus il le fait comme maistre & supérieur, disant qu'il ce feu est ψυχὴ νόος φερόμενος. Or pour le fait de l'ame ie ne veux pas entreprendre l'apologie d'Hippocrate. Bien voudrois-ie luy faire dire ce que tiennent aucuns de ses sectateurs accommodans la croyance Chrestienne à la physique, que l'ame vegetative, sensitive, puis raisonnable, moyennant la chaleur celeste ou esprit qui est son instrumēt,

ψυχὴ

240 DE L'ORIGINE
agit par sa faculté sur les semē-
ces, les preparant iusques à la
derniere disposition. Que si ie
ne le puis amener iusques à ce
point, au moins serois-ie bien
aise de pouuoir par quelque
subtile explicatiō de son texte
le faire tomber d'accord avec
ceux qui reprenās de plus haut
l'origine & le progres des fa-
cultez qui suruiennēt à l'ame,
posent premierement que la
semence contient l'ame natu-
relle & sensitiue, si non réelle-
ment & actuellement, à tout
le moins en puissance. Car en-
core qu'elle ne soit poīt vraye-
ment animal, toutesfois elle a
cete vertu cachee de le pou-
voir estre par succession de
temps, d'autant qu'elle est ac-
compagnée d'une chaleur di-
uine & celeste, qui consiste nō
point .

point ez clemens, mais en vn certain esprit etherée. Cet esprit, disent ils, est le siege de l'ame sensitive, & le premier instrument de son action. Car cōme l'ame ne peut estre sans luy, aussi ne peut il subsister sans le corps. D'où il s'ensuit que cete estroite liaison qui ioint l'ame avec la matiere nous doit faire recognoistre vn mesme principe de l'une & de l'autre, qui est la semēce. Mais cete puissance qui du cōmencement y demeureroit oisive & comme assopie, avec le temps se resucille, & produict ses operations naturelles. Premièrement des que la semence est cōceue, la vertu formatrice qui resulte de la mixtion de deux esprits cy dessus faicts vn, exerce ses fonctions tandis qu'elle

L

242 DE L'ORIGINE
trouue où les employer ; puis
apres arrive la faculté nutriti-
ue, qui continue durant toute
la vie. Et ce que nous auons
dict de la faculté naturelle a le
mesme progres en la sensitiue:
laquelle du commencement
estant comme engourdie, peu
à peu deuiant vigoureuse, & à
mesure que l'enfant prend croif-
sance produict ses operations
plus parfaites. Le semblable
se peut dire aussi du mouue-
ment. Mais quant à cete supe-
rieure faculté qui est raisonna-
ble, & qui n'ayant aucun com-
merce avec la matiere peut ex-
ercer ses operations sans le mi-
nistere des organes corporels,
elle a bien vn plus noble & pl⁹
excellent principe que la se-
mence humaine. Elle n'y a ia-
mais esté enclosé ny actuelle-

ment ny en puissance, ains est
 créée de Dieu, & infuse dedâs
 le corps de l'enfant aussi tost
 qu'il est disposé à la recevoir.
 Voila comme Fernel expli-
 que cete doctrine de l'origine
 & du progres des facultez de
 l'ame. Mais pour reuenir au
 texte d'Hippocrate, ie dis que
 cete iniure *ἀφ' ὧν ὁ γένν* ne regarde
 point ceux qui eussent peu
 croire de ce temps-là que l'a-
 me venoit *ἐξ ὁδῶν*, comme a dict
 Aristote, qui eust esté vn dog-
 me mesme alors plus digne de
 l'admiratiō d'Hippocrate que
 de sa cholere. Et croy plustost
 que cela s'adresse à ceux qui
 eussent voulu nier ou trouuer
 estrange la ressemblance des
 enfans tantost au pere tantost
 à la mere, qui ne peut estre que
 par la meslange de ces deux es-

L ij

prits ou idees conformatrices, desquelles l'une eſtât veincue par ſa compagne, ou du moins affoiblie, reſulte neantmoins cete troiſieſme idee, comme vn troiſieſme feu reeement diſtingué des deux tiſons fourniffans deux flâmes inegales, & en composans vne troiſieſme ſelon la comparaifon du meſme autheur qui ſuit immediatement le texte dont il eſt queſtion.

TH. Ces dernieres paroles de la reſſemblance des enfans à leurs progeniteurs, me ramènent en memoire vne raiſon de Cleanthes cy deuant rapportee pour la preuue de la traduction des ames. Raiſon que ie trouuois d'autant plus receuable que l'experience meſme l'approuue, nous fai-

fant voir que cōme les enfans bien souuent representent les perfections ou imperfections du corps, aussi font ils celles de l'ame de leurs peres ou meres. Ce qui me semble estre vn argument probable de la descente de l'ame aussi bien que du corps par le moyen de la generation. Et le bon homme Chremes dedās Terence sceut bien s'en seruir contre Sostrata, luy reprochant que son fils estoit recognoissable par la similitude des meurs de sa mere

*Id quod est consimilis moribus,
Conuincas facile ex te natum, nam
tui similis est probè.*

*Nam illi nihil vitij est relictū, quin
id idem sit tibi.*

R. F. Je confesse vrayement que l'experience nous faict souuent paroistre des marques

L iij

246 DE L'ORIGINE
de cete ressemblance , mais
vous m'accorderez aussi que
plus ordinairement elle nous
monstre le contraire : & que
côme la figure du visage quel-
quesfois represente vn ayeul
ou vn oncle , voire mesme vn
estrange , plustost qu'un pere
ou vne mere : (soit que nous
rapportions la cause de cete si-
militude à la force de la semē-
ce predominante , ou à l'ima-
gination avec Empedocles,
soit à la sympathie des pēsees,
& à l'euulsion de fluxions & de
rayons plustost que des ima-
ges avec les Stoiciens , soit à
l'adventure avec la plupart
des anciens medecins , soit au
diuers mouuement de la se-
mence avec Aristote , soit à sa
temperature avec Galien , soit
à la vertu formatrice avec E-

raſtus) auſſi les qualitez de l'a-
me ſont tellement differentes,
que d'un pere vitieux ſouuent
naiſtront des enfans vertueux,
d'un ignorant des doctes, d'un
couiard des genereux & vail-
lans : comme d'un meſchant
Saul un bon Ionathas, d'un
meſchant Ammon un bon
Ioab. Et au contraire d'un pe-
re le plus accompli ſortiront
des enfans qui auront quel-
qu'un de ces deffauts. Ainſi
d'un tres-bon pere Themisto-
cles naiquit un meſchant fils,
ainſi le ieune Lyſimachus de-
genera de ſon pere, Patalus &
Xantippus de Pericles, Meli-
ſias & Stephanus de Thucidi-
de, encore que leurs peres euſ-
ſent apporté tout le ſoing qu'il
eſtoit poſſible d'employer à
leur inſtructiō. Il eſt bien vray

L iij

248 DE L'ORIGINE

qu'aux bestes brutes la coustume de ce rapport est plus infal-
sible, parce que leurs ames aus-
si bien que leurs corps n'ont
point d'autre principe que des
peres & meres qui les ont en-
gédrez. De sorte que commu-
nement se trouue veritable le
dire du poëte:

*Est in iuuentis, est in equis patrum
Virtus, nec imbellem feroces*

Progenerant aquila columbam. Et
Lucrece à bon droict attribue
cet effect à la vertu de la semē-
ce, en ces vers,

*Denique cur acris violentia triste leo-
num*

*Seminium sequitur, vulpe s dolus,
& fuga cervus*

*A patribus datur, & patrius pa-
nor incitat artus,*

*Et iā cetera de genere hoc cur omnia
membris*

*Ex ineunte auro generascunt inge-
nioque,
Si non certa suo de semine seminio-
que
Vis animi pariter crescit cum corpore
quoque.*

Mais l'âme de l'homme ayant
vne autre origine, n'emprunte
point ses qualitez de la semen-
ce, sinon entant que l'estroi-
cte liaison du corps & de l'âme
cause quelquesfois la commu-
nication de certains accidens,
comme quād des peres idiots
& stupides les enfans naissent
avec ces mesmes deffauts. Et
peut-estre Eupolis auoit égard
à cete difference des hommes
& des bestes en ces vers que
nous trouuons dedans Athe-
nee.

Οὐ δεινὸν ὅτι κρείων μὲν ἐκ γυναικὸς τέκεται
Οἳ γὰρ εἰς τὴν οὐσίαν τοῦ πατρὸς τῶν πατρῶν.

L v

250 DE L'ORIGINE

De là iugeons nous aisement combien estoit impertinente la responce d'Aristote à ce probleme, D'où vient que les bestes brutes transmettent plustost la similitude de leur nature aux petits qu'ils engendrent que les hommes à leurs enfans, quand il en rapporte la cause, comme fait aussi Plin ne apres luy, à ce que l'homme en l'acte de la generation a l'esprit distraict de diuerses imaginations qui causent de la diuersité en ce qui en est produit, là où les autres animaux au contraire ont l'imagination du tout arrestee à l'actiō qu'ils exercent. Les medecins qui attribuent les differentes qualitez des ames & des corps au temperament que nous tirons de l'aliment (d'autant que des

viandes est engendré le sang, du sang la semence, de la semence l'animal) diront peut-estre que les bestes produisent tousiours leurs semblables à cause qu'elles vsent d'une nourriture tousiours semblable. Et pour ce aussi disoit Hippocrate que les meurs & les figures du visage des Scithes sont tousiours semblables, à cause que ces peuples obseruent perpetuellemēt vne mesme maniere en leur viure, en leur vestement, & presque en tout le reste sont semblables entre eux & dissemblables aux autres. Mais soit que nous rapportions les bonnes ou mauuaises habitudes tant de l'ame que du corps à la diuerse qualité des viandes, avec les medecins : soit que nous

L vj

252 DE L'ORIGINE

les imputions au tempe-
rament, à la meſlange, & à
la proportion differente des
quatre elemens, avec les natu-
raliſtes : ou à l'influence des
aſtres, avec les aſtologues : ou
à la deſcēte des anceſtres, avec
aucuns philoſophes : ou au
caractere imprimé de Dieu,
comme d'autres ont creu : voi-
re encore que pour paſſer plus
auant nous veuillions meſme
attribuer à quelqu'une de ces
cauſes l'inclination naturelle
qui nous porte à certains vices :
toutesfois nous n'aduouierons
iamais que le peché y puiſſe
eſtre iuſtement rapporté, d'au-
tant qu'il n'eſt peché ſinon en-
tant qu'il eſt volontaire, & cō-
bien que le peché originel ne
ſoit point volontaire de noſtre
part, neantmoins il eſt cōſide-

ré tel en nous eu egard à la première volonté d'Adam , qui par le mouuement de generation a donné s'il faut ainsi dire le premier branle & le mouuement à tous ceux qui sont descendus de luy.

POL. Cet argument de Cleanthes à la verité n'auoit point tant de force que l'on en peust necessairement conclure la propagation de noz ames. Mais la preuue en semble plus apparente que ie tire de ces paroles de Iob: *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Nonne tu qui solus es?* desquelles on peut vray semblablement inferer que l'ame conçeuë en son commencement d'une semence impure , puis apres est purifiée par la seule grace de Dieu. R. F. I'ay faict

autres fois vne cōiecture, qu'il falloit interpreter cete senten-
 ce non pas en vn sens compo-
 sé, comme si Iob l'eust enon-
 cee de l'ame seule en cete fa-
 çon, Qui est-ce qui pourra mō-
 difier cete ame qui a esté con-
 ceue d'une semence immōde?
 mais en vn sens diuisé, comme
 si separant la diuerse nature de
 l'ame & du corps il eust dict,
 Qui est-ce qui pourra nettoyer
 l'ame de celuy dont le corps a
 esté conceu d'une semēce im-
 pure? C'est Dieu seul. C'est ce-
 luy auquel pour cete occasion
 Dauid demandoit la faueur de
 cete purification en ce mesme
 pseaume auquel il se reco-
 gnoissoit conceu en peché:
Amplius laua me, disoit il, ab ini-
quitate mea, & à peccato meo mūda
me, pour le regard de l'ame: &

vn peu apres pour le regard du corps : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum &c.* Mais cete difficulté nous est esclaircie par les autres versions plus conformes au sens de l'Hebreu, dont les vnes se trouuent exprimees en ces termes , *Quis proferet purum ex immunda massa?* les autres en ceux-cy, *Quis edat operationem mundam de corde impuro?* Les septante interpretes ont traduit *τίς ἐσται καὶ καθαῖον ἀπὸ φύλλου ἁλλ' ἐδέσῃ.* *Quis mundus à sordibus? nemo.* Toutesfois si nous voulons suiure la version ordinaire , & de laquelle pour la commune approbation del'Eglise nous ne nous deuons departir que le moins qu'il est possible, on peut dire que l'homme est conceu d'vne semence immonde en la mesme sorte

256 DE L'ORIGINE

que nous auons cy deuant expliqué les paroles du Psalmiste, que nous sommes conceus en peché à raison de cete dernière dispositiō que nous auōs de nos parens pour receuoir vne ame.

P x c. I'adiousteray à ces authoritez de l'escriture deux passages qui semblent rapporter l'origine des ames à la generation. L'vn est tiré de la Genese, où il est dict que Iacob a engendré seize ames, & vn peu apres *cunctæque animæ que ingressæ sunt cum Iacob in Ægyptū, & egressæ sunt de femore illius, absque vxoribus filiorum eius sexaginta sex.* L'autre est encore de la Genese, où nous lisons qu'Abraham s'acheminant en Chanaan mena quād & luy sa femme Sara, son neveu Loth, &

toute sa substance, & avec ce
les ames qu'ils auoyent faiçtes
en Haran. R. F. Ces lieux en
apparence ont autant plus de
force qu'ils ne font pas mentiõ
du simple enfantement, mais
qui plus est de la generation.
Saint Cyrille Archeuesque
d'Alexandrie dict que la mere
enfantel'ame aussi bien que le
corps. Elle l'enfante, il est vray,
mais elle ne l'engendre pas.
Ains cõme le mesme autheur
auoit dict vn peu au parauant,
apres que le corps croisât peu
à peu dedans le ventre mater-
nel a pris en fin forme humai-
ne, Dieu luy enuoye vn esprit.
Et l'vn & l'autre ensemble
puis apres sort du ventre de la
mere au bout du terme. Aussi
a il employé bien à propos ce-
te comparaison pour monstres

que la sainte vierge est vrayement mere de Dieu, parce qu'encore que nostre Seigneur ne tienne pas d'elle sa diuinité, toutesfois d'autant que naissant d'elle il auoit la diuinité conioincte avec l'humanité, il est vray de dire qu'elle a enfanté Dieu aussi bien qu'elle a enfanté Iesus-Christ selon l'humanité. Et en cete façon le mot d'engendrer aussi estant pris vn peu plus largement, comme la Vierge est appelée *Dei genitrix*, ainsi pourroit-on dire que nos ames sont engendrées de nos parens. Mais j'aime mieux en ce passage *genuit Iacob sexdecim animas*, recognoistre la phrase Hebraïque, qui usurpe ordinairement ce mot d'ame pour la personne d'un chascun, comme es actes des Apostres,

Et apposite sunt in die illa anima circiter tria millia: & en vn autre lieu, Erasmus verò vniuersa anima in navi ducenta septuaginta sex: & encore en l'epistre de saint Paul aux Romains, Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit: & en la premiere epistre de saint Pierre, où il est parlé de l'arche de Noé, in qua pauci, idest electo anime salua facte sunt per aquam. Quant à cet autre lieu auquel il est dict d'Abraham qu'il emmena avec sa femme les ames qu'ils auoyent faiçtes en Haran, on peut rapporter ce mot d'ames aux personnes des seruiteurs qu'ils auoyent acquis, selon cete autre versio, sed & animas quas adquisierant. Il est vray que cete interpretation ne plaira pas peut-estre au goust delicat de ceux qui au-

260 DE L'ORIGINE
ront obserué l'usage ordinaire
de parler des anciens, selon
lequel on appelloit les serui-
teurs corps plustost qu'ames,
comme ailleurs nous auons
remarqué : & la raison qu'en
rend Epiphane est que les mai-
stres exercent la puissance de
leur seigneurie sur les corps
seulement, & non pas sur les
ames de leurs seruiteurs. Di-
sons donc, si vous l'auiez plus
aggreable, que ces paroles *ani-
mas quas fecerant* peuent estre
entendues des enfans qu'A-
braham & sa femme auoyent
engendrez. Au moins trouue-
rez-vous à mon aduis cete ex-
position plus receuable que
les fables de ces Hebreux qui
racontent qu'Abraham par ses
predications & exhortations
publiques auoit faict & cōme

engendré spirituellement plusieurs âmes en Haran.

E v r. Encore cet argument, & puis la fin. Il faut que ce soit vn mesme agent, duquel l'action se termine à la forme & à la matiere. Autrement si nous establissons des agens diuers, & par consequent des actions diuerses, il en reüssiroit de la diuersité selō l'estre en la chose qui auroit esté faicte. Or est il que l'ame est la forme du corps lequel est produict par la vertu de la semence. Il s'ensuit donc que l'ame tient aussi l'origine de son estre de la mesme cause, & non pas d'un agēt separé. R. F. Cete proposition qui fait terminer les actions de diuers agens a des effects diuers, n'est pas vniuersellement veritable, ains n'a lieu seule-

inent qu'aux agens tellement diuers qu'ils n'ont point d'ordre respectiuelement l'un à l'autre. Car autrement s'ils sont disposez à quelque ordre mutuel, ils produiront vn mesme effect, entant que la premiere cause agente ordōne son actiō à l'effect de la seconde cause. Et ainsi voyons nous que l'œuvre elaboré de la main de quelque ouurier n'est pas tant attribué à la vertu de l'outil que de l'agent principal. Voire il arriue souuent que l'action de l'agent principal s'estend iusques à quelque point de la chose operée auquel ne peut atteindre l'action de l'instrument. Et l'experience nous fait voir qu'entre plusieurs agens la vertu du superieur s'aduançe iusques à la derniere forme,

là où celle des inferieurs ne
passe point plus auant que la
disposition de la matiere. Ainsi
la force vegetatiue conuertit
l'aliment en vne nouuelle for-
me, & le conduict iusques à
l'espece de la chair, à laquelle
son instrument, qui est la cha-
leur naturelle, ne le feroit ia-
mais arriuer, encore qu'il y ap-
porte de la disposition en re-
soluant & consumant la ma-
tiere. Ainsi la vertu de la semē-
ce dispose bien la matiere à la
generation de l'homme, mais
la derniere forme qui depend
de l'infusion de l'ame vient de
l'agent principal, qui est Dieu,
à comparaison duquel toute
vertu actiue de la nature n'est
reputee que cōme instrument.
Dont ie conclus en fin qu'en
vn mesme subiect engendré,

qui est l'homme, ce n'est pas merueille si l'action de la nature se termine à quelque chose de l'homme, & non pas autotal qui doit estre rapporté à l'agent superieur. Il est bien vray que le corps humain est formé par la vertu de la semence comme d'un second agent, mais principalement par la puissance superieure de Dieu comme premier agent. Et quant à la production de l'ame, la semence n'y contribue rien que la disposition. Cete plus noble substance doit tout son estre à l'actiō de Dieu, qui est la creation & l'infusion, de laquelle i'espere plus amplement discourir en nostre prochaine assemblée. Car ayans iusques icy par diuerses iournees vogué parmy les flots incertains de
tant

tant d'opinions , il est temps
deformais que ie vous face
voir le port auquel i'ay dès le
commencement destiné l'en-
treprise de ceste navigation.

M



IV. DISCOVRS.

MESSIEVRS, si vous auez
iamais veu represen-
ter sur vn theatre la fil-
le d'un Roy, enleuee
de la maison de son pere, def-
guisee, trainee çà & là, mal
traictee non seulement par les
estrangers, mais par ceux mes-
me du royaume, puis en fin re-
stabilie en son honneur, & re-
ceue des siens pour ce qu'elle
estoit: vous aurez à mon aduis
recogneu ie ne sçay quoy de
semblable és actes precedens.
Car ie vous ay fait voir la fille
de ce grand Roy de l'univers
deshonoree par mille sortes

de desguisemens , promenee
par tout, indignement traitée
non seulement par les philoso-
phies payens, mais par les Chre-
stiens mesmes. Si l'on eust de-
mandé des nouvelles de son
extraction, ceux qui luy por-
toient plus de respect la fai-
soient descendre de Dieu, des
anges, ou des hommes: les au-
tres auilissans au contraire sa
dignité, la formoyent ou de
quelque element, ou de figu-
res imaginaires de nombres,
d'atomes, d'harmonie, de vêt.
Si l'on se fust enquis de sa de-
meure, quelques vns la loge-
oyent au cerueau, les vns au
cœur, les autres au foye, ou en
la masse du sang. Si l'on parloit
de ses voyages, sa premiere for-
tie estoit du ciel, de cete mai-
son de son pere elle erroit va-

M ij

268 DE L'ORIGINE
 gabonde en toutes parts, & fai-
 soit sa retraicte aux impures
 hostelleries des corps de pour-
 ceaux, de vaultours, de serps,
 de poissons. Mais apres tant
 d'erreurs il est tēps deormais
 que ie la restablisse en sa digni-
 té, & que par le consentement
 de tesmoings authentiques &
 irreprochables ie vous la face
 recognoistre pour fille legiti-
 me du souuerain Monarque.
 On diēt qu'un iour Epicure en
 son ieune age ayant entendu
 quelque grammairien qui re-
 citoit ces vers d'Hesiodē *Ἡ τοῖς
 μὲν ἀνθρώποις χάρις γένητο*, l'interrogea
 de la nature du chaos & de son
 origine : auquel comme le grā-
 mairien eut respondu que la
 resolution de cete demande
 appartenoit aux philosophes
 & non aux grammairiens, aussi

toſt Epicure ſe propoſa de rechercher les philoſophes, cōme ceux qui auoyent vne plus aſſeuree cognoiſſance des choſes. Il m'eſt arriué quaſi le meſme en l'entrepriſe de la queſtion que ie traiçte, pour l'eclairciſſement de laquelle eſperāt trouuer quelque lumie-re en la philoſophie, i'allay cōme à taſtons des l'entree mendier le ſecours des maiſtres muets, que ie croyois me pou- uoir ſeruir de guide parmy les ſentiers eſgarez de ce faſcheux labyrinthe: mais au lieu de rencontrer des Mercures qui m'enſeignaffent vn droict chemin pour paruenir à la cognoiſſance de l'origine de l'a-me, les vns m'ont du bout du doigt monſtré le ciel, les autres m'ont conduict parmy l'air, la

M iij,

270 DE L'ORIGINE

terre, & les eaux, quelquesvns m'ont voulu faire penetrer les entrailles des animaux, & les autres au lieu de la verité que ie cherchois m'ont présenté des idees, des entelechies, des nombres, des atomes. Admirable nature de ceste ame qui a demeuré si long temps incogneue à ceux avec lesquels elle faisoit son seiour, & parmy lesquels elle produisoit tant de nobles effects. *Nobiscum semper est ipsa quam quarimus. Adest, tractat, loquitur, & si fas est inter ista nescitur*, disoit Cassiodore. Mais ce n'est pas merueille si la nature de l'ame a esté ignorée de ceux qui ne cognoissoient pas l'autheur à l'image duquel elle est faiçte. Et c'est la raison que rend saint Isidore de tât d'erreurs que nous trou-

uons dans les escrits des payés & des heretiques touchant cete matiere. En fin donc ie me suis resolu d'auoir recours à ceux dont la plus certaine doctrine me pouuoit raddresfer. Cefont les Theologiens, qui m'ont finalement appris que l'ame n'est point ny engēdrée de l'homme, ny formée d'aucune matiere, mais créée de Dieu iournellement, & à l'instant de sa creation infuse au corps de l'enfant dès que les organes du corps sont disposez à la receuoir. Et comme les magiciens estiment qu'une statue, apres que la matiere en est preparee par leurs superstitieuses ceremonies, reçoit aussi tost un dæmon de l'univers: aussi le corps humain préparé dedans le ventre de la mere in-

M iij

continent reçoit de Dieu vne
ame. Pour establir le fondemēt
de cete verité ie vay mettre en
auant certaines authoritez &
raisons que ie passeray le plus
succinctement qu'il me sera
possible, afin de donner lieu
puis apres à la resolutiō de vos
doubtes, & terminer aujour-
d'huy ce traicté si le temps a-
uec vostre patience me le per-
met. Sainct Hierosme apres
auoir reietté quelques opiniōs
touchāt ce subiect comme du
tout absurdes, s'arreste en fin à
celle cy que nous approuuons,
laquelle il appelle Ecclesiasti-
que, & conforme aux paroles
de Dieu, *Vtrum ex traduce iuxta
bruta animalia, ut quo modo corpus
ex corpore, sic anima generetur ex
anima? An rationabiles creatura de-
siderio corporum paulatim ad terram*

*delapſe, nouiſſimè etiam humanis il-
ligata corporibus ſint? An certè (quod
eccleſiaſticum eſt, & ſecundū eloquia
ſaluatoris) Pater uſque modo operā-
tur, & ego operor: & illud Eſaie,
Qui format ſpiritū hominis in ipſo:
& in psalmis, Qui ſingit per ſingulos
corda eorum, quotidie Deus fabricer-
tur animas, cuius uelle feciſſe eſt, &
conditor eſſe non ceſſat? Lactance
ayant auſſi refuté quelques er-
reurs des philoſophes touchāt
la nature de l'ame, conclud
qu'elle eſt inſinuee dans le
corps, non pas apres l'enfante-
ment, comme il ſemble à cer-
tains philoſophes, mais apres
la conception, auſſi toſt que la
loy de la prouidence diuine a
formé l'enfant dedans le vêtre
de la mere. Le prophete Za-
charie commence le diſcours
de ſon chapitre douzième par*

M v

274 DE L'ORIGINE
trois merueilles de Dieu, la
spacieuse estendue des cieux, le
solide establisement de la ter-
re, & la formatiō de l'esprit en
l'homme. *Dicit Dominus exten-*
dens cœlum, & fundans terram, fin-
gens spiritum hominis in eo. Les-
quelles dernieres parolles Al-
bert le grand interprete de la
creation de l'ame: *quia*, dict il,
infundendo creat, & creando infun-
dit. Et le mesme autheur accō-
mode à cete interpretation le
passage sus allegué de Daud,
Qui finxit sigillatim corda eorum,
c'est à dire les ames que Dieu a
créées vne à vne. Comme s'il
disoit que l'ame d'Adā ne fut
point créée dès le commence-
ment, afin que puis apres les
autres en fussent deriuees par
succeedion, mais que chasque
ame est créée separement & à

part soy.

*Non animas anima pariunt, sed lege
latenti*

Fundit opus natura suum, &c. disoit Prudentius. Adam le recognoissoit bien, lors que voyant la femme qui auoit esté tirée de sa coste il se contenta de dire que c'estoit vn os de ses os, & vne chair de sa chair, & n'adiousta pas que l'ame estoit aussi de son ame, parce qu'il sçauoit bien qu'elle estoit issue d'une plus noble origine. Peutestre ne trouuerez vous point hors de nostre propos cete consideration que l'on peut faire encore sur ce qu'en la Genese nous voyons la production des bestes brutes rapportee à des causes inferieures, comme à la terre & aux eaux, *Producant aqua reptile anima uidentis*, & vn

M vj

peu apres, *Producat terra animam
viventem in genere suo, iumenta &c.*

Mais quand Dieu vient à la creation del'hōme, il luy faiēt cet honneur d'y apporter luy-mesme la main, s'il faut ainsi parler, & le former à sa semblāce, *Faciamus hominem ad imaginē & similitudinem nostram.* Et pour nous donner à cognoistre que nos ames tiennent immédiatement de luy le commencement de leur estre, il est dict en la suite de l'histoire que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & souffla en sa face l'esprit de vie. Je sçay que quelques-uns pour confirmation de cete verité se sont aussi voulu servir des paroles de cete mere qui en l'histoire des Macabees disoit à ses enfans *Nescio qualiter in utero meo apparuisisti,*
neque

*neque enim ego spiritum & animam
donavi vobis & vitam : comme
si elle eust recogneu que l'ame
& la vie de ses enfans ne ve-
noient point de son estoc, ains
de quelque puissāce superieu-
re. Mais cete autorité ne me
semble auoir aucū poids pour
prouuer la creation des ames,
parce qu'incontinent apres il
en est autant dict du corps, &
*singulorū mēbra non ego cōpegi, sed
enim mundi creator.* Et toutesfois
il n'y auroit point d'apparen-
ce de vouloir inferer de ce pas-
sage que les corps fussent tous
les iours creez de Dieu, il ne
faut donc non plus le conclu-
re des ames. Sainct Augustin
en ses questions sur le vieil &
nouveau testament rapporte
plus à propos la loy de Moïse,
qui condamnoit à mort celuy*

278 DE L'ORIGINE

qui frappant vne femme grosse auroit fait mourir son enfant au cas qu'il fust desia formé dedans le ventre de la mere : iugeant celuy là estre aussi biē homicide qui faisoit mourir vn enfant desia animé comme s'il estoit desia né. C'est l'argument du Pape Estienne cinquiesme respondant à la consultatiō d'un certain Euesque, *Si ille qui conceptum in utero per aborsum deleuerit, homicida est, quanto magis qui unius saltem diei puerulum peremerit homicidam esse se excusare nequibit?* Où il faut entendre des mots *conceptum in utero*, non de l'enfant conçu simplement, mais de celuy auquel desia l'ame est infuse. Et partant le Pape en la suite eust peut estre plus proprement usurpé la diction de *abortus* que

aborsus, si la distinction de Nonius Marcellus est vraye quād il appelle *aborsum* qui fit in primis mensibus, cū conceptu exordium factum est : abortum prope tempus pariendi, tunc enim oritur (il faut ainsi lire, & nō pas *moritur*) quod nascitur. Il est bien vray que par les loix Romaines anciennement ceux qui faisoient mourir l'enfant deuant sa naissance estoient punis comme homicides. Et nous lisons dedās l'oraison qu'a faicte Cicéron pour Cluentius vne histoire depuis rapportee par le iuriscōsulte Triphonin, d'une certaine femme Milesienne laquelle estant en Asie fut condamnée à mort pour s'estre faicte auorter par medicamens à la fuscitation des heritiers que le testateur auoit substituez à l'enfant dōt elle estoit encein-

te. Par les conciles aussi celuy est tenu pour homicide qui par breuuages ou autres artifices empesche vn homme d'engendrer, vne femme de concevoir, ou vn enfant de naistre. Il est bien vray dis-ie que tous ceux là pour l'enormité du crime sont sans distinction punis comme homicides, mais ils ne sont pas pourtant indifferemment homicides, ains à proprement parler. En ce cas seul auquel ils priuent de vie celuy qui l'auoit desia, sçauoir est lors que l'ame est infuse dedans le corps auquel les lineamens sont formez. Et pour cete cause Moïse auoit raison d'vser de cete distinction: *Si quis percusserit mulierem in utero habentem, & abortum fecerit, si formatum fuerit, det animam pro anima: si autem informa-*

zum fuerit, mulctetur pecunia. Car ainsi sont rapportees ces paroles par S. Augustin, & mesmes enregistrees au recueil des sacrez canons. Elles se trouuent à la verité vn peu differentes & de sens & de termes en l'Exode, où ce fragment de la loy Mosaique est ainsi conceu selon la version commune, *Si rixati fuerint viri, & percusserit quis mulierem pregnantem, & abortiuū quidem fecerit, sed ipsa vixerit, subiacebit damno quantum maritus mulieris expetierit, & arbitri iudicauerint. Sin autem mors eius fuerit subsequuta, reddet animam pro anima.* Mais au lieu de ces mots *& abortum quidem fecerit, sed ipsa vixerit*, il y a dedans le texte Grec, *καὶ ἐξῆλθῃ τὸ πῦρ ἐκ τῆς μητρὸς καὶ ἐκγονοποιήσῃ*, & egressus fuerit infans non figuratus: & au lieu de ces autres

sin autem mors eius fuerit subsequuta,
 le Grec porte ^{ead} d'εξονομαζέτω η,
si autem figuratus fuerit. Dont il
 appert que l'intention du le-
 gislateur n'estoit point de di-
 stinger si la mere estoit mor-
 te ou non, mais plustost si son
 enfant estoit formé ou non. Et
 partant que S. Augustin a eu
 raison de tirer cete consequē-
 ce de la loy de Moïse, que ce-
 luy qui faisoit mourir l'enfant
 au ventre de la mere, n'estoit
 condamné à mort sinon en cas
 que l'enfant fust formé: pour
 monstrier qu'au parauant la
 formation du corps l'ame n'y
 estoit pas encore, & par ainsi
 l'ame n'estant donnée qu'au
 corps desia formé, on ne peut
 dire qu'elle soit conceüe au
 mesme temps que le corps, &
 deriuee d'une mesme semen-

ce. En fin comme il faut bastir la maison premierement que d'y mettre celuy qui y doit demeurer, & comme Dieu forma le corps d'Adam au parauant que d'y loger vne ame: aussi les ames, dict il, ne sont point infuses aux corps qui sont engendrez iusques à tant que les lineamens des mēbres soyent entierement accōplis. Le trouue cete consideration de la loy de Moïse encore repetee par le mesme S. Augustin en vn autre passage, dont les parolles sont aussi rapportees dedans le corps du decret de Gratian, *Quod verò non formatum puerperium Moyses vel lex noluit ad homicidium pertinere, profecto nec hominem deputauit quod tale in utero geritur.* Oū la glose apres auoir mis en auant di-

uerfes opinions touchant la creation de l'ame, finalement determine que selon nostre foy Dieu crée tous les iours de nouuelles ames, & les enuoye dedans des nouueaux corps, *& infundendo creat, & creando infundit.* Sainct Hierosme fuiuant cete doctrine, en tire vne belle eõparaison dans l'epistre qu'il escrit à Algasia, Ne plus ne moins, dict il, que les semences peu à peu prennent forme dedans le ventre de la femme, & ne tient on point encore vn homicide commis au parauant que ces elemens estans accomplis reçoient leurs images & la distinction des membres: de mesme le sens conceu par la raison, s'il ne passe iusques aux œuures, est comme retenu dās le ventre, & peut incontinent

estre deffaict par l'ennemy. Si vous me demandez le temps auquel precifement le corps humain fe trouue difpofé à la reception de l'ame, ie pourray fans rougir confeffer mō ignorance, & recognoiftre avec Dauid que Dieu feul a la cognoiffance affeuree de tout ce mefnage caché qui tend à la perfection de l'enfant au ventre de fa mere. Ainfi les Hebreux ont entendu ce paffage des pfeaumes, *Non eft occultatum os meum quod fecifti in occulto, & substantia mea in inferioribus terra,* c'est à dire *in utero matris*, cōme l'interpretent Rabi Abraham, Rabi Dauid, Rabi Salomon, & quelques autres. Et puis eneo- re ce qui fuit, *Imperfectum meum widerunt oculi tui, & in libro tuo omnes fcribentur, dies formabun-*

tur, & nemo in eis. c'est à dire Vos yeux, Seigneur, m'ont veu au parauant que ie fusse parfait & formé, vous auiez desia la figure de tous mes membres en vostre idee, & la cognoissance du progres qui se faisoit par chasque iour en la formation de toutes mes parties. Ainsi donc Dieu non seulemēt void tout ce qui se passe en ces secrets cachots de la nature, mais encore le preuoid deuant qu'il se face: où l'esprit de l'hōme en l'vn & l'autre temps est aueugle. Mais pour vous donner d'abondant vn certain tesmoignage de cete incertitude par la diuersité des opinions qui se rencontrent parmy les philosophes & les medecins, voyons vn peu combiē ils sont differens les vns des autres.

Straton le Peripateticien & Diocles Carystius partiffans le progres de cete fabrique du corps humain par nombres septenaires de iours, disoyēt que quand le terme de l'accouchement se doibt rencontrer à neuf mois, les membres commencent à estre distinctement formez aux masses à la septiesme semaine, aux femelles à la sixième. Varrō en ses hebdomades a laissé par escrit qu'au bout de la septiesme semaine, c'est à dire au quarante & neufiesme iour, tout le corps humain est parfaict au ventre de la mere. Quelques-vns tiennent que l'enfant commence à auoir sentiment apres cinq semaines: & quant au mouuement, Hippocrate l'establit aux masses à trois mois, & aux femelles à

288 DE L'ORIGINE

quatre. Aristote dōne le mouvement aux masses le plus communement vers le quarantiēme iour, aux femelles vers le quatre vingts & dixiēme. L'expēriēce plus assēuree maistresse de ces choses faiēt recognoistre que la femme sent bouger son enfant tantost à six semaines, tantost à quatre mois, & certains autres termes qui se trouuent differēs non tant selon la diuersité du sexe qu'elle porte en son ventre, que selon la force & constitutiō de l'enfant & de la mere. Levin Lemne estime que les masses qui doiuent naistre au bout de neuf mois, ont toutes leurs parties formees au quarante & cinquiesme iour, & les femelles au cinquantiēme apres la cōception, & lors ont vie & sentiment

timent, combien que pour leur imbecillité ils n'ayent point encore de mouvement, ou en ayent si peu que la mere ne s'en apperçoit pas, & à l'instar de ceterme, di&it il, l'ame raisonnable est infuse en ce corps. Fernel tient que l'ame n'y arriue qu'après quatre mois, lors que le cœur & le cerueau sont parfaits. Mais il vaut mieux laisser cete curieuse dispute aux medecins, & passer aux raisons par lesquelles ie m'efforceray de vo⁹ demonst^rer la verité de cete resolution de la creation des ames que ie vous ay cy deuant confirmee par autoritez. Certainement quiconque considerera l'excellence de l'ame en la multiplicité differente de ses operations, le discours de

N

290 DE L'ORIGINE
 la raison, l'eslancement de l'i-
 maginatio, la subtilité de l'en-
 tendement, la solidité du iu-
 gemēt, la fidelité de la memoi-
 re, fera cōtrainct de recognoi-
 stre que la noblesse de son ori-
 gine depend plustost de Dieu
 que des hommes. Et ces diuers
 offices qui font appliquer di-
 uers noms à nostre ame, la-
 quelle selon le dire de S. Au-
 gustin, *dum corpus animat vitâque*
imbuit, anima dicitur: dum vult, a-
nimus: dum scientiâ ornata est, ac
iudicandi peritiâ exercet, mens:
dum recolit ac reminiscitur, memo-
ria: dum ratiocinatur, ac singula dis-
cernit, ratio: dum contemplationi in-
sistit, spiritus: dum sentiendi vim
obtinet, sensus: Ces differentes
 fonctions, disie, nous font au-
 tuncement iuger quel en peut
 estre l'auteur, & nous cōdui-

font comme par la main à la reconnaissance d'une puissance supérieure. Mais afin de fortifier cete consideration vniuerselle par de plus particulieres raisons, j'emprunteray la premiere de Cassiodore. Tout ce qui subsiste, dict il, est ou createur ou creature. Aucune substance ne peut estre tous les deux ensemble, d'autant que pour subsister elle a besoin de Dieu, & ne peut communiquer à autrui ce qu'elle n'a receu que pour soy. Il s'ensuit donc que l'ame vraiment est faicte par cete diuinité qui seule peut créer les choses mortelles & immortelles. La seconde raison est que toute production en estre se faict ou naturellement par la generatiō, ou surnaturellement par la crea-

N ij

tion. L'ame de l'homme n'est point engendree, ny selon foy, d'autant qu'elle n'est pas composee de matiere & de forme: ny par accident, parce que l'ame estant la forme du corps il faudroit qu'elle fust produïte par le moyen de la generation du corps, c'est à dire par la vertu de la semence, ce que nous auons demonstté cy deuant estre faulx: il reste donc qu'elle soit supernaturellemēt produïte, c'est à dire creéc. Que si nous luy donnōs au contraire la generation pour principe, de cete supposition s'ensuiuront deux absurditez. La premiere est que tout ce qui est engendré d'un agent naturel est produict de quelque matiere de la puissance de laquelle il tire son estre, pource que de riē

ne se faiſt rien. Partant ſi l'ame raifonnable eſt engendree de quelque matiere de la puiſſance de laquelle elle tire ſon eſtre, il eſt neceſſaire qu'elle ſoit compoſee, & non pas d'une ſubſtance ſimple, telle que nous la recognoiſſons. La ſeconde abſurdité eſt que ſi l'ame eſtoit tiree de la puiſſance de la matiere, ſon eſtre ſeroit auſſi dependant de cete matiere, & partant ne pourroit ſubſiſter ſans elle. Or que l'ame puiſſe ſubſiſter ſans le corps c'eſt choſe tellement hors de doute, qu'aucun n'y peut contredire que quand & quād il ne nie l'immortalité des ames dont aujourd'huy chacun eſt d'accord. Il ſ'enſuit dōc que noſtre ame a vn autre principe ſurnaturel, qui eſt la

N iij

creation. La troisieme raison est que l'ame non seulement a son estre, mais aussi le principe de sa production, & comme disent les philosophes *non tantum esse, sed etiam fieri*. Or toutes choses qui sont de cete dernière qualité sont faictes ou de rien, & cela proprement est la creation: ou de quelque substance preiacente. L'ame ne peut estre faicte d'aucune substance: ny corporelle, parce qu'elle retiendrait la mesme nature: ny spirituelle, parce qu'il faudroit admettre vne transmutation de substances spirituelles, tout ainsi que la production des choses materielles se faict par transformation de la matiere. Il reste donc à conclure qu'elle est faicte de rien, & par consequent crée

de Dieu. Et à la verité puisque communement les choses qui sont comprises sous vn mesme genre ont vne mesme sorte de production en leur estre, & que l'ame est du genre des substances intellectuelles, il s'en suit que comme les anges & les autres semblables substances n'ont point d'autre principe de leur estre que la creatiō, aussi l'ame qui est sous le mesme genre est produicte de la mesme sorte. Et que comme la propagatiō des nouuelles formes se faict és elemēs par trās-mutation, és metaux par apposition, és animaux par generation, aussi se faict elle aux ames par la seule creatiō. Voilà ce que i'auois à vous deduire, Messieurs, sur ce dernier article, duquel comme des pre-

N iiij

cedés i'espere plus d'esclaircissement par la lumiere de vos discours.

TH. Cete maxime qui vous vient d'eschapper, Que toutes choses qui sont cōprises sous vn mesme gēre ont vne mesme maniere de productiō en leur estre, me donne iuste occasion ce me semble d'en destourner la poincte contre vous mesme par vn argument que ie forme en cete façon. L'homme est animal en tant qu'il a vne ame sensitue. Or cete qualite d'animal luy est commune avec les autres animaux, il s'ensuit donc que l'ame sensitue de l'homme est de mesme genre avec celle des autres animaux. Et partant qu'en l'homme cōme en eux l'ame sensitue est produite en son estre par la

vertu de la semence, parce que par vostre propre confession les choses qui sont d'un mesme genre ont vne mesme sorte de production en leur estre. Que si nous admettons cete conclusion au regard de l'ame sensitue, il s'ensuiura qu'elle est aussi receuable en l'ame intellectuelle, d'autant qu'en l'homme l'ame intellectuelle & la sensitue ne differēt point de substance, ains de faculté seulement. R. F. Vostre argument est subtil, mais la captiō ce me semble cōsiste en ce que vous auez vn peu trop generalement supposé comme veritable que les choses qui sont comprises sous vn mesme genre doiuent auoir vne mesme sorte de production en leur estre. Ce qui n'est pas à mon

N v

aduis vniuersellement neces-
saire, ains doit estre restreint
selon mon iugement aux espe-
ces semblables, comme sont
tous les hommes entre eux, &
toutes les bestes entre elles: nō
pas estendu generalement aux
especes dissemblables, comme
feroyent les hommes & les be-
stes comparez ensemble. Car
encore que l'ame sensitue de
l'homme conuienne avec cel-
le des bestes brutes à raison du
genre, elles sont toutesfois en-
tre elles differentes d'espece,
tout ainsi que les corps qui en
sont informez. La difference
consiste en ce que l'ame des
bestes n'est que sensitue, la
nostre est sensitue & intelle-
ctuelle tout ensemble. D'où il
s'ensuit que l'ame des bestes
n'ayant rien que de sensitif, &

par consequent ny son estre ny ses operations n'estât esleuees au dessus de leurs corps, l'un & l'autre a necessairement vn mesme principe de generatiō, & vne commune issue de corruption. Au contraire nostre ame par dessus la faculté sensitive ayant aussi l'intellectuelle, qui rend & son estre & ses operations esleuees au dessus du corps, il s'ensuit qu'elle n'est ny engendree avec le corps ny corrompue avec luy.

P O L. Je seconderay s'il vous plaist cet argumēt d'un autre, par lequel ie veux mōstrer que l'on ne peut establir cete iournaliere creation de nouuelles ames sans accuser d'imperfection les ouurages de Dieu. Car vne chose ne peut estre iugee parfaite à l'accomplis-

N vj

300 DE L'ORIGINE
 fement de laquelle defaillent
 plusieurs de ses principales par-
 ties. Or entre les principales &
 pl^e nobles parties de l'univers
 sont les substāces intellectuel-
 les, sous lesquelles sont com-
 prises les ames humaines. Si
 donc autāt d'ames sont créées
 tous les iours que l'on void
 naistre d'hommes, il s'ensuit
 que l'univers est defectueux
 au regard de ces parties qui
 journellement y sont adiou-
 stées. R. F. l'ay souvenance
 d'auoir veu cet argument tou-
 ché par Nemésius, lors qu'il
 reprend Eunomius, lequel sui-
 uant les traces de Platon &
 d'Aristote définissoit l'ame v-
 ne substance incorporelle fa-
 briquée dedans le corps, *ὅτι αὐτὴν
 ἀσώματον ἐν σώματι κηζομένην*. S'il est
 ainsi, dict il, le monde n'est dōc

pas encore accompli, veu que tous les iours cinquante mille substances intellectuelles tout au moins y suruiennēt de nouveau. Et ce qui est pl⁹ fascheux, au mesme instant du terme de sa perfection il trouuera sa fin, les derniers hommes accomplissans le reste du nombre des ames lors que les morts resusciteront. Ce qui semble fort esloigné de raison, & semblable aux jeux de ces petits enfans qui dressent des bastimés sur le sable, & puis aussi tost qu'ils les ont acheuez les abbattent. Mais pour resouldre en fin cete difficulté, ie respōs que pour la creation ordinaire de nouvelles ames on ne doit point estimer le monde imparfait, d'autant qu'il faut iuger la perfection de l'vniuers selō

les especes, & non pas selõ les indiuidus. Autrement tous les nouueaux indiuidus qui sont produicts de iour en iour seroyent autant d'argumens de l'imperfection de l'vniuers, lequel toutesfois nous n'estimõs pas auoir esté moins accompli au parauant la naissance de ces indiuidus, pource qu'ils sont compris sous des especes qui estoient desia creées des long temps. Or est il que les ames humaines ne sont point diuerses d'espece, mais seulemẽt de nombre: elles n'apportent dõc rien de nouueau à la perfectiõ de l'vniuers.

PyC. Voire mais, commẽt satisferez vous à l'autorité de l'escriture sainte, qui tesmoigne que le Createur ayant cõsommé sõ ouurage en six iours

se reposa le septiesme, & cessa
desormais d'operer? Que res-
pondrez vous à saint Augu-
stin, qui dans ses liures sur la
Genese escrit que quand dez
le commencement Dieu crea
toutes choses il crea aussi l'a-
me humaine pour l'inspirer au
corps puis apres en son temps?
R. F. Il est aisé d'interpreter
en ce premier passage le repos
de Dieu en la mesme maniere
que ie viens de distinguer ses
operations selon les especes &
les indiuidus. Sçauoir est que
comme en ce nombre de iours
il consumma la creation des
especes & non pas des indiui-
dus, aussi depuis il se reposa,
c'est à dire il cessa de produire
des especes nouuelles, mais nō
pas des indiuidus de sembla-
ble nature que les autres qui

estoyent desia compris sous
vne mesme espece : Puisque
mesme nous en auons ce tes-
moignage d'ailleurs, *Pater meus*
vsque modo operatur, & ego operor,
lequel outre plusieurs autres
sainct Hierosme a bien à pro-
pos employé à la decision de
nostre question en vne epistre
qu'il escrit à Pammachius cō-
tre les erreurs de Ieā Euesque
de Hierusalem. Plus à propos
certes que ne faisoit Eunomi^o,
qui rapportoit ces paroles à la
prouidence & non pas à la
creation, & croyoit que les a-
mes estoyent faictes non par la
productiō d'une nouuelle sub-
stance, ce qui est le propre de
la creation : mais par la multi-
plication de celle qui estoit, ce
qui appartient à la prouidence.
En quoy ou il ignoroit la dif-

ference qui est notoire entre la creation & la prouidence, ou il estoit contrainct de rendre les ames mortelles. L'office propre de la creation est faire quelque chose de rien. Mais conseruer par 'la vicissitude de la propagation la substance des animaux caduques, c'est vn œuvre de la prouidence. Or si les ames sont produictes par cete propagatiō & ἀλλοιοποίησις comme l'appelle Nemefius, elles seront caduques, tout ainsi que les autres choses qui ont vn pareil commencement de leur estre. De peur donc de tomber en cete absurdité, rapportons la nouuelle production des ames à la creation plustost qu'à la prouidence. Quant au passage que vous avez rapporté de S. Augustin, la source dōt

il est tiré monstre assez euidément qu'il parle en cet endroit de la formation du premier homme, duquel il dict que Dieu dez le commencement crea l'ame qu'il inspira depuis aux membres de ce corps qu'il auoit formé du limon de la terre. Mais outre ce encore est il remarquable que S. Augustin propose cet article plus tost en forme de question que de resolution, n'osant rien asseurer temerairement de ce qui ne se trouue point manifestement prouué par l'Escripture, comme il conclud luy-mesme à la fin de son discours. De là ie vous laisse à iuger quelle foy nous deuõs adiouster à la glose d'un certain canon auquel le Pape ayant dict que l'ame sans le corps ne peut viure cor-

poirellement, la glose y apporte cete interpretation *exercendo sensus corporeos : aliàs falsum est, cùm antequam sit in corpore uiuat.* Il eust esté plus vray de dire que l'ame peut viure sans le corps après qu'elle en est sortie, qu'au parauant qu'elle y soit entree.

Ev. S'il est ainsi que Dieu cree les ames pour estre infuses ez corps nouuëllémēt formez, trouuez vous pas qu'il en reüssisse vne absurdité, de rendre par ce moyen Dieu coopérateur aux pecheurs ? A tout le moins, s'il dōne aussi des ames à tant d'enfans qui naissent d'une conionction defendue, comme d'adultere ou d'inceste, il semble aucunement fauoriser les actiōs illicites, auxquelles il contribue de sa part

308 DE L'ORIGINE
la production de nouuelles a-
mes. Et cete difficulté me dō-
ne encore ouuerture à vne au-
tre. Car si les enfans, dira quel-
qu'un, naissent avec le peché
originel, il faut par consequēt
cōdamner le mariage, duquel
& l'acte est cause de ce mal-
heur, & les peres & meres qui
l'exercent pechent, occasion-
nans le peché originel en leurs
enfans. R. F. Je sçay que cete
premiere consideration prin-
cipalement que vous auez re-
marquee a induict autres fois
Apollinarius à croire que les
ames n'estoyent point créées
de Dieu, mais engendrees des
parens: Et tout ainsi que nos
corps sont issus premierement
des corps, aussi nos ames estoy-
ent produictes des ames de
nos predecesseurs. Mais la for-

ce de cet argumēt n'estoit poit si violēte qu'elle deust le reduire à cete nouuelle inuention, & le faire chopper cōtre vn es- ceuil en cuitāt la rencōtre d'vn autre. Car certes il y a bien de l'absurdité en ce que faisant naistre nos ames de celles de nos parens il leur oste l'immortalité, puisque les choses qui sont produictes en leur estre par vne successiue propagatiō du genre naturellement sont mortelles, leur generation ne tendant à autre fin qu'à conseruer le genre des choses caduques & perissables. Mais il n'y auoit point d'absurdité à confesser la creation des ames, comme si Dieu pour cela contribuait du sien aux conuolutions illicites des adulteres ou des incestueux. Car en ces

310 DE L'ORIGINE

actions vicieuses il faut considérer deux qualitez diuerses; l'une mauuaise, qui est la volupté desordonnée, & à celle là Dieu ne coopere point: l'autre bonne de soy, qui est l'acte naturel de la generation, & à celle cy Dieu coopere, selon sa coustume qui est de cooperer à chascune des choses conuenablement à leur nature, aux naturelles pour agir naturellement, aux raisonnables pour agir librement. Mais au mal entant qu'il est mal Dieu ne coopere iamais. Vous me direz peut estre qu'il sembleroit plus à propos que Dieu ne fist point l'honneur aux enfans qui naissent hors de legitime mariage de leur donner des ames. Je respons avec sainct Augustin que la faute des parens ne

doit pas preiudicier à ceux qui font à naistre, puis que ceux cy n'ont point de part au peché de ceux là. Et que cōme Dieu ne denie point sa benediction au grain mis en terre pour le faire germer & fructifier, encore qu'il ait esté desrobé: aussi ne laisse il pas d'animer les corps en la conception desquels il se fera trouué de l'offense. C'est la comparaison de laquelle vse à ce mesme propos sainct Hierosme en l'epistre susmentionnee qu'il escrit à Pammachius, *Nasci de adultério non eius culpa est qui nascitur, sed illius qui generat. Quomodo in seminibus non peccat terra qua fouet, non semen quod in sulcis iacitur, non humor & calor quibus temperata frumenta in germen pullulant, sed uerbi gratia fur & la*

*tro qui fraude & vi eripit semina: sic
in generatione hominum recipit ter-
ra id est vulua quod suum est, & re-
ceptum confouet, confotum corporat,
corporatum in membra distinguit,
& inter illas secretas ventris angu-
stias Dei manus semper operatur.*
Nemesius toutefois plus crain-
tif en ce poinct n'en ose rien
determiner, ains aime mieux
en rapporter la raison à la pro-
vidence diuine qui nous est in-
cogneuë, que tenter vne reso-
lution perilleuse. Sinon' que
donnant quelque lieu puis a-
pres à la cōiecture, il iuge que
la prouidence de Dieu qui co-
gnoist toutes choses preuoyât
que ce qui doit naistre sera pro-
fitable ou à soy ou à la vie des
hommes, permet que l'ame y
soit infuse, comme l'on void
en l'exemple de Salomon issu
de

de Salomon issu de Daud & de la femme d'Vrie. Quant à la seconde difficulté, ie respons que ny le mariage n'est condamnable pour la consideration qui a esté mise en auant, ny les parens ne pechent procreans des enfans. D'autant que ny l'acte de mariage selon foy, ny les personnes mariees par aucun acte ne sont cause du peché originel, ne faisant rien en cela dont le peché tire precisement son origine. Et à la verité puisque mesme en l'estat d'innocence on eust exercé le mesme acte, comme de foy n'estant déterminé à autre chose qu'à la procreation des enfans, & toutesfois le peché originel ne s'en fust ensuiuy: on peut conclure aisemét que le peché originel ne doit point

O

314 DE L'ORIGINE
estre rapporté à cete action se-
lon soy comme à sa cause, mais
à la seule faulte d'Adam qui a
infecté toute la nature.

TH. Puisque le temps me
permet de rentrer encore vne
fois en la lice, ie desire donner
vne nouvelle touche à ce que
i'ay dict n'agueres, que l'ame
sensitiue & intellectuelle en
l'homme n'est qu'une: & forti-
fieray ce que i'en ay mis en
auant par l'autorité d'Aristo-
te qui dict que l'enfant cõceu
au ventre de la mere est pre-
mierement animal & puis hõ-
me. Or quand il n'est encore
qu'animal il n'a que l'ame sen-
sitiue, laquelle en luy comme
aux bestes brutes est produicte
par la vertu actiue de la semen-
ce. Et combien qu'elle soit ca-
pable d'estre puis apres intelle-

Quelle, toutesfois c'est vne
mesme substance. Il s'ensuit
donc que cete mesme ame qui
n'est qu'une en nous, a mesme
origine qu'és bestes brutes,
sçavoir est la semence. R. F.
Afin de mieux iuger la force
de cet argument, permettez ie
vous prie que ie m'estende vn
peu sur l'examen de cete que-
stion qui en est comme le fon-
dement, Si l'enfant au ventre
de la mere est animal ou non.
Quelquesvns ont creu que les
operations de vie qui paroif-
sent en l'embryon au parauât
sa perfectiõ ne procedēt point
tant d'aucune ame qui soit en
luy que de celle de la mere.
Telle estoit l'opinion des Stoi-
ciens, qui nioyent que l'em-
bryon fust vn animal separé,
ains le tenoyēt seulemēt pour

O ij

vne partie du ventre de la me-
re, qui au bout de son terme en
tomboit tout ainsi que les
fruits tombent des arbres en
la saison de leur maturité. Et
comme nos Jurisconsultes en
plusieurs autres poincts ont
suiuy les traditions des Stoi-
ques, aussi semblent-ils en ce-
luy-cy ne s'en estre pas esloi-
gnez. Car Vlpian mesme es-
crit que l'enfant au para-
uant sa naissance est vne por-
tion de la femme ou de ses en-
trailles. Et quand Marcellus
faict mention de cete ancien-
ne loy par laquelle il estoit or-
donné de surseoir la sepulture
des femmes qui estoient mor-
tes enceintes, Quiconque fe-
ra, dict il, au contraire *spem ani-*
mantis cum grauida peremisse vide-
tur. Il ne dict pas que c'est estei-

dre vn animal, mais seulement l'esperance d'un animal. C'est aussi en consideration de cete esperance qu'ailleurs Vlpian a dict que celui qui n'est pas conçu n'est pas encore animal: non pas qu'incontinent apres la conception il soit animal, mais à tout le moins dès lors commence l'on à auoir esperance du futur animal. Et quand la loy des douze tables appelle à la succession du defunct celui qui estoit en nature lors du decez de celui des biens duquel il s'agit, Celsus adiouste cete interpretation qu'il doit au moins auoir esté conçu dès lors, *quia conceptus*, dict il, *quodammodo in rerum natura esse existimatur*, à raison de l'esperance qu'on a de sa naissance. Ce grand coryphee des Lu-

O iij

318 DE L'ORIGINE
risconsultes Papinian apres
auoir subtilement distingué le
fruiet d'un heritage & l'enfant
d'une seruante, en ce que les
fruits qui estoient meurs au
temps que le testateur est de-
cedé augmentent l'estimation
de l'heritage, & pour autant
sont imputez en l'heredité, ce
qui n'a pas lieu en ceux qui
lors n'estoyent encore meurs:
mais quant à l'enfant on ne
faict aucune distinction de
temps pour estimer la mere
d'autant plus pretieuse qu'elle
estoit proche de son accou-
chement: il adioustte cete rai-
son, d'autant que l'enfant qui
n'est pas encore né ne peut
estre dict homme. Simplicius
sur le manuel d'Epietete con-
damne de pareille faulseté ces
trois propositions, que le cui-

ure ietté en fonte seulement
est vne statue, que le fruit cō-
ceũ dans le ventre est vn hom-
me, & que celuy qui va tous
les iours profitant est desia
philosophe. Certes tout ain-
si cōme ceux qui regardoyent
l'aduenir ont appelé l'em-
bryon esperāce d'animal, aussi
ceux au contraire qui conside-
royent le passé, ont quelques
fois appelé l'enfant desia né
vne partie des entrailles de la
mere : comme Quintilian en
vne de ses declamatiōs *Filium
matri eripere conaris, & partem vi-
scerum auellis*. Et Artemidore
pour la mesme consideration
estimoit que quand on songe
en dormant qu'ō vomit ses en-
trailles, c'est vn presage de la
perte d'enfans. καὶ γὰρ οἱ παῖδες
σπλάγχνα λέγονται ὡς ἐν τῷ θιά,

O iiij

cōme il escrit en vn autre lieu.
Empedocles disoit que l'enfant estant au ventre de la mere n'est point encore animal, & toutesfois qu'il a vie : que le commencement de sa respiration est à l'enfantement, lors que l'humidité superflue se retirāt faiēt place à l'air exterior qui s'introduiēt aussi tost, & occupe le vuide des vaisseaux ouuerts : qu' auparauant cete sortie le fruiēt du vētre est partie de la matrice, ne plus ne moins que les plantes sont partie de la terre. Hierophile ne s'escartant pas beaucoup de cete opinion, laissoit bien le mouuement naturel, mais non pas la respiration, au fruiēt enclos au ventre de la mere: & tirant ce mouuemēt des nerfs cōme de leur cause instrumen-

tale, estimoit que l'enfant de-
 uenoit animal parfait lors seu-
 lement qu'à l'issuë du ventre
 maternel il commençoit à pré-
 dre l'air. Et pour ne vous en-
 nuyer point d'un plus long
 denombrement de ceux qui
 suiuoyent ce party, ie conclu-
 ray par l'orateur Lyfias, lequel
 au rapport de Theon le sophi-
 ste disoit que l'embryon n'estoit
 point animal, & partant qu'il
 ne falloit point condamner la
 femme qui s'estoit faict auor-
 ter. Mais l'opinion semble
 plus veritable de ceux qui tiē-
 nent au contraire que l'em-
 bryon est vrayemēt animal, &
 non partie de l'animal seule-
 ment, comme faict Galien en
 plusieurs endroits, & nomme-
 ment au liure qu'il a faict ex-
 pres sur ce subiect, *ἐὶ ζῶον τὸ κρυπτόν*

322 DE L'ORIGINE

après, où mesme il employe pour confirmation de son dire les loix de Lycurgue & Solon. Aussi l'opinion de Lyfias n'a pas esté fuiuie par ces Empe-reurs qui ont puny du bannif-sement (lès Basiliques y adiou-stent le foüet) celle qui s'est faict auorter. Et le passage de Tertullian à ce propos merite vous estre rapporté. *Nobis verò homicidio semel interdicto, etiam conceptum in utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur dissoluere non licet. Homicidij festinatio est prohibere nasci, nec refert natam quis eripiat animam, an nascituram disturbet. Homo est & qui est futurus, & fructus hominis iam in semine est.* Quant à ceux qui ap-pelent l'enfant portion de la mere, leur opinion n'a esté nō plus approuuee ny de ceux

qui decident *partum non esse partem rei furtive*, ny de ceux qui en inferent que l'enfant d'une seruant deſrobée conceu & né chez l'heritier du larron peut eſtre acquis par uſucapiõ, d'autant qu'il n'eſt pas portion de la mere. Par la meſme raiſõ nos Iuriſconſultes tiennẽt que celui qui a vendu une ſeruant enceinte n'eſt point tenu de l'euiõtion de l'enfant, comme eſtant vn animal ſeparé, & par tant non compris en la vente qu'on a faiõ de ſa mere. De là depend la deciſion d'une controuerſe qui s'eſt trouuee autresfois debattue, ſçauoir eſt ſi apres qu'une femme a eſté baptiſee durant ſa groſſeſſe il eſtoit beſoing de baptiſer encore l'enfant apres ſa naiſſance. Et les ſacrez canons ont iu-

O. vj

stemment ordonné que l'enfant
deuoit estre baptisé, comme
ayant vne ame distincte de cel-
le de sa mere. Je ne veux point
icy vous attedier par le ramas
importun de diuerses questiōs
qui pourroyēt estre rapportees
à ce subiect: comme de celle
en laquelle Vlpian a respondu
que la femme qui est accou-
chee en vn nauire n'est point
tenue pour cela d'augmenter
le prix de la voicture: & de ce-
te autre que traictent nos in-
terpretes, de celuy qui a tué
vne louue ayant deux louue-
teaux dans le ventre, s'il doit
auoir plus grande recompense
és pays où certain salaire est
ordonné pour chasque loup
qu'on aura faict mourir, com-
me à Florence dix escus, &
anciennement à Athenes *6. 10. 10.*

φονεύει λύκος τέκνον, τάλαντον ἐλάμψανον· ὁ δὲ
 τέλειον, δύο. Plustoſt reprenant mō
 propos ie concluray que cete
 opinion ne peut eſtre approu-
 uee, que l'ēbryō face ſes opera-
 tiōs vitales par le moyē de l'a-
 me maternelle, d'autāt que les
 operations de la vie ne peuēt
 auoir vn principe actif exter-
 ne, mais ſeulement vne vertu
 interne qui cauſe & le mouue-
 ment & les autres actions qui
 diſcernent les choſes viuantes
 d'avec celles qui n'ont point
 de vie, tout ainſi que les opera-
 tions de nos ſens procedent de
 la vertu qui eſt en nous, & non
 de celle qui eſt en autrui. Pla-
 ton plus iudicieuſement a de-
 terminé que l'enfant enclos
 au ventre de la mere eſt ani-
 mal, d'autant qu'il a ſon pro-
 pre mouuement, & qu'il tire à

part sa nourriture dans le ventre. Mais pour retourner à ce que vous auez obiecté d'Aristote qui faiët l'embryon successiuement animal & puis hōme, voyōs si l'ō peut en tirer la consequēce dōt il est questiō, sçauoir est que l'ame raisonnable soit issue de la semence. Certes comme en ce poinct ie me renge volontiers au party de S. Thomas qui n'en est pas d'auis, aussi crains ie que la raison sur laquelle il se fonde ne vous satisfasse pas pleinement, en ce qu'il suppose que l'ame sēsiue par laquelle l'embryō estoit animal ne demeure pas, mais à elle succede vne ame qui est & sēsiue & intellectuelle tout ensemble. Pour appuyer cete succession des ames il met en auant que tant

plus vne forme est excellente & distincte de la forme elementaire, plus elle requiert de formes moyennes pour la faire acheminer par degrez au point de sa derniere perfection, & partant sont necessaires à cet effect plusieurs generations & plusieurs corruptions, entant que la generation de l'une est la corruption de l'autre. Dont il conclud qu'en la formation de l'homme, comme le plus accompli de tous les animaux, l'ame vegetative par laquelle l'embryon vit premierement vne vie de plante se corrompt, & que de sa corruption s'engendre vne ame plus parfaite, qui est la nutritive & sensitive, par laquelle l'embryon vit vne vie d'animal: & en fin que celle-cy se corrompant de

328 DE L'ORIGINE
rechef succede en sa place vne
autre plus accomplie, qui est
l'ame raisonnable, laquelle est
enuoyee de dehors, encore
que les autres, dict-il, procé-
dent de la vertu de la semence.
Je trouue cete corruption soit
des premieres ames soit de
leurs facultez, & la substitu-
tion des nouuelles, approu-
uee non seulement par ce do-
cteur angelique, mais aussi par
Auicenne & plusieurs autres
qui ont pensé que la vertu for-
mative apres auoir faict son
operation s'éuanouit comme
inutile à l'aduenir, puis apres
que la nutritiue succede, qui
neantmoins aussi tost s'esteint
en l'embryon pour faire place
à vne autre plus vigoureuse: de
rechef qu'à l'arriuee de l'ame
sensitiue la nutritiue se perd, &

en fin que la raisonnable sur-
uenant, laquelle à leur dire
comprend en soy toutes les au-
tres facultez, les precedentes
s'enfuyent & luy cedent la
place. Or si la vertu formative
se retire cōme superflue apres
la formation de l'enfant, qui
est ce donc qui luy forme les
dents long temps apres? Et en
general pourquoy nous figu-
rons nous vn aneantissement
de toutes ces facultez des-
quelles nous voyons rester de
si manifestes effects? Pourquoy
ne disons nous que la vertu
formatiue intermet plustost
qu'elle ne perd son office, &
qu'elle cesse seulement d'ope-
rer là où elle a faute de matie-
re? Que ne disons-nous que la
nutritiue & les autres se re-
nouellent, se renforcent, &

se perfectionnent , plustost
qu'elles ne s'esteignent? Ainsi
le semble auoir iugé saint
Gregoire de Nyffe, accommo-
dant à ce propos la similitude
d'un reietton mis en terre, le-
quel par la nourriture qu'il en
retire peu à peu deuient arbre.
Que si dès le commencement
il n'a porté du fruit, ce n'est
pas merueille, non plus que la
semence du fourment ne pro-
duit pas incontinent des es-
pics: mais sans aucun change-
ment de sa nature acquerant
seulement tous les iours nou-
ueaux degrez d'accroissement
par la force de l'aliment arriue
en fin à l'estat de sa perfection.
Il en est de mesme, dict il, de la
formation des homes, esquels
selon la grandeur & les dispo-
sitions du corps l'ame fait

ſucceſſiuemēt paroître diuerſes facultez: premierement de la nourriture & de l'augmentation dedans le ventre de la mere, puis du ſentiment après la naiſſance, & finalement de la raiſon, qui ſelon le progrez encore de l'age ſ'accroïſt, & de temps en temps ſe rend plus parfaite. Entre les modernes qui ont traitté de ce ſubiect, le docte Scaliger remarque ces abſurditez qui reuſſent de la ſucceſſion de diuerſes ames: Que la premiere eſtant eſteinte il faut quel'enfant meure, & puis qu'il re naiſſe à l'arriuee de la ſeconde, & celle cy encore eſtant deſtruite qu'il meure de rechef, & puis qu'il re naiſſe vne autre fois à l'aduenement de la derniere ame, ce qui eſt hors de toute apparence de

verité. Dauantage il arriuera, dict il, vn accident estrange & miserable, qu'en la premiere generation ne sera pas engendré vn Cæsar Dictateur, mais vne beste ou vne laictue. Ces diuerses considerations peutestre ont esté cause que quelques-vns ont mieux aimé admettre en l'homme la concurrence que la succession des ames, & voulans se destourner d'un precipice sont tombez en vn autre. Car introduifans vne intolerable confusion des facultez & de l'essence, ils ont estimé qu'en vn mesme corps se trouuoient trois ames différentes d'essence, d'organes, & de situation : auxquelles ils attribuoient diuerses operatiōs de vie, & establissoient le domicile de la nutritiue au foye,

de la concupiscible au cœur,
de l'intellectuelle au cerueau.
Mais de cete opinion resulte
vne absurdité manifeste, en ce
que l'animal ne seroit pas sim-
plement vn, puis qu'il auroit
plusieurs ames. Cars'il est ainsi
que l'ame est la forme de l'hō-
me, & que la forme est celle
qui donne l'estre à la chose, de
la multiplicité d'ames s'ensui-
ura multiplicité d'estre en vn
mesme subiect. Et par ce moyē
si l'homme tient d'une forme,
qui est l'ame vegetatiue, ce
qu'il est animal: & de la raison-
nable, ce qu'il est homme: on
pourra tirer cete consequence
que l'homme n'est pas simple-
ment vne mesme chose. Ouy
mais, disent ils, quel inconue-
nient y a il d'admettre l'assem-
blage de ces trois ames, en for-

te que la premiere soit contenue dedans la seconde qui survient, & celle cy de rechef soit comprise dedans la troisieme? Certes il ne va pas de nos ames comme des pelleures d'oignons qui sont enuolopees les vnes dans les autres, ou comme de ces poids de cuiure dont les plus petits sont entassez dedans la capacité des plus grands. Non, les ames ne sont point comprises les vnes dans les autres comme la forme triangulaire est contenue dedans la quadrangulaire. Chasque ame a sa forme à part qui donne vn estre propre au corps qu'elle informe, & partāt establir trois ames diuerfes dedans vn mesme corps, c'est admettre trois formes en vn composé, ce qui est esloigné de toute apparen-

ce. Que faut il donc en fin resoudre? Vrayement s'il nous estoit loisible de tenter quelque chose apres de si grands personnages, nous dirions qu'il n'est pas vray-semblable que l'homme ait trois ames successives les vnes apres les autres, & que d'icelles les vnes ayent vn principe externe, les autres vn interne : encore moins qu'il y en ait vn mesme corps logent trois ames ensemble. Et peut estre y auroit il plus de couleur de dire que nous n'auons qu'une ame, qui est toute creee de dieu lors que les organes du corps se trouuent disposez à la recevoir, comme nous auons discouuert cy deuant : que les principales facultez de cete ame sont seulement la sensitive & l'intellectuelle : que la vegeta-

tiue n'est pas tant proprement
vne ame qu'une propriété na-
turelle aux creatures qui reçoï-
uent accroissement & augmé-
tation. Car autrement les plâ-
tes qui ont cete propriété de-
uroyent estre appellees ani-
maux de cete ame vegetatiue,
comme les bestes de la sensiti-
ue, & les hommes de la raison-
nable. En somme que ces deux
facultez, encore que dès la
creation de nostre ame elles
y soyent par puissance, ne com-
mencent toutefois à agir que
successiuellement, à mesure que
la disposition & les objets né-
cessaires se rencontrent. Et
ainsi pourroit on interpreter
ce qui a esté rapporté d'Aristo-
te, que l'enfant apres la conce-
ption est premierement ani-
mal & puis homme. Il n'a pas
dict

diët plante, parce que tout ce qui vit en la maniere d'une plante, pour cela n'est pas plante: mais il a diët animal, de cete faculté sensitive de l'ame: & puis homme, de la faculté raisonnable & intellectuelle. Voilà ce qui m'en semble. Mais comme les plus beaux esprits n'ont point eu de honte en cete matiere de confesser leur irresolution, aussi ne veux ie tellement m'opiniastrer à la defense de cete opiniõ que ie ne donne lieu volontiers à d'autres que l'on me fera recognoistre mieux fondees.

POLID. Il me reste vne petite difficulté sur ce que posant la creation des ames vous donnez à vn mesme homme deux principes diuers, & qui plus est

P

§, 8 DE L'ORIGINE
auec diuersité mesme de tēps,
ce que ie veux monstrier estre
impossible par cete raison. De
l'ame & du corps est faict l'hō-
me qui n'est qu'un, or si vous
supposez que le corps est for-
mé deuant l'ame, ou l'ame au
contraire créée au parauant
le corps, il s'ensuira qu'un mes-
me hōme est prier ou poste-
rieur à soy mesme, ce qui ne
se peut faire. Il fault doncq
pour obuier à cete impossibi-
lité admettre vne concurren-
ce d'origine au corps & à l'a-
me. Et d'autant que la premie-
re origine du corps depend de
la semence, on pourra par con-
sequent inferer que par la mes-
me vertu l'ame est produitte
en son estre. R.F. Sainct Gre-
goire de Nyse faict vn ample

discours pour monstrier qu
l'ame & le corps ont vn mes-
me principe de leur existence,
& luy donne l'entree par cete
raison que vous mettez en
auât, qu'il faudroit autrement
aduouer qu'un mesme hōme
seroit d'une part plus ieune &
de l'autre plus ancien que soy-
mesme. Il adiousté que ce se-
roit rendre aucunemēt imper-
faicte la puissance de Dieu, cō-
me ne pouuant accomplir cet
œuure entier à vne fois, mais
interrompant ce semble son
labeur pour former les parties
succeediuent les vnes apres
les autres. Et puis encore il ar-
gumente ainsi, La chair de soy
n'est qu'une matiere morte &
inanimée, & la mortalité n'est
autre chose que priuation de
l'ame. Si donc nous faisons

naistre cete chair morte auparavant l'ame, nous tomberons en ceste absurdité de rendre la priuation premiere que l'habitude. Mais laissant à part ces dernieres raisons, desquelles & vous recognoissez ce me semble assez la foiblesse, & le temps qui nous presse ne permet pas que i'en face l'examen à present, ie resouldray seulement cete principale difficulté que vous auez proposee: & respondray que si le corps de l'homme simplement & son ame simplement estoit homme, vous auriez iuste raison de conclure de cete diuersité de productions qu'un mesme homme seroit premier que soy mesme. Mais l'ame & le corps n'estans que diuerses parties de l'homme, il n'y a aucun incon-

uenient d'aduouer que l'une
soit premiere que l'autre. Tout
ainsi donc que la matiere dis-
posée seulement à la susceptiō
de la forme est premiere que la
forme, mais estant actuellemēt
perfaiete par l'aduenement de
la forme qui donne l'estre à la
chose, elle est ensemble avec la
forme : aussi le corps en tant
qu'il est disposé seulement à la
reception de l'ame est premier
qu'elle, & lors n'est point en-
core corps humain actuelle-
ment, ains seulement en puis-
sance. Mais aussi tost que l'a-
me luy ayant apporté sa perfe-
ction l'a rendu actuellement
corps humain, il n'y a plus en-
tre eux de priorité ny de poste-
riorité de temps. La successiō
du temps est principalement
remarquable en la diuersité

P iij

des fonctiōs de l'ame , comme nous auons touché cy dessus. Et le mesme saint Gregoire en la poursuite du discours qu'il en fait , compare à ce regard l'ame avec le corps, en ce que comme cete matiere dont le corps est composé du commencement n'est point encore actuellement ny chair ; ny os, ny poil, ny autre chose de ce qui est puis apres distingué en la fabrique de l'homme , mais en puissance elle est tout cela : aussi combien qu'on ne reconnoisse pas incontinent en l'ame la faculté ratiocinative, concupiscible, irascible, elles y sont neantmoins en puissance, & à mesme mesure que le corps reçoit son accroissement , l'ame aussi fait son progres, & commence à pro-

duire les operations, premierement par la faculté vegetatiue & nutritiue, comme vne racine cachee sous la terre: puis apres la sensitiue paroist, comme vne plante qui sort en lumiere & fleurit en son tēps: & en fin ayant acquis vn plus hault degré de perfection, elle monstre son fruit, qui est cete faculté raisonnable, laquelle encore selon la disposition des organes du corps s'augmente par degrez. Voila, messieurs, ce que nostre ame parmy les tenebres du monde a peu decouvrir de son origine, & attendant qu'vn iour despoüillee de ces empeschemens extérieurs qui l'environnent elle puisse acquerir vne plus certaine cognoissance de soy-

P iij

344 DE L'ORIGINE
mesme en la contemplation
de ce miroir vniuer-
sel où l'on void tou-
tes choses.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 5. ligne 8. *Adco.* Pag. 19. lig. 1. *avt.*
Page 27. lig. 8. *Nemefius.* Pag. 35. lig. 4 le
premier morif. Page 41. lig. 19. naturele
Pag. 56. l. 1. routes. lig. 2. soub vn mesme
Pag. 93. lig. 8 & 9. de ce particulier
Pag. 119. lig. 13. *παλιγγενεσις.* P. 152. li. 13.
ἀμερίτως. P. 165. l. ou comme. P. 219. lig.
derniere. preservees. P. 227. lig. 1. en ca
Pag. 231. lig. 12. tache. P. 233. lig. 17. *ἀμαρ-
τωλοῖ.* P. 261. lig. 8. establissons. P. 280 lig. 13
parler en.